



Fievre

Le Clezio, J-M-G

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J . M . G . L E C L É Z I O

la pierre

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

J. M. G. Le Clézio

LA FIÈVRE

Éditions Gallimard, Coll. L'imaginaire, 1965

J. M. G. Le Clézio est né à Nice le 13 avril 1940 ; il est originaire d'une famille de Bretagne émigrée à l'île Maurice au XVIII^e siècle. Il a poursuivi des études au Collège littéraire universitaire de Nice et est docteur ès lettres.

Malgré de nombreux voyages, J. M. G. Le Clézio n'a jamais cessé d'écrire depuis l'âge de sept ou huit ans : poèmes, contes, récits, nouvelles, dont aucun n'avait été publié avant *Le procès-verbal*, son premier roman paru en septembre 1963 et qui obtint le prix Renaudot. Son œuvre compte aujourd'hui une vingtaine de volumes. En 1980, il a reçu le Grand Prix Paul Morand décerné par l'Académie française pour son roman *Désert*.

Lettre-préface.

Nice, le 23 octobre 1964.

Si vous voulez vraiment le savoir, j'aurais préféré ne jamais être né. La vie, je trouve ça bien fatigant. Bien sûr, à présent la chose est faite, et je ne peux rien y changer. Mais il y aura toujours au fond de moi ce regret, que je n'arriverai pas à chasser complètement, et qui gâchera tout. Maintenant, il s'agit de vieillir vite, d'avalier les années le plus vite possible, sans regarder à gauche ni à droite. Il faut subir toutes les petites morsures de l'existence, en tâchant de ne pas trop souffrir. La vie est pleine de folies. Ce ne sont que de petites folies quotidiennes, mais elles sont terribles, si on les regarde bien.

Je ne crois pas tellement aux grands sentiments. À leur place, j'aperçois une armée d'insectes ou de fourmis qui grignotent dans tous les sens. Parfois, ces minuscules flèches noires se réunissent, et la raison des hommes perd l'équilibre. Pendant quelques minutes, quelques heures, c'est le règne du chaos, de l'aventure. La fièvre, la douleur, la fatigue, le sommeil qui arrive sont des *passions* aussi fortes et aussi désespérantes que l'amour, la torture, la haine ou la mort. D'autres fois, l'esprit assailli par les sensations succombe en une sorte d'extase matérielle. La vue de la vérité est plus éblouissante qu'une lampe à arc.

Nous vivons dans un monde bien fragile. Il faut faire attention où nous posons notre regard, il faut se méfier de tout ce que nous entendons, de tout ce qui nous touche.

Ces neuf histoires de petite folie sont des fictions ; et pourtant, elles n'ont pas été inventées. Leur matière est puisée dans une expérience familière. Tous les jours, nous perdons la tête à cause d'un peu de température, d'une rage de dents, d'un vertige passager. Nous nous mettons en colère. Nous jouissons. Nous sommes ivres. Cela ne dure pas longtemps, mais cela suffit. Nos

peaux, nos yeux, nos oreilles, nos nez, nos langues emmagasinent tous les jours des millions de sensations dont pas une n'est oubliée. Voilà le danger. Nous sommes de vrais volcans.

Il y a longtemps que j'ai renoncé à dire tout ce que je pensais (je me demande même parfois s'il existe vraiment quelque chose qui s'appelle une pensée) ; je me suis contenté d'écrire tout cela en prose. La poésie, les romans, les nouvelles sont de singulières antiquités qui ne trompent plus personne, ou presque. Des poèmes, des récits, pour quoi faire ? L'écriture, il ne reste plus que l'écriture, l'écriture seule, qui tâtonne avec ses mots, qui cherche et décrit, avec minutie, avec profondeur, qui s'agrippe, qui travaille la réalité sans complaisance. C'est difficile de faire de l'art en voulant faire de la science. J'aimerais bien avoir en quelque sorte un ou deux siècles de plus pour savoir.

Très respectueusement vôtre,

J. M. G. Le Clézio.

La fièvre

Pour tout dire, Roch était plutôt le genre de type à omoplates saillantes ; pas tellement grand, il avait un squelette qu'on voyait partout sous la peau, spécialement au niveau du thorax où les côtes dessinaient une série d'arcs de cercle. Des épaules, des coudes et des genoux pointus, quelques muscles qui ressemblaient à des tendons, et surtout une longue face famélique, au nez crochu, aux yeux enfoncés et aux joues creuses, accentuaient cet air général de caricature. Il n'était pas laid pourtant, on pouvait même à la rigueur le trouver beau en dépit de sa maigreur singulière. Quand il marchait, Roch balançait maladroitement ses bras, à contretemps, ce qui disloquait le rythme de ses jambes. Il ne riait jamais, sauf un léger sourire qui était là en permanence sur ses lèvres, comme s'il y avait une plaisanterie qu'il n'arrivait pas à oublier. Il parlait vraiment peu, de sorte qu'on ne pouvait rien dire de sûr à ce sujet. Il ne buvait pas, et fumait de temps à autre une cigarette américaine. Personne ne le connaissait vraiment, pas même sa femme Élisabeth, et on ne lui trouvait pas d'amis. Il travaillait chaque après-midi et chaque soirée dans un bureau de renseignements pour le compte de la compagnie de voyages Transtourisme. Cela lui laissait la matinée de libre, et il en profitait de diverses manières suivant la saison. L'hiver, en dormant, l'été, en allant à la mer.

C'était l'époque où Roch allait se baigner tous les matins ; comme d'habitude, ce jour-là, il sortit de sa maison, aux limites de la ville, prit sa bicyclette et se rendit vers la mer. Il pédala longtemps en plein soleil, longeant la côte. Puis, arrivé à un certain tournant de la route nationale, près du cap, il s'arrêta et descendit de son vélo. Il mit en place l'antivol sur la jante de la roue avant, sauta par-dessus le parapet et dégringola à travers la colline pleine de ronces et de cailloux jusqu'au bord de l'eau. Arrivé en bas, il obliqua vers la gauche et longea une série de rochers abrupts. Quelques mètres plus loin, il y avait une sorte de petite crique où flottaient des détritits. C'est là qu'il se baigna, très

vite ; pour se sécher, il s'installa sur une pierre plate, en plein soleil. Il était encore tôt dans la matinée, et aussi loin que Roch pouvait regarder, s'il s'était donné la peine de regarder, il n'y avait personne.

Le soleil était brûlant, et les petites gouttelettes qui s'étaient accrochées à sa peau, tout autour du visage, s'évaporaient rapidement. À leur place, il restait une série de halos minuscules, faits de sel séché, qui tiraillaient l'épiderme. Cela aussi faisait mal ; c'était comme d'avoir son corps nu livré aux fourmis, et de sentir les milliers de mandibules mordre frénétiquement dans la chair vive.

Roch se leva et se baigna à nouveau. Quand il sortit de l'eau, il constata que le vent s'était levé. C'était un vent d'est, assez frais pour la saison, qui soufflait par brusques rafales. Roch s'allongea à demi sur sa dalle de pierre et alluma une cigarette ; le vent éteignit par trois fois son briquet. Il fuma ainsi, le temps d'une cigarette, puis il se recoucha sur le dos et ferma les yeux. Sur l'écran de ses paupières, des bulles rouges et violettes se mirent à danser. Elles nageaient dans tous les sens, avec de curieux dérapages vers la gauche, ou bien se réunissaient parfois, s'aggloméraient en formant des figures incertaines ; tête de cheval, Afrique, papillons de nuit, gerbes de fleurs, poulpes, volcans, tête de mort.

Quand il eut assez de tout ça, Roch se leva, s'habilla et regagna la route. Comme il enfourchait son vélo, la sirène de midi résonna au loin, au-dessus de la ville. Des vapeurs brouillées s'élevaient à l'horizon, tout près des montagnes, et le soleil était blanc derrière un mince rideau de brume.

Roch se mit à pédaler sur la route. Des voitures le dépassaient de temps à autre, avec un bruit très doux. La chaleur était totale, invincible. Elle avait rendu l'air compact, et Roch avait à traverser sans arrêt des sortes de nappes visqueuses, étouffantes, qui avançaient en sens inverse. Puis il longea un boulevard planté de platanes, tourna à droite, remonta une rue en pente, tourna à gauche, passa une demi-douzaine de carrefours, deux feux rouges, tourna encore à droite dans une ruelle bordée de terrains vagues, et s'arrêta devant chez lui.

Il plaça l'antivol sur la roue avant, laissa la bicyclette contre le mur de l'immeuble et monta les escaliers. Au palier du quatrième, il s'arrêta devant la porte de droite, sonna et attendit. Au bout de quelques secondes, il y eut un bruit dans la serrure de la porte ; une jeune femme aux longs cheveux noirs apparut.

« Ah, c'est toi, entre. »

Roch la suivit dans l'appartement. Il referma soigneusement la porte, posa en passant les clés de l'antivol sur une table, dans l'entrée, et se dirigea vers la cuisine. C'était une pièce assez grande, orientation nord, occupée par une table de bois blanc. Les volets étaient tirés, et dans la pénombre, on voyait la lueur bleue du réchaud à gaz en train de faire cuire quelque chose dans une grosse marmite. La jeune femme portait un tablier de nylon déboutonné. Roch passa devant elle et alla se laver les mains au-dessus de l'évier. Tandis qu'il s'aspergeait la figure afin d'enlever le sel, la femme dit :

« L'eau était bonne ? »

« Très bonne », grogna Roch ; « tu aurais dû venir. »

« Avec cette chaleur... »

Roch s'essuya les mains et le visage avec le torchon à vaisselle. Puis il retourna dans l'entrée et chercha le journal. « Où est le journal ? » cria-t-il sans tourner la tête.

« Quoi ? » dit-elle.

« Où as-tu mis le journal ? » répéta-t-il.

« Dans la chambre », dit la femme ; « sur le lit, dans la chambre. Il y a une lettre pour toi. »

Roch entra dans la chambre ; sur le lit défait, il y avait le journal et une lettre. Roch retourna dans la cuisine, s'assit sur un tabouret, posa le journal sur la table, à côté d'une assiette, et ouvrit l'enveloppe avec la pointe d'un couteau.

« On mange bientôt ? » demanda-t-il en dépliant la lettre.

« Cinq minutes », dit sa femme ; « tu as faim ? »

« Hm... »

« Les pommes de terre seront cuites dans cinq minutes. »

Roch commença à lire la lettre. C'était écrit d'une petite écriture fine, au stylo, sur du papier à carreaux.

« Mon cher Roch, chère Élisabeth,

« Je vous envoie ce petit mot d'Italie, où je continue mon périple. Je suis passé par Milan et Bologne, et aujourd'hui, je fais étape à Florence. Tu trouveras d'ailleurs dans l'enveloppe une carte postale achetée à Florence. Ici, la chaleur est très forte mais le paysage n'en est que plus beau. J'ai visité tous les monuments et tous les musées et j'ai vu pratiquement tout ce qu'il y a à voir ici. C'est très beau. J'espère que vous aurez l'occasion de faire ce voyage un de ces jours, je crois que ça en vaut la peine. J'ai écrit

l'autre jour à maman pour lui donner des nouvelles. – J'espère que sa sciatique ne la fait pas trop souffrir. J'espère que tout va bien de votre côté, et que vous ne souffrez pas trop de la chaleur. L'autre jour, à Milan, j'ai rencontré Emmanuel qui était là de passage avec sa femme. Nous avons évoqué quelques souvenirs. Il m'a dit qu'il comptait passer vous voir à la fin des vacances, avant de rentrer à Paris. Il paraît qu'il travaille maintenant pour une fabrique de réfrigérateurs et qu'il est très bien payé. Voilà les nouvelles. Je serai à Venise mardi prochain, et j'y resterai une quinzaine de jours. Je ne te donne pas mon adresse, mon cher Roch, parce que je sais que tu ne m'écirais pas. À bientôt donc, je vous embrasse.

« Antoinette. »

Roch se pencha sur son tabouret, chercha l'enveloppe et sortit la carte postale. Sur la photographie, on voyait une sorte de jardin plein d'herbes, des fleurs rouges, un cèdre et, un peu partout autour de l'herbe, des colonnes jaunes qui formaient des arcades. L'ombre du cèdre rayait le sol, sous les arcades, avec des zébrures régulières, et le coin de ciel, à gauche de la photographie, était coloré en bleu criard. De l'autre côté de la carte, au-dessus de l'emplacement réservé à la correspondance, il y avait d'écrit :

FIRENZE

Museo S. Marco – Il Chiostro
Musée de S. Marc – Le Cloître
Museum of S. Marc – The Cloister
Markus Museum – Der Kreuzgang

Quand Roch eut fini de tout lire, il déposa la carte postale et la lettre sur la table, près de l'enveloppe. Élisabeth sortit les pommes de terre de la casserole et les mit dans les assiettes ; puis elle déplia un papier gras, en retira deux tranches de jambon et les posa dans chaque assiette, à côté des pommes de terre.

« Qui est-ce ? » demanda-t-elle.

« Rien – ma sœur », dit Roch.

« Pourquoi écrit-elle ? »

« Pour rien, elle est en Italie. »

« Ah ? Je ne savais pas. »

« Moi non plus – elle est à Milan, à Venise, un endroit de ce genre. Enfin, tu verras, elle a même envoyé une carte postale. »

Et il montra avec la pointe de son couteau la photographie. La jeune femme prit la lettre et la carte, les lut brièvement, et les reposa sur la table, à côté d'elle.

« Elle est à Florence », dit-elle.

« Oui, c'est ça, à Florence », dit Roch.

« Ça doit être beau. »

« Ouais », dit Roch.

Puis elle commença à manger les pommes de terre. Roch, lui, avait déjà presque fini.

Après le yaourt, Roch se leva de table, prit le journal et alla s'allonger sur le lit, dans la chambre. La chaleur était très lourde, à présent ; le soleil descendait doucement le long des volets fermés, et des bruits couraient dans l'atmosphère comme des bulles. Tout était moite, les murs, le parquet, le plafond, les draps du lit, le papier du journal. Roch transpirait imperceptiblement, de la poitrine et du dos. Il baignait dans une sorte de pellicule humide qui le collait à la surface du matelas. Pas le sommeil, mais un état de fatigue douxereux, un accablement de tous ses membres, le tenaient cloué sur place. Il déplaçait avec peine les grandes pages du journal, et ses yeux sautaient difficilement d'une ligne à l'autre ; ça faisait qu'il relisait constamment la même phrase, le même morceau de phrase, le même mot, sans comprendre, sans démêler, désespérément ; les nouvelles venaient des antipodes, avaient sauté les barrages des océans et des montagnes, pour lui, pour lui seul. Et il n'était même pas capable de les accueillir. Il voyait ces mots, représentatifs de portions de terres lointaines, ces condensés d'aventures bizarres et mystérieuses, les bouts d'épopée que les hommes des quatre coins du monde laissaient traîner là, sur cette feuille de papier, en énigmes. Mais jamais il ne pourrait les comprendre. Il resterait toujours, comme prisonnier d'une baignoire, perdu au milieu de ses remparts de vapeur, isolé, berné, engoncé dans cet après-midi de canicule, les doigts collés sur la feuille de papier journal qui déteint, les oreilles pleines des bruits de sa femme en train de faire la vaisselle, de l'autre côté de la cloison.

En dehors de lui, pourtant, au-delà de ces murs, à des milliers de kilomètres, des événements avaient pris place, des péripéties rares et absurdes, dont l'écho arrivait jusqu'à lui, semblable à une rumeur de foule en colère. On passait des océans, des plaines, des villages tassés au fond des vallées, on survolait des cratères, des réseaux de chemin de fer, des lignes à haute tension, des lacs

grands comme des crachats, et on arrivait sur les lieux de l'histoire. Tout avait été préparé, mûri, et les faits étaient écrits sur la terre comme sur le journal, carrés, insérés au milieu d'autres, résumant avec douleur, avec compassion, les autres exploits et les autres massacres.

« À Gainsville (Georgie) une bagarre a éclaté entre les clients blancs d'un café, et des Noirs qui tentaient de pénétrer dans une salle de billard. Quatre jeunes Blancs ont été arrêtés. Un Blanc a été blessé d'un coup de bouteille.

« Mais c'est surtout dans l'Alabama, fief de la ségrégation dans le Sud des États-Unis, que les tentatives des Noirs suscitent le plus de heurts. Si, à Birmingham, les choses se passent relativement bien, il en va autrement à Bessemer, banlieue industrielle, où cinq Noirs ont été attaqués par des Blancs munis de battes de base-ball alors qu'ils essayaient de se faire servir dans une cafeteria. À Selma, toujours dans l'Alabama, où se déroule actuellement une campagne intégrationniste, en faveur du vote des Noirs, neuf jeunes Noirs ont été arrêtés sous des prétextes divers.

INCIDENTS

« Lundi, cinquante-cinq Noirs et six Blancs avaient été appréhendés dans la même localité. À Tuscaloosa, quatre Blancs ont expulsé d'un restaurant des Noirs qui tentaient de s'y faire servir, cependant que d'autres Noirs ne rencontraient pas d'opposition dans deux autres restaurants de la ville, et même réussissaient à se faire donner une chambre dans un hôtel « blanc ». À Atlanta, le tribunal a cité à comparaître un Blanc ségrégationniste, parce qu'il avait menacé des Noirs de son revolver, alors qu'ils essayaient de s'asseoir dans son restaurant. »

La violence éclatait partout, les poings se fermaient et frappaient la chair aux endroits sensibles. Des nez cassés, des dents arrachées, des tempes ouvertes, le sang se mettait à couler doucement, doucement. La peau se bleuissait sous les matraques, les cheveux étaient collés par une sueur mauvaise, et dans quelques poitrines, les cœurs battaient la chamade, tressautaient follement. Dans la gorge rétrécie, l'air ne passe plus ; des longs frissons froids remontent la colonne vertébrale, et il semble que tout le corps devienne mou, flasque, désossé. Les jambes

flageolent, les bras n'ont plus de force, et à l'intérieur du crâne où résonnent les coups, les idées sont mortes, la machine à idées tourne sur elle-même, fanatiquement dans le vide ; les histoires des crimes sont terribles, car plus rien n'a de raison. Les mâchoires serrées, les yeux extrêmement mobiles, des groupes d'hommes circulent dans les rues, en portant des bannières. Des lambeaux aux fenêtres, des pans de murs hauts comme des montagnes bouchent l'horizon. Tout s'est fait labyrinthe, tout s'est fait souffrance et meurtrissure. Les corps, les millions de corps étendus dans la boue, décharnés, dans les flaques sanglantes. Et sur eux, une forêt vierge pousse, qui étrangle la terre et déchire les chairs ; une forêt de racines vivantes qui plonge profond vers le fond du sol, et dégage autour d'elle sa fade odeur de souffrance.

Les cris éclatent partout, rythment une sorte de mélopée repoussante, un chant de l'agonie. Toutes les gorges râlent ensemble, dirait-on, et l'on n'entend que le bruit des respirations qui rampent, raclent, imbibent l'immense fossé. Le monde se termine dans un caveau, non, dans une chambre, dans une grande pièce aux volets fermés, au lit en désordre, où les habits ont été abandonnés sur les chaises, où règne l'odeur de journées de transpiration et de cigarettes, quelque chose comme une salle commune, un dortoir d'hôpital, et où brûle, sans arrêt, avec rage, d'une lumière blafarde et grise, une seule ampoule électrique, pendue nue au bout d'un fil.

Dans tout ce désordre, au milieu de cet air empoisonné, les paroles du journal se sont décomposées et ont écrit, d'un seul coup, sur une grande feuille blanche, comme à l'intérieur d'un rêve, ceci :

Hors de mon crâne et de mes yeux
montaient les lentes processions d'hommes
fous et leurs bannières claquaient au vent
comme des coups de poing,
portant écrit sur la toile déchirée
« COLÈRE »

Ils marchaient en rangs serrés, lourds,
puissants comme des taureaux, et la sueur
coulait sur leurs fronts.
Ils étaient laids, mais douloureux.

La ville entière avait fui devant eux,
quittant brutalement maisons et échoppes,
abandonnant en silence tout ce qui aurait pu les encombrer.

C'était toujours la nuit, et ils marchaient
sans s'interrompre, tournant et tournant
dans les ruelles vides.

Les bannières blanches claquaient sur leurs
têtes, portant écrit
« COLÈRE »

et ils semblaient d'épais vaisseaux en ruine
écroulés dans d'épouvantables
efforts de naufrages !

Ils mirent la nuit entière à mourir
et malgré la force de leurs poitrails nouveaux
ils tombaient les uns après les autres,
la face dans les ruisseaux,
les mains enfin desserrées.

Leurs yeux bêtes continuaient à fixer
une espèce de jour problématique, un
peu honteux, qui éclairait doucement
le velours noir des égouts.

Voilà

voilà pourquoi ils sont morts
ils sont morts pour vous.

Et plus loin, plus tard, cet autre texte, fixé dans le papier du journal, ineffaçable, et pourtant tellement fuyant, ce misérable attentat, nu, sordide, toujours présent dans le monde, et à quoi on participe, petit à petit, sans y croire, en prisonnier de sa baignoire. Oui, cela est sûr, cet événement, ce crime, cette pulsation infime qui monte en soi, qui résonne, qui se répercute, qui fait vraiment mal, avant de se dessécher et de périr sous forme de mots.

AMIENS. – Inculpé d'assassinat et de vol qualifié, Roger Boquillon, 23 ans, ouvrier agricole à Outrebois, a été condamné à la réclusion criminelle à perpétuité par la cour d'assises de la

Somme.

Le 22 janvier dernier, à Ham-Hardival, petite localité proche de Doullens, M^{lle} Marthe Morel, 73 ans, épicière et débitante de boissons, était assaillie par son client qui venait de se faire servir un verre de vin.

L'inculpé, avec un poignard, trancha la gorge de la septuagénaire, dont le corps fut retrouvé derrière le comptoir, baignant dans une mare de sang. Le criminel vola le contenu du tiroir-caisse, une petite somme de 20 à 30 fr, et ne chercha pas à fouiller la maison où l'on retrouva, dans une armoire, les économies de M^{lle} Morel, une liasse de 20 000 fr.

Arrêté le lendemain, Boquillon ne fit aucune difficulté pour avouer son forfait, précisant simplement qu'il était hanté par le désir de tuer la vieille femme.

Voilà. Ces vieilles femmes sont mortes, comme ça, sans difficulté ; leurs vies, en un cri rauque et déchiré, ont été étouffées dans un mouvement brusque qui s'est abattu sur elles comme une marée. Elles ont quitté leurs peaux, leurs vieilles peaux sèches où elles avaient été jeunes et belles jadis. Et les voilà entrées au plus profond d'elles-mêmes, dans ce trou noir qu'on porte tous au fond des entrailles ; plongées dans le silence, dévêtues, dépouillées, aspirées.

Une sorte de frémissement étrange monta dans le corps de Roch ; assis sur le lit, le journal déployé entre ses mains, il ne bougea plus. Les yeux ouverts, fixant droit devant lui, du côté de l'armoire à glace, il laissa venir l'onde brûlante et froide à la fois, partie depuis la plante de ses pieds, remontant rapidement les membres, soulevant au passage les forêts de poils, grignotant la chair et la peau ; arrivée à la hauteur du thorax, l'onde devint secousse, s'étendit en multiples ramures, ligota le torse entier à la manière de tentacules, mordit, suça, brûla comme un fer rouge. Puis, d'un seul coup, le frisson atteignit la nuque, et la tête ; il rayonna en étoile, renouvelant sans cesse son explosion nerveuse, triturant la vie de Roch, écartant les bribes les unes des autres, détruisant des tendons et des muscles, écartelant, bâillant des mâchoires comme une sorte de séisme ; dans les veines, maintenant, ce n'était plus du sang qui coulait, mais de la lave en fusion, un vrai sérum de dragon qui faisait tout éclater sur sa route. Roch se contracta sur le lit, sentit la douleur se répandre ; il claquait des dents.

Le spasme ne dura pas longtemps ; peut-être trois secondes en tout, peut-être moins. Roch se retrouva allongé sur le côté,

haletant. La sueur avait jailli de son dos et de son visage. Le journal était tombé par terre, au pied du lit.

Étonné, Roch regarda la chambre, autour de lui ; pourtant rien n'avait changé. Les murs étaient recouverts de la même tapisserie jaune sale, les volets étaient toujours fermés, la table à sa place, devant la fenêtre, et l'ampoule électrique au bout de son fil, sous l'abat-jour en fer-blanc. Les bruits de vaisselle résonnaient toujours dans la cuisine, à quelques mètres. Et, au-dehors, le soleil continuait à glisser sur la peinture écaillée des persiennes, pareil à une grosse limace phosphorescente.

Roch se redressa et voulut se lever. Une étrange faiblesse s'empara soudain de lui, et il dut se rasseoir. Il se baissa et ramassa le journal. Mais il le rejeta bientôt sur les draps, et chercha sur la table de nuit le paquet de cigarettes de sa femme et les allumettes. Avant de prendre une cigarette, il regarda la boîte de carton ; c'étaient des cigarettes à la menthe, Consulate, ou quelque chose de ce genre. Il fuma quelques secondes, bougeant le moins possible, puis il appela sa femme. Elle apparut dans l'encadrement de la porte, un torchon à vaisselle dans la main gauche, écartant une mèche de cheveux de l'autre main. Elle regarda Roch et dit :

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Donne-moi un cachet d'aspirine », dit Roch ; « j'ai mal à la tête. »

Elle disparut un instant, puis revint en portant un cachet et un verre d'eau. Roch but très vite. Il rendit le verre.

« Tu as mal à la tête ? » dit Élisabeth.

« Oui. J'ai eu des frissons », dit-il. « J'ai dû attraper froid. »

« Avec cette chaleur ? »

« Il y avait un peu de vent, à la plage. Quelle heure est-il ? »

« La demie bientôt », dit Élisabeth.

Roch se leva et fit quelques pas. Ses forces étaient revenues. Il s'étira.

« Bon. Je vais partir au bureau », fit-il.

La jeune femme défit son tablier.

« Je vais sortir faire quelques courses, tout à l'heure », dit-elle ; « tu veux que je te prenne à l'agence, à sept heures ? »

« Non, non, rentre directement. Je te retrouverai ici. »

« Tu es sûr que tu ne veux pas que je te retrouve en ville ? »

« Non, il vaut mieux qu'on se retrouve ici. Moi je ne suis pas sûr à quelle heure j'aurai fini, au bureau », dit Roch.

« Comme tu veux », dit Élisabeth.

Roch prit un peigne, se coiffa devant l'armoire à glace et marcha vers la porte.

« À tout à l'heure », dit-il.

« À tout à l'heure », dit Élisabeth.

Et il sortit. Dans la rue, au bas de l'immeuble, il hésita un moment devant sa bicyclette ; puis il décida d'aller à pied.

À cinq cents mètres, les frissons recommencèrent. Délicatement d'abord, effleurant sa peau comme un souffle d'air ; puis de plus en plus brutalement, de plus en plus profondément, horripilant sa peau d'une série de morsures féroces, secouant ses nerfs, s'épanouissant en chaos électriques, avec rage, brûlures, suée, avancées fulgurantes de piqûres de guêpes, montées de chaleur dans son sang, venin aussi ; Roch marcha sur le trottoir, raide, en plein soleil. La transpiration recommençait à mouiller sa chemise dans le dos et sous les aisselles. Il n'y avait rien à faire. Il fallait avancer quand même, l'esprit en alerte, prêt à résister à la moindre défaillance de ses jambes ou de sa colonne vertébrale.

Devant lui, la rue s'étendait, absolument blanche de lumière. Les voitures garées le long du trottoir sentaient des odeurs bizarres de peinture bouillante et de pneus fondus. Des passants venaient à sa rencontre, lourdement, peinant le long des murs. À un carrefour, un agent de police attendait au milieu de la chaussée, avec son ombre tassée à ses pieds. Des pigeons tournaient en rond au bord des ruisseaux, les têtes extrêmement mobiles, à la recherche des miettes de pain tombées d'une nappe, là-haut, au troisième étage. Par endroits, le trottoir avait été réparé avec des plaques de goudron qui poissaient sous les semelles des chaussures. Et au-dessus des cubes des maisons, par-dessus les toits de tuiles et de zinc chauffés à blanc, le ciel était vide, bleu.

Roch tourna dans une rue bordée de marronniers. Il marcha quelque temps, comme ça, du côté de l'ombre ; puis il sentit qu'il allait lui être difficile d'aller plus loin. Il était trempé de sueur des pieds à la tête, le sang brûlait dans ses veines, et ses mâchoires claquaient sans arrêt.

Il chercha des yeux une fontaine, en aperçut une de l'autre côté du trottoir, au soleil, et traversa. Son corps tremblait ; il dut s'appuyer d'une main sur la fontaine, tandis qu'il se penchait et buvait l'eau, la bouche collée à même l'orifice du robinet. Il but beaucoup, plus d'un demi-litre, probablement. Puis il se releva, alourdi, et regarda autour de lui.

Le paysage de la ville était toujours brûlant ; mais à pré-sent,

c'était comme s'il jaillissait des étincelles électriques de toutes parts. De grosses étincelles violacées qui brillaient aux angles des murs, sur les rebords du trottoir, près des réverbères, et sur les troncs des arbres. Peut-être était-il pris au centre d'un orage magnétique, dans une tourmente invincible où les éclairs étaient ramassés sur eux-mêmes, des boules de feu enfermées dans leurs gangues, prêtes à exploser à chaque seconde. Le soleil, du haut du ciel, avait bombardé de ses rayons toute cette surface de terre, l'avait pénétrée de ses flèches brûlantes ; on n'échappait pas aussi facilement à la fureur des éléments ; les astres avaient déclaré la guerre à la terre, sans doute ; la chaleur s'était accumulée dans la matière, comme ça, pendant des jours. Et maintenant, tout était devenu braise et cendre, on marchait sur un grand tapis de feu qui couve. Un vent léger, un rien, pouvait déclencher à chaque seconde l'incendie, faire jaillir les flammes hautes comme des maisons, déverser dans les rues des torrents de napalm, mettre le feu aux poudres, ou mieux, donner le signal de départ d'un cataclysme infini, d'une implosion où toutes les choses entreraient en elles-mêmes, s'évanouiraient, disparaîtraient dans un gouffre de violences enchaînées.

Roch, titubant près de la fontaine, regarda le soleil avec inquiétude. Là-haut, seule dans l'espace, la boule ronde était terriblement blanche ; elle flottait sur le ciel, elle courait, et de drôles de cercles concentriques nageaient autour d'elle, indéfiniment, fuyant vers la périphérie comme des ondes. Le sol sans défense était offert à ses coups, et l'avalanche de la lumière tombait avec une sorte de frénésie irréelle. Tout ce qui était plat sur la terre, tous les toits et toutes les terrasses, les rues, les plaques des égouts, la mer, tout était meurtri sans pitié. Et on aurait dit que les objets fondaient sous ce regard éblouissant, qu'ils se liquéfiaient peu à peu ; encore quelques années, quelques jours, quelques heures peut-être, et le sol deviendrait une nappe gazeuse, une vague vapeur argentée qui fumerait lentement, qui s'étirerait le long des marécages, qui s'élèverait et puis se perdrait dans l'espace. C'était cela, on était en train de se transformer petit à petit en nébuleuse. Roch ferma les paupières, mais l'astre cruel resta marqué sur ses rétines, continuant à creuser un trou noir, comme une vrille, continuant à ronger le voile de sang, au fond de sa tête.

C'était cela, la maladie quotidienne ; l'insolation de tous les jours. Les hommes et les femmes s'abritaient comme ils pouvaient dans leurs cabanes, mais, derrière leurs volets, il y avait toujours l'idée de cette attaque qui déferlait sur la ville. Une paix effrayante pénétrait les interstices de leurs murs de plâtras, faisait

éclater les recoins de pierre et d'argile. La terre se fissurait dans tous les sens, et les arbres étaient soulevés du sol, lentement, par cette respiration de monstre. Nulle part on n'était à l'abri. Même au fond des eaux, dans les cachettes pleines d'algues, les lamproies et les raies se réveillaient, et rampaient sur la vase, à l'approche d'un invisible ennemi. Leur planète froide et chaude n'était plus sûre, désormais. Elle tournait autour du soleil, dans le vide, et les rayons de lumière la disloquaient.

Cette lumière, qui avait apporté la vie, maintenant elle apportait la mort dans ses ondes, et bientôt, dans quelques siècles seulement, tout serait fini. C'était cela qui rendait chaque touffe d'herbe et chaque morceau d'animal si inquiétants, si fluides. D'eux il ne resterait rien, pas un os et pas une ruine, pour raconter leur brève et minuscule histoire. Roch s'était remis à marcher sur le trottoir, et ses yeux regardaient tant qu'ils pouvaient les moindres détails. Les morceaux de bois, les granulations de la pierre, la peau luisante des peintures. Les automobiles étaient belles, incendiées en plein soleil, réverbérant sauvagement les prismes de lumière. Les arbres, de l'autre côté de la rue, dressaient au milieu de ces espèces de basalte leurs troncs ridés et leurs masses de feuilles. Un chat marchait de porte en porte, avec des gestes souples de grand fauve, s'immobilisant parfois en un quart de seconde, puis repartant et se coulant dans les coins de muraille. Des hirondelles fusaient entre les toits.

Quelque part, par là, un gros homme au crâne chauve se rendait à son bureau, une mallette de cuir pendue à sa main droite. Une petite vieille traversait la rue sans rien regarder, comme une sourde, et montait difficilement sur le trottoir d'en face.

Roch avançait maintenant au centre de la ville. Une fatigue malsaine s'était emparée de ses jambes et de ses épaules, et toutes ses articulations étaient douloureuses. Son visage ruisselait de sueur, mais personne n'y prenait garde, pas même lui ; car tout, autour de lui, transpirait de la même façon. Les immeubles, les vitrines, la chaussée n'étaient que sueur. L'air aussi était humide, collait dans la gorge et à l'intérieur des poumons comme un linge mouillé. Seul, le soleil, parfaitement sec, continuait son œuvre de désintégration. Face à lui, la terre était une vraie montagne de peau, sur quoi les gens marchaient comme de la vermine ; et cette peau rendait son eau.

C'est comme ça que Roch arriva à un grand carrefour, dont le centre était occupé par une place. Avec une peine inouïe, Roch traversa la chaussée et alla s'asseoir sur un banc, au milieu de la place. Près de lui, il y avait une sorte de jardin d'enfants d'où

venaient des cris aigus. Roch resta prostré quelques minutes, le temps de reprendre son souffle. Mais il ne parvenait pas à rétablir le rythme d'une respiration normale. Comble de tout, son cœur, jusque-là inconnu, se révéla soudain à lui, frappant comme une brute à l'intérieur de sa poitrine.

Des brumes se mirent à passer devant ses yeux, sans arrêt ; là-bas, sur le trottoir d'en face, les maisons se gondolèrent lentement, comme agitées par un vent furieux. Et les gens marchaient à travers un écran liquide, tordus, ondulateurs, colonnes de petits bonshommes noirs faits de fil de fer. Roch se replia sur lui-même, croisant ses bras à la hauteur de l'estomac, pour conjurer la tempête qui passait en lui. Des liquides brûlants essayaient de remonter sa gorge, et il fallait déglutir, continuellement. Les frissons montaient à l'assaut de son corps tout entier, maintenant ; ils partaient de tous les côtés à la fois, des pieds, des reins, de la nuque, des cheveux. Leurs vagues se croisaient sur la peau, descendaient, remontaient, allaient de long en large, troublant tout sur leur passage.

Roch laissait faire. Il se défendait tant bien que mal, contractant le diaphragme, serrant ses mâchoires, essayant de retenir, dans la mesure du possible. Il ne fallait pas qu'il lâche, sinon tout serait devenu vague et frissonnant, sur sa peau ; son visage s'en irait en eau, le nez, les yeux, les oreilles, les cheveux, tout ça s'écroulerait, tomberait en pourriture, le quitterait comme de la mousse. Et ses bras, et ses jambes : c'était sûr qu'ils tomberaient par terre, si Roch cessait de les retenir l'espace d'une demi-seconde.

Les gens, là-bas, qui passaient, ne s'en doutaient pas, eux. Leurs corps étaient solides, leurs membres souples et musculeux. Tout tenait chez eux. Alors ils pouvaient avoir les yeux ailleurs, ils pouvaient lorgner les femmes, scruter les vitrines ; rien ne les empêchait de traîner au bord des trottoirs, le cerveau vide, délicieusement vivants. Et pourtant, à tout bien considérer, eux aussi connaîtraient un jour cette ignominie ; leurs ligaments deviendraient mous, leurs os casseraient comme du verre, et leur chair, leur chair succulente s'en irait en pourriture, dans les caveaux de famille, sous les mausolées de faux marbre, avec des orchidées en matière plastique, et, écrit sur une plaque biseautée, quelque chose dans le genre de

Étienne Albert Guignonis

né le 12 janvier 1893

rappelé à Dieu le 25 juin 1961

Les gens se promenaient tranquillement dans ces rues, au soleil ; ils déambulaient dans leurs peaux de vieillards, ils portaient haut leurs têtes de mort, balançaient mollement leurs tibias et leurs cubitus. Ils passaient devant les affiches, entraient dans les magasins, palpaient des étoffes, des poulets. Ils fumaient, debout devant l'arrêt d'autobus, les yeux cachés par des lunettes opaques. Leurs chemises et leurs robes étaient mouillées en arc de cercle, sous les bras. Leurs pieds frappaient fort le ciment du trottoir, avec des rythmes réguliers : brouhahas des semelles d'hommes, cliquetis rapide des talons de femmes. Un prêtre en soutane avançait énergiquement au milieu de la chaussée, en train de traverser la rue de biais. Plus tard, une voiture de pompiers surgissait à l'entrée de la place, et se mettait à tourner à une allure folle près des trottoirs, zigzaguant au milieu des automobiles en actionnant sa sirène. Quelque part, près des collines, un bout de jardin était en feu, à cause de l'imprudence d'un gamin qui voulait brûler une poignée de mauvaises herbes. Le vent avait un peu soufflé, et bientôt, devant la terrasse, le feu se répandait en élargissant son cercle, très vite, avec de drôles de ronflements. Le palmier commençait à flamber comme une torche, déversant dans le ciel des flots de fumée noire, quand les pompiers sont arrivés au bout de la rue.

Roch se leva et recommença à marcher. Il traversa lentement la place, en longeant le jardin. Sur des bancs, des vieilles femmes en robe d'été, quelques-unes goitreuses, le regardèrent passer. À l'autre bout du trottoir, il y avait un marchand de glaces enfermé dans une petite baraque de bois sur laquelle il y avait écrit :

ERNEST GLACIER

Au-dessus du comptoir, une pancarte se balançait :

Parfums du jour :

ananas

citron

orange

fraise

vanille

chocolat

praliné

moka
melon
tutti frutti
anis

Dans sa cabane, l'homme à lunettes, le crâne chauve, le regarda. Roch continua à marcher. Avant de s'engager sur la chaussée, il s'arrêta au bord du trottoir ; tandis que les voitures filaient devant lui, en répandant des nuages de fumée grise, il leva la tête et regarda à nouveau le soleil ; la boule blanche était toujours à sa place, très haut dans le ciel, cognant sur la terre plus que jamais. Il n'y avait aucun moyen de la fuir. On pouvait courir à perdre haleine, courir sur la chaussée brûlante jusqu'à démolir ses souliers, on pouvait courir pieds nus, tomber, saigner, il n'y avait rien à faire. Le soleil serait toujours là, brillant dans l'air avec la régularité d'une ampoule électrique. Il éclairerait tout, il montrerait tout, sans pitié. On pouvait même essayer de descendre sous terre, de s'enfouir, de se couvrir la tête de cendre et de poussière. En vain. Il serait encore là. De s'enfoncer à l'intérieur d'un trou humide, dans le genre d'un tunnel. Il ferait frais, il ferait nuit. Peut-être. Mais ça n'empêcherait pas le soleil d'être à sa place dans le ciel, et la lumière glisserait à l'intérieur du souterrain, comme un serpent, elle le suivrait partout, sans relâche, pendant des heures, des jours, des années, jusqu'à ce qu'il tombe sur le sol, vaincu. Il avait perdu d'avance. Déjà les fines lames des rayons étaient enfoncées dans sa chair, et elles rongeaient la vie cellule par cellule. Le monde était une bête malade, une sorte d'énorme tumeur cancéreuse, avec des bouillonnements de liquides, des taches blanchâtres, des écoulements de pus, de fantastiques bourgeonnements de peaux mortes qui poussaient dans tous les sens, qui s'enflaient, qui ressemblaient de plus en plus à une chevelure crépue. Il aurait fallu s'en aller, disparaître à jamais de la face du soleil.

Que ce soit toujours la nuit, dans les villes, sur les pans des montagnes ; une nuit légère et magnifique, une nuit sans lune ni étoiles, avec rien qui pût monter et briller dans l'ombre, rien qui pût dégeler les choses. Un noir absolu, ni bleu ni brun, un noir d'aveugle ; où toutes les sources de lumière auraient été anéanties, les braises des cigarettes, les allumettes en train de brûler. Où toutes ces lueurs venimeuses auraient été soufflées. Piétinés, les montres phosphorescentes, les vers luisants, les feux rouges des voitures. Piétinés avec rage, tués à coups de bâton, étouffés sous

des édretons. On aurait passé des mois, comme ça, à crever les réverbères, à arracher les yeux des chats, à démolir toutes ces petites scintillations ignobles, qui rongent, qui font mal. Même on aurait fracassé les miroirs, de peur qu'ils ne captent quelque rayon échappé et ne le répercutent au loin, bêtement. Alors, quand il ne serait rien resté sur la terre que ce rideau noir, on s'en serait couvert la tête, et on aurait été bien.

Quand il eut fini de regarder le soleil et de penser à toutes ces histoires extravagantes, Roch s'engagea sur la chaussée et traversa. Il parvint au trottoir opposé, tourna à gauche et suivit une sorte d'avenue très encombrée. Il rase les murs, pendant cinq bonnes minutes, jusqu'à une sorte de square occupé en son centre par un autre jardin. Roch savait qu'à une des extrémités du jardin, il y avait une fontaine. Il traversa la rue, faillit se faire écraser par un triporteur, et chercha la fontaine. Au hasard, il se mit à marcher dans les allées du jardin, sur le sol couvert de gravier. C'était comme un labyrinthe : les chemins avaient été tracés, semblait-il, sans aucun souci de perspective, et peut-être même avec l'intention maligne de faire perdre la tête aux vieilles femmes qui s'y aventuraient. Des massifs de lauriers, des haies de cyprès bouchaient la vue de tous les côtés, et parfois, au bout d'une série de tournants, d'escaliers, de tonnelles, on tombait sur un cul-de-sac.

Comme entouré d'un nuage de chaleur et de tumulte, Roch marchait au hasard à travers le jardin, à la recherche de l'eau. La plupart des bancs étaient occupés par de vieilles femmes en deuil, qui parlaient, tricotaient, lisaient ou ne faisaient rien, en le regardant passer ; mais Roch ne les voyait pas. Il avançait, contracté, furieux, tous les sens éveillés pour trouver la fontaine. Les tonnelles succédaient aux tonnelles, la lumière blanche, traversant les trous des feuillages, faisait des flaqes sur le chemin sablonneux. Des cris d'oiseaux fusaient des cachettes, près des pelouses et, quelque part à l'autre bout du jardin, des enfants hurlaient périodiquement, comme si on les égorgeait les uns après les autres. Quand il n'en resterait plus, quelle paix ce serait ! Roch continua à traverser le jardin, à tourner dans le petit chemin sinueux. Tout d'un coup, il entendit le glouglou de l'eau qui coulait ; il s'arrêta et essaya de repérer la direction du bruit ; cela semblait venir de sa droite. Roch s'engagea dans un autre sentier, marchant vite. Il monta quelques marches d'escalier et tourna autour d'un cyprès. Là, le sentier entraînait sous une tonnelle obscure, et n'allait pas plus loin. Roch pénétra dans l'ombre, le front ruisselant de sueur, et il s'immobilisa sur le seuil de la tonnelle. À l'autre bout de la caverne, dans l'ombre, un homme et

une femme s'étreignaient avec violence. Ils étaient assis sur un banc, les corps tournés l'un vers l'autre, les bras plongés à l'intérieur de leurs habits, et le haut de leurs bustes, leurs épaules, leurs poitrines, leurs visages étaient si étroitement serrés qu'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre. Crispés dans cette pose, ils ne bougeaient presque pas, sauf la tête de l'homme qui se secouait parfois au milieu des cheveux de la femme, et leurs jambes qui raclaient le sol dans tous les sens, qui avaient parfois de brusques mouvements de marche sur place, dans le genre de réflexes de galvanisme. Roch les contempla un moment, debout à l'entrée de la tonnelle. Il ne sentit pas la fraîcheur des feuilles, comme un toit au-dessus de sa tête, ni le doux parfum des fleurs cachées. Il n'entendit pas le souffle rapide des deux amants, ni la rumeur de la ville qui parvenait jusque-là, faiblement, par à-coups. Pour lui, l'espace de cette tonnelle était devenu quelque chose comme l'enfer, une cabine étouffante et sale, où tout était bouillant d'une chaleur malsaine, sentait la sueur, l'haleine puante, où un étrange bruit monocorde vibrait continuellement dans l'air, comme une sirène, un fracas intolérable qui pénétrait les oreilles et s'installait dans le corps entier, travaillait les organes, emplissait l'estomac d'acide, faisait battre le cœur à une cadence folle.

Roch sentit un dégoût inexprimable entrer en lui ; et pourtant, il n'arrivait pas à détacher son regard des deux silhouettes collées l'une à l'autre. Il était en quelque sorte pris dans de la glu, comme une mouche, et l'air, devenu épais soudain, paralysait ses membres.

À la fin, l'homme l'aperçut et se redressa sur le banc ; la femme tourna la tête de son côté, ouvrit la bouche et dit quelque chose.

Ils restèrent ainsi une ou deux secondes, sans parler, puis l'homme se leva et vint vers Roch.

« Ça vous intéresse ? » dit-il.

« Je – », dit Roch.

La femme se leva à son tour et prit le bras de l'homme.

« Viens, partons », dit-elle.

« Jamais de la vie », dit l'autre ; il s'avança tout près de Roch.

« Je vous ai demandé si ça vous intéresse ? » répéta-t-il.

Roch essaya de parler ; l'homme lui envoya une bourrade et il chancela.

« Qu'est-ce que ça veut dire, venir espionner les gens comme ça ? »

« Je t'en prie », dit la femme, « allons-nous-en. Je t'en prie. »

« Alors ? Vous n'avez pas entendu ? » cria l'homme. « Filez tout de suite, sinon... »

Roch fit un pas en arrière. Mais ses yeux ne pouvaient pas se détacher de l'endroit si chaud, au fond de l'ombre, où l'homme et la femme étaient assis tout à l'heure. Brusquement la colère monta en lui, et une sorte de folie s'empara de son esprit. Comme l'homme revenait à la charge, criant de plus belle :

« Vous allez filer, oui ou non ? »

Et tandis que la femme le retenait par la manche de sa chemise en disant :

« Je t'en prie, je t'en prie »

Roch bondit en avant. Ses mains saisirent l'homme à la gorge et se crispèrent furieusement ; puis elles se mirent à frapper avec rage, au hasard, sur la face, sur le cou, dans le ventre. Ils tombèrent tous deux par terre, se débattant dans le gravier. L'homme se défendait mal et, après avoir reçu une série de coups de poing sur le nez, il commença à saigner. Roch continua à le frapper sauvagement. Entre ses dents serrées, il laissait fuser des cris incohérents : « Han ! Han ! Tiens ! Malade ! Je suis malade ! Je suis malade ! Han ! Tu comprends ! Pas le droit ! Je suis malade ! Pas le droit ! Han ! Han ! » Il sentit la femme qui le tirait par les cheveux, eu criant d'une voix hystérique : « Assez ! Assez ! Laissez-le ! Laissez-le ! » et il la repoussa d'un coup de pied. Au bout de quelques secondes, le combat fut terminé. Roch se releva, hébété, et regarda son adversaire qui rampait par terre ; l'homme avait la chemise déchirée, près du cou, son pantalon blanc était sali de poussière, ses cheveux étaient dépeignés et il saignait du nez. Roch lui-même était en piteux état. Les boutons de sa chemise avaient été arrachés et, en passant la main sur sa bouche, il vit qu'il avait la lèvre inférieure ouverte. Roch contempla la tonnelle encore un instant, puis il s'en alla sans entendre la femme qui l'injurait. Il redescendit le chemin et se perdit à l'intérieur du jardin.

Un peu plus loin, il trouva la fontaine ; il se lava les mains et la figure, avant de boire. Alors il s'assit sur un banc, à l'ombre d'un platane, et il se reposa en fumant une cigarette.

Ce n'est que plus tard, vers quatre heures et demie-cinq heures, qu'il pensa à son travail. Il quitta le banc, sortit du jardin, et retourna vers la ville. La chaleur était toujours intense, et le soleil ne paraissait pas avoir changé de place. Dans les rues, la circulation des automobiles était lente, difficile. Des coups de klaxon montaient un peu partout dans l'air, et les carrosseries multicolores brillaient. Dans leurs boîtes de métal, les

conducteurs avaient des fronts ruisselants de sueur, et les thermomètres devaient indiquer quelque chose comme 33°. Sur les terrasses des cafés, les gens affalés sur des chaises en matière plastique buvaient de la bière. Là, et un peu partout ailleurs, des mouches volaient au ras du sol, se posaient sur les pieds nus dans des sandales, sur les bras. Dans les chambres d'hôtel, des gens faisaient la chasse un prospectus plié à la main. De temps en temps, le prospectus s'abattait sur une table ou sur un drap de lit, et la petite bête légère mourait d'un seul coup, écrasée sur elle-même. Elle ne volerait plus sur les crânes chauves, elle ne marcherait plus sur les pieds suintants, elle ne chercherait plus les taches de café au lait sucré, elle ne dormirait plus à l'envers sur un plafond, elle ne se laisserait plus balancer, accrochée à une ampoule électrique dans le vent. Tout cela était fini ; elle avait terminé sa vie de mouche. Elle n'aurait plus droit à rien, ni tombe, ni épitaphe, ni même un souvenir. D'autres mouches viendraient vite, à sa place, bourdonner près des oreilles des gens sérieux, manger dans les tas d'ordures, et faire briller de convoitise les yeux des araignées.

Mais elles n'étaient pas les seules. La rue vibrait, sous les pieds de Roch, d'une bizarre vie souterraine. Ils s'agitaient tous au sein des profondeurs, les animalcules cachés, les bactéries et les microbes, les parasites ; on aurait dit que tout ondoyait désespérément, dans l'air, dans le sol, sur l'eau ; c'était dans le genre d'une vie confuse, mystérieuse, légère et brève comme celle des mouches, qui gonflait toute la surface du monde. Les choses sécrétaient, sans arrêt, laissaient couler des liquides brûlants. Il y avait des glandes partout, des cloques invisibles qui bouillonnaient au plus profond de la matière. Le trottoir, les murs, le ciel, les peaux des passants étaient de vrais organes, des parcelles vivantes qui tressautaient chacune pour soi, prises par la curieuse maladie. Bien sûr, les morts ne manquaient pas ; mais ce n'étaient jamais des morts définitives. Ce n'étaient que des desquamations, des usures de cellules qui laissaient traîner leur rebut. Et du fond de ces matières abandonnées, des larves naissaient sans arrêt, des grappes d'œufs fermentaient tranquillement dans la chaleur, menaçaient, menaçaient, sortaient de l'inertie, et recommençaient la conquête du monde, avec d'infimes morsures, des brouhahas de pattes et de mandibules, des grignotements féroces. Comme Roch, on déambulait avec lenteur à travers un monde en train de manger, on transportait avec soi, sans savoir, tout le poids fatal de ce menu peuple affamé de vie. On était des sauterelles couchées dans l'herbe, que traînaient les milliers de fourmis millimètre après millimètre,

jusqu'à leur tanière ; oui, comme eux, comme eux tous, on était habité, emporté, rongé jusqu'à l'os.

Presque sans s'en rendre compte, Roch s'engagea dans un boulevard largement ouvert. De chaque côté des trottoirs, les maisons étaient hautes, régulières, pleines de balcons et de portes cochères. Elles fuyaient en ligne droite jusqu'au fond de la ville, où se dressait une montagne en forme de volcan. Roch marcha quelques minutes sur le trottoir de gauche, au soleil ; puis il traversa et passa du côté de l'ombre. Quand il arriva à la hauteur du n° 66, il s'arrêta sous un platane. De l'autre côté de la rue, entre une librairie et un antiquaire, il y avait ce grand magasin clair, aux vitrines géantes, sur lequel il y avait écrit en lettres de néon :

TRANSTOURISME

Au fond des vitrines, des affiches colorées avaient été épinglées les unes à côté des autres, dans le genre de « visitez le Portugal », « l'Espagne ardente et mystique », « Mexique terre des Dieux », « la jeune Scandinavie », etc. La porte d'entrée était grande ouverte, et l'on apercevait une maquette d'avion debout sur un socle, dans le hall. Dans la salle, les bureaux s'épalaient en demi-cercle, et des hommes et des femmes s'affairaient dans tous les sens, sans regarder dehors. Roch, à demi caché derrière son platane, observa longtemps le magasin. Il regarda les affiches, les unes après les autres, les merveilleux petits paysages de mer ou de montagne dans lesquels on pouvait entrer à volonté pour oublier le monde. Il circula comme ça à travers une plage blanche bordée d'une mer bleue, et où une jolie fille blonde, corps bronzé et bikini, faisait toujours le même geste du bras, comme pour dire au revoir à quelqu'un qu'on ne voyait pas. Puis il tourna autour d'un château médiéval, perché en haut d'une colline de sapins noirs ; de la brume blanche encerclait le burg sinistre, et les cimes neigeuses étaient immobiles à l'horizon, une muraille rose et grise. Sur le ciel, des lettres noires étaient suspendues : Werfen (Salzburg), Österreich. Ailleurs, c'était un village minuscule, enfoncé dans une crique, qui séchait au soleil ; Roch marcha sur un sentier, le long d'une côte en dents de scie. Il s'étendit sur un tapis d'aiguilles de pin, et il regarda les profils des rochers qui sortaient tout noirs de l'eau violette. Ça pouvait se passer en Grèce, en Turquie, ou bien en Yougoslavie.

Roch pénétra ainsi à l'intérieur de tous les dessins. Il se

promena le long des rivages, il escalada les marches d'escaliers dans des villages ruisselants de lumière, à Capri ou en Sardaigne. Il descendit les routes des cols, il longea les chemins creux à Guernesey, il roula en jeep à travers des déserts, en Libye. À Constantinople, il regarda le Bosphore, et à Ténériffe, le volcan. Puis quand il eut assez de tout ça, des Chaussées des Géants et des Temples du Soleil, il entra dans les maquettes des bateaux et des avions, au bord de la vitrine. Il termina son excursion par le Boeing miniature, dans l'entrée.

Des gens entraient et sortaient continuellement du magasin ; des femmes cramoisies dans des robes voyantes, des hommes porteurs d'appareils de photo. À l'intérieur, derrière la ligne des bureaux, le travail ne s'arrêtait pas. Les machines à écrire cliquetaient, les chaussures marchaient de long en large. De temps à autre, un téléphone sonnait ; le bruit de grelot envahissait toute la surface du hall, se répétant cinq ou six fois. Puis une main décrochait l'écouteur et les voix commençaient à nasiller. Au plafond, un ventilateur à larges pales brassait l'air en silence, coupant les volutes de fumée de cigarettes. Tout ça, c'était le travail ; c'était l'agitation inutile, imbécile, l'espèce de comédie triste et bourdonnante qui se jouait au fond des casemates. Les gens vivaient là, ramassés sur eux-mêmes, pris par les rumeurs et les froissements, sans penser à rien. Ils oubliaient les détails. Ils ne voyaient pas la poussière ou les mouches, ils ne s'occupaient pas des légers troubles qui venaient doucement, du plus profond d'eux-mêmes, leur rappeler qui ils étaient. Ils l'avaient oublié, lui aussi, Roch ; la place qu'il occupait tous les jours, au bureau de renseignements, était vide, mais c'était sans importance. Ils continuaient à travailler, à bouger les lèvres, à feuilleter les annuaires et les livres de comptes, sans penser à rien, sans se douter de rien ; sans savoir que le temps passait, vite, très vite, seconde après seconde, et qu'ils s'approchaient imperceptiblement du néant, de la mort. Encore quelques centaines de jours, pas plus, et chacun d'eux s'écroulerait sur lui-même, dans son vieux lit taché, et se mettrait à perdre le souffle. Eux tous, sans exception, Grangier, Michel, Vanoni, Butterworth, Honier, Arnassian, Berg, Dufour. Rien ne les préserverait, ni leurs lunettes d'écaille, ni leurs cheveux parfumés, ni la graisse de leurs ventres. Ils couleraient bientôt au fond de l'impotence, sans avoir rien compris. Ils essaieraient de se raccrocher à des bribes, mais, à l'heure dite, tout leur ferait défaut. Ils n'auraient prise que sur de la gangrène, et leurs doigts ne pourraient retenir que des morceaux de mort.

Voilà ce qu'était devenu cette boutique : une espèce de morgue

pleine de bruits et de mouvements, une cave étouffante, une étuve de pourriture. Roch sentit à nouveau la haine monter en lui. Dans son nuage douloureux, il conçut des injures et des malédictions pour chaque centimètre du magasin. Il voulut crier, mais rien ne sortit de sa gorge sèche, que des râles difficiles. Alors il se pencha vers le trottoir, prit appui sur le tronc du platane et ramassa un gros caillou qui traînait près des racines ; il le tint un instant dans sa main, laissa passer deux voitures, et se campa face au magasin. Il essaya encore de parler, en vain. Il fixa durement la glace de la vitrine, pensa : « malade, malade, malade », et lança le caillou de toutes ses forces. Quand la glace vola en éclats, et qu'il n'y eut plus, au-dessus des affiches, que TRANSTOURISME, Roch s'en alla en courant le long du boulevard.

Il traversa à nouveau toute la ville, tout ce dédale sonore plein de coups de douleur et de frissons, cette espèce de blockhaus asphyxiant et sale où les couloirs partaient dans toutes les directions, pour mieux vous tromper, où les chambres se ressemblaient toutes, avec leurs meurtrières minces et leurs coins noirâtres, où se croisaient près du béton armé de lourdes odeurs de croupissures et d'excréments.

Le cœur battant très vite, tandis qu'il avançait vers sa maison, Roch pensait au moment délicat où il ouvrirait la porte de son appartement, où il retrouverait d'un seul coup la fraîcheur et le calme, le lit, le visage de sa femme, la table de la cuisine, et le robinet en métal qui remplirait doucement un grand verre d'eau.

Élisabeth lui parlerait avec sa voix un peu grave, elle écarterait cette mèche de cheveux qui tombait toujours sur son front, lorsqu'elle se penchait, et lui la regarderait, longtemps, la boirait des yeux, toucherait sa peau ; cela valait la peine, à coup sûr, d'avoir erré comme ça à travers les rues de la ville, tout brûlant de frissons, de s'être battu avec un imbécile, sous une tonnelle, et d'avoir cassé la vitrine de TRANSTOURISME, en se montrant bien afin d'être renvoyé.

Quand sa maison fut en vue, Roch s'élança avec précipitation ; il ne vit rien, ni la vieille femme qu'il croisait chaque soir dans l'escalier, lorsqu'il descendait la poubelle, ni sa bicyclette posée contre le mur chaud, à deux pas de la porte. Il fonça, monta les étages et entra chez lui.

Naturellement, rien ne se passa comme il l'avait prévu : le petit appartement étroit était désert, gris de pénombre moite, avec quelque chose de crasseux et de vétuste dans les murs et sur les plafonds. Élisabeth n'était pas là. Le lit était défait, comme lorsqu'il était parti, les cendriers étaient pleins à ras bords, et le

journal traînait par terre, feuille par feuille. La porte de la cuisine était ouverte, et Roch aperçut dans l'évier l'échafaudage d'assiettes et de casseroles en train de s'égoutter. Partout, les volets étaient fermés, et le soleil glissait toujours sur chaque fente, bavant comme une grosse limace. Découragé, Roch se laissa tomber sur le lit et ferma les yeux. Il avait mal à la tête, à présent, près de la nuque et derrière les yeux. Ses oreilles chuintaient. Ses bras et ses jambes avaient de drôles de courbatures, à la fois chatouillement et douleur, il ne savait trop. Et dans sa tête aux yeux fermés, des choses montaient régulièrement, des sortes de mains dont chaque doigt se serait terminé par des bulles. Roch n'attendit rien.

À l'autre bout de la ville, en plein dans la chaleur et dans le bruit, Élisabeth marchait au bord du trottoir. Elle avançait rapidement, un sac de toile rayée rouge et jaune se balançant dans sa main gauche. Sa robe verte, plutôt serrée, faisait des plis de chaque côté des hanches, alternativement, et des bracelets en ivoire, ou en matière plastique, s'entrechoquaient à chaque mouvement de son poignet droit en produisant un bruit exactement pareil à celui d'un crayon tombant par terre. Aux pieds, elle portait des sandales dorées, style italien, dont les talons claquaient sur le trottoir. Ses cheveux étaient renvoyés en arrière et flottaient sur ses omoplates. Ainsi vêtue, elle avançait vite sur le trottoir, au milieu des réverbérations du soleil. Elle ne regardait personne, sauf, de temps à autre, d'un coup d'œil furtif, un boiteux ou un aveugle qui venait à sa rencontre. Elle l'observait à la dérobée, un quart de seconde à peine, ses pupilles vertes fixées sans hésiter sur le point faible et sur l'infirmité ; puis elle détournait les yeux, et changeait imperceptiblement sa marche afin de ne pas buter dans l'obstacle. Elle passait vite devant les cafés et les portes de garage, ses jambes frappant le macadam en cadence, la bouche entrouverte en train de respirer. Par moments, une large vitrine bleutée reflétait sa silhouette au passage, son long corps svelte penché en avant par la marche. Tandis qu'elle longeait la vitrine, elle tournait à demi sa tête vers la gauche, et elle regardait brièvement. Et la vitre, où il y avait tant de choses, ne lui montrait que son espèce d'ombre transparente, incolore, comme une photographie en action, qui portait son nom : Élisabeth Estève. Parfois une vraie glace avait été fixée sur une colonne, près d'un bureau de tabacs, et elle se voyait venir de loin, visage, mains et jambes très pâles sur un fond de ciel rose. Des hommes aussi la regardaient venir, appuyés contre des portes d'immeuble, avec des faces fatiguées et des yeux pensifs. Elle ne

les regardait pas, mais au fond d'elle-même, elle savait qu'elle passait à travers eux, comme ça, très simplement, sans heurts.

Quand elle était passée, ils étaient toujours là, l'observant de dos, sans penser à rien ; puis elle les oubliait.

Élisabeth remonta l'avenue principale, le long des magasins ; un peu avant la fin, elle entra dans une boutique et acheta un morceau de tissu. Elle examina les rouleaux de toile les uns après les autres.

« Je voudrais quelque chose de plus clair, enfin, qui soit moins foncé que ça », dit-elle à la vendeuse. Celle-ci, femme corpulente d'une soixantaine d'années, les cheveux teints en roux, tira péniblement sur un autre rouleau.

« Comme ceci, mademoiselle ? » dit-elle.

« Non, ça c'est trop vif », dit Élisabeth ; « la couleur m'importe peu, mais je voudrais que ce soit plutôt clair. Pas de pois, non, quelque chose d'assez discret. Vous n'auriez pas le même que celui-là mais en plus clair ? »

« Nous avons le même imprimé en bleu clair, mais c'est du tergal, mademoiselle. »

« C'est pour une blouse », dit Élisabeth ; « j'aurais préféré du coton. »

« Et celui-ci, mademoiselle, c'est très joli et très jeune, vous savez. »

« C'est tout ce que vous avez ? »

« Il y a les nylons aussi. »

« Non, non, en coton. »

« Ah, en coton, c'est tout ce que nous avons », dit la vendeuse.

« Et c'est combien le mètre ? »

« Huit francs », dit la vendeuse.

« Et celui-ci ? »

« Le rose ? »

« Oui. »

« C'est le même prix, mademoiselle. »

« Bon, alors donnez-moi celui-là. »

« Je vous en coupe combien ? »

« Oh je ne sais pas, avec un mètre dix je pense que j'aurai assez. »

« Vous comptez faire un col ? »

« Non, non, sans col. »

« Et sans manches aussi ? »

« Oui, bien sûr, sans manches. Combien vous pensez ? »

« Je pense qu'avec un mètre dix vous en aurez largement assez, si vous ne faites pas de col. »

« Non, je ne fais pas de col. »

« Oui, alors un mètre dix. »

La femme tira sur le rouleau de tissu, mesura, déchira. Puis elle s'en alla en disant par-dessus son épaule :

« Vous payez à la caisse, mademoiselle, s'il vous plaît. »

Deux minutes plus tard, Élisabeth sortit du magasin avec une pochette en papier. Sur la pochette, il y avait marqué : FLORALIES TISSUS ; et au fond de la pochette, le morceau d'étoffe souple, bleu clair avec des étoiles grises, dormait replié sur lui-même, comme une méduse.

Un peu plus loin, elle entra dans une charcuterie et acheta des choses à manger, et un paquet de chips. Le temps passait vite, autour d'elle ; chaque minute s'en allait sans histoires, avec une succession de gestes et de paroles : longer le trottoir – regarder vitrine chaussures – changer sac de main – « pardon... » – entrer boulangerie-pâtisserie – acheter pain gruau + 100 grammes petits salés – « ça fait combien ? » – « merci, madame, au revoir, madame » – grelot de la porte – mettre paquet dans sac – s'arrêter et se gratter cheville gauche avec talon droit – mettre lunettes noires – « pardon... » – regarder soleil et éternuer – attendre devant feu rouge – acheter magazine – regarder affiche de cinéma – *La Prisonnière du désert*, John Ford – marcher, marcher – pharmacie : un flacon rhinamide et tube d'aspirine – traverser la rue – Prisunic : épingles à cheveux, savonnette, papier à lettres & enveloppes.

Dans toutes les rues, au milieu des mouvements ondulants de la foule, Élisabeth se promenait rapidement. Elle côtoyait des femmes et des enfants, des hommes, des vieux ; son corps souple bougeait à l'intérieur de sa robe verte, sa poitrine se soulevait et s'abaissait régulièrement, selon le rythme de la respiration, et ses reins cambrés transpiraient ; tantôt cachés par les lunettes noires, tantôt visibles, ses yeux verts reflétaient tous les minuscules carrés du paysage de la ville. Sur la pupille, des voitures rouges passaient en se recourbant, comme si leurs carrosseries avaient été amollies par la fraîche couche des larmes, et des ombres noires, aquatiques, surgissaient, puis s'évanouissaient aussitôt. Dans les boutiques, les ventilateurs faisaient bouger ses cheveux noirs, et les parquets de linoléum portaient incrustée la marque ronde, tel un poinçon, de ses talons aiguille. Parfois, un homme la suivait un instant, et, quand il l'avait bien regardée, s'en allait

ailleurs ; ou bien l'abordait. Il lui parlait quelques secondes, en marchant à côté d'elle, lui disant à voix basse des choses dans le genre de :

« Vous vous promenez, mademoiselle ? »

« Comment vous vous appelez ? »

« Vous venez faire un tour en voiture avec moi ? »

« Dites, mademoiselle, vous n'êtes pas italienne ? *Ragazza ? Ragazza ?* »

Mais elle continuait tout droit, sans même regarder. Et l'homme se perdait à nouveau dans la masse de gens, quelque part derrière elle.

Plus tard, beaucoup plus tard, alors que le soleil était en train de disparaître de l'autre côté des maisons, après des heures de courses et de promenade, Élisabeth s'assit à la terrasse d'un café pour compter l'argent qui lui restait. Elle commanda une citronnade, tira de son sac son porte-monnaie, et sortit les billets et les pièces. Ils étaient là, étalés dans la paume de sa main, les bouts de papier crasseux et odorants, avec un homme en perruque en train d'écrire devant un décor représentant une bâtisse et une rivière. Avec, en haut, écrit : BANQUE DE FRANCE, 0059867112, DIX FRANCS, et, en bas : 67112 B 10-10-1963.B. Z. 24. et de l'autre côté, en petits caractères, il y avait :

L'ARTICLE 139 DU CODE PÉNAL PUNIT DE LA RÉCLUSION CRIMINELLE À PERPÉTUITÉ CEUX QUI AURONT CONTREFAIT OU FALSIFIÉ LES BILLETS DE BANQUE AUTORISÉS PAR LA LOI, AINSI QUE CEUX QUI AURONT FAIT USAGE DE CES BILLETS CONTREFAITS OU FALSIFIÉS. CEUX QUI LES AURONT INTRODUITS EN FRANCE SERONT PUNIS DE LA MÊME PEINE.

Sur un autre billet, moins sale celui-là, on voyait un homme au visage rond et aux yeux inquiets, qui regardait à gauche devant un arc de triomphe, et à droite devant un dôme. Il y avait un peu partout, sur le fond jaune pâle, des feuilles de laurier, des lyres, des rosaces, des fruits et des espèces de fleurs. En dessous du chiffre 100 NF, on voyait trois signatures : le contrôleur général : illisible. Le caissier général : illisible. Le secrétaire général : illisible.

Ils étaient là, défroissés dans le creux de sa main, ces morceaux de papier bariolés ; ces dessins naïfs aux couleurs ternes, avec ces gribouillis et ces chiffres. On pouvait en faire ce qu'on voulait, les brûler, les déchirer, ou tout simplement les rouler en boulettes. Ce n'était rien, et pourtant il y avait une force tranquille qui émanait

d'eux ; une odeur familière, rancie, et quelque chose comme un signe de respect. Devant leurs paysages d'Épinal, les vieillards en perruque vous regardaient avec ironie, avec ruse. Ils étaient bien, eux, dans leur monde de bande dessinée, ils avaient chaud, ils étaient repus, les femmes ne leur manquaient sûrement pas, et, en plus, ils savaient. Élisabeth regarda en transparence le profil du vieil homme ; la lumière révéla ce fantôme au crâne trouble, coiffé d'un bonnet de nuit, ce visage vu de trois quarts qui ressemblait à un vieil Indien. Prise dans sa prison auréolée, la face ricanait légèrement, et rien ne pouvait la contredire ; elle serait là toujours, pour les poulets rôtis et pour les kilos de pommes de terre, impénétrable, efficace, presque triste.

Il y avait aussi les pièces de monnaie : des bouts de métal plus ou moins clair, des rondelles dorées, d'autres en nickel, à peine grandes comme des boutons de manchette. Avec leurs dessins, leurs petits signes particuliers marqués dans leurs deux faces ; des femmes aux cheveux flottants, drapées dans le vent, marchaient devant le soleil qui se levait, ou se couchait, on ne savait trop. Le poing tendu en arrière semblait les figer dans une sorte d'équilibre serein, que rien ne viendrait troubler. De l'autre côté, une branche d'arbre, de laurier ou d'olivier, peut-être, poussait hors de l'É final de FRATERNITÉ. Il y avait d'autres pièces de monnaie, de larges jaunes avec une tête de femme vue de profil ; l'usure avait éclairci le métal sur les tempes, les joues et le devant du cou, et une espèce d'ombre modelait maintenant cette tête, autour des yeux et des narines, comme s'il y avait vraiment de l'os sous cette peau, et qu'une ampoule électrique brillait quelque part, en dehors de la pièce. Dans ces creux du visage, la crasse devait s'accumuler tous les jours, au contact des doigts et des poches, et les microbes devaient y vivre par milliards, bien à leur aise. D'autres pièces avaient vécu, comme celles-là, leur temps dans les mains des hommes. Ceux qui les avaient maniées étaient morts depuis des années, et les bouts de métal rond avaient disparu avec eux, n'importe où, enfouis dans la terre, perdus dans les tiroirs, accumulés dans de vieilles boîtes de nougat. Elles avaient sonné sur les tables, acheté du vin ou des étoffes, payé des marchands et gratifié des mendiants à la porte des églises. Leurs sons étaient oubliés, et des taches de lèpre verdâtre s'étaient accrochées aux dessins moulés dans le métal. Derrière la tête d'un roi moustachu et barbu, une femme casquée, assise sur un amas incompréhensible, tenait dans sa main gauche un trident. Tout le reste était effacé, aplati, sauf un chiffre, tout à fait en bas : 1912. Ils étaient partis, les bouts de ferraille noircis, blanchâtres, couleur de terre ; les haches à double tranchant, les demi-dieux au

profit vertical, les abeilles, les mots étranges et insignifiants : Suomen Tasavalta. 5 Markaa. La truie allaitant ses petits, avec écrit en dessous : Saorstát éireann. In God We Trust. 1926. In Pluribus Unum. ONE CENT. United States of America. Umberto I re d'Italia. Juliana Koningin Der Nederlanden. Et sur cette large pièce brune, douce au toucher à force d'être polie, hors d'une sorte de nuage d'usure, apparaissait soudain la forme terrible d'un aigle aux ailes déployées, dont les larges pattes étaient restées telles qu'elles avaient été faites, écrasantes, monumentales, deux vraies colonnes de plumes soutenant un temple recouvert par la fumée d'un incendie.

Ce n'était rien ; elles avaient été créées pour cela ; pour disparaître un jour ou l'autre, pour être emportées, enfouies, abîmées par le temps. Pour qu'il ne reste d'elles que des bribes de signes, des morceaux de nez et de menton, des dates mutilées. Elles avaient pour les vivants qui les serraient dans leurs bourses des sons et des formes de mort ; quelque chose de pauvre et de défait, qui comptait le chiffre de leurs âges et leur disait qu'il fallait passer, eux aussi. Il y avait longtemps que ces bouts de métal s'en allaient vers le domaine doux de l'usure. Les as de bronze, avec, d'un côté la double tête de Janus, de l'autre une proue de navire, les drachmes, les pièces d'or de 60 sesterces serrant dans leurs petites cages rondes un aigle qui voudrait s'envoler, les impériales grecques frappées à Cyzique à l'effigie de Vespasien, les aureus montrant la tête d'Auguste en train de sourire, avec écrit, d'un côté Caesar, de l'autre Augustus, les deniers de Brutus et de Cassius, les livres des Osques, tout cela était fini depuis des siècles. On avait parié avec ces morceaux de fer et de bronze, on avait été riche, on avait eu des villas, des esclaves, du bétail. On avait fait des guerres pour eux, on avait assassiné des hommes. C'étaient des os, des ruines, maintenant. Ça ne valait sûrement pas la peine qu'on en parle.

Sur la terrasse du café, les gens avaient changé. Des nouveaux venus avaient occupé les tables, et buvaient tranquillement leurs consommations, bières, sirops, limonades, ou bavardant, ou en regardant. Par-derrière, arrivant du fond, de la salle, une vague rumeur de musique se mêlait aux bruits de la circulation et du trottoir. Par endroits, des hommes et des femmes fumaient des cigarettes, et les odeurs de la fumée se répandaient dans l'air en suivant les courants d'air. On aurait pu s'essayer à les reconnaître au passage, ici, tabac de Virginie, là, Peter Stuyvesant, ou Camel, là encore, Gitanes bout filtre ; Élisabeth, droite sur sa chaise, sortit de son sac un petit miroir et un bâton de rouge à lèvres, et se farda avec attention. De l'autre côté de la rue, face au café, elle

aperçut en relevant les yeux un homme penché à un balcon qui regardait vers le sol. Il avait les deux bras appuyés sur la balustrade de fer forgé, et la tête inclinée en avant, sans souci pour les tuiles qu'il pouvait recevoir, d'une seconde à l'autre, sur sa nuque ainsi offerte. Plus tard, une jeune femme enceinte, vêtue de haillons, se mit à mendier devant les tables du café. Elle s'arrêta devant Élisabeth, et la regarda avec deux yeux charbonneux qui brillaient au milieu de sa figure sale ; puis elle tendit un bras plutôt maigre, où on voyait les veines, et au bout du bras, il y avait une main ouverte, avec de la sueur qui luisait sur la paume. Du bout des lèvres, elle marmonna quelque chose d'incompréhensible, ce devait être, « pour le bébé, s'il vous plaît », et attendit. Élisabeth sortit une des pièces de monnaie de tout à l'heure et la posa dans la main. La mendicante referma la main et s'en alla machinalement vers la table suivante. Il y avait des gens qui refusaient d'un signe de tête, d'autres qui détournaient le regard, ou qui se mettaient à lire leur journal. Après quelques secondes, la femme enceinte s'en allait sans rien dire, et il semblait qu'un vrai gouffre de malaise et de crasse était enfin parti. Là-bas, quelque part aux confins de la ville, près de l'usine à gaz ou du dépotoir, il y avait un endroit où le gouffre ne pouvait aller plus loin. Il s'y était installé avec des enfants et des chiens galeux, sous des cabanes de tôle, et il y régnait, il y régnait tout le temps.

Élisabeth but le fond de son verre de citronnade, en serrant les dents pour ne pas avaler les pépins ; avec la cuiller, elle racla le sucre et le mangea. Quand elle eut reposé le verre, elle prit le ticket et lut le prix : 1,50 service compris – *tip included*. Elle tourna un moment le bout de papier entre ses doigts, jusqu'à le transformer en une espèce de cylindre. Puis elle le déplia et le reposa sur la table, en le calant sous le cendrier pour qu'il ne s'envole pas.

Peu de temps avant qu'Élisabeth se lève et parte, un homme vint s'asseoir à la table voisine, à sa droite. Il commanda un café, fuma un instant, en regardant droit devant lui derrière ses lunettes. Puis, tout à coup, il se tourna vers Élisabeth et dit :

« Vous aimez la peinture ? »

Élisabeth le regarda avec surprise. Il répéta :

« Vous n'avez rien contre le dessin, n'est-ce pas ? »

« Euh... Non, mais – », dit Élisabeth.

« Je m'appelle Tobie », continua l'homme ; « je suis peintre. Je veux faire votre portrait. »

Et sans attendre, il sortit d'un cartable un bloc de papier et un

fusain et commença à travailler. Élisabeth voulut protester :

« Mais non, je n'y tiens pas, pourquoi mon portrait ? »

L'homme ne répondit pas ; penché sur sa feuille de papier, il traçait de grands traits avec son fusain ; une espèce d'attention contractait son front et ses sourcils. Au bout de quelques secondes, il releva la tête et regarda la joue gauche d'Élisabeth.

« Ce ne sera pas long », dit-il.

« C'est que je dois partir », dit Élisabeth.

Tobie la regarda avec autorité.

« Dans cinq minutes, j'aurai fini. Vous avez bien cinq minutes ? »

Il continua son travail, la tête penchée contre la feuille de papier, la transpiration collant ses cheveux sur son front. De temps en temps, il relevait les yeux, sans bouger, et des rides se formaient au-dessus de ses sourcils, comme tracées au canif. Il regardait alors intensément une partie de la figure d'Élisabeth, le nez, le menton, la bouche, ou bien ce creux en forme de canal, entre les narines et la lèvre supérieure. Puis il rebaisait la tête vers le papier et dessinait ce qu'il avait vu. À chaque fois qu'elle était regardée ainsi, Élisabeth se sentait fondre, devenir transparente, flottante dans l'air, vidée de toute sa chair, de ses os, de sa substance. Il ne restait que sa peau, fine baudruche gonflée de gaz carbonique, et qui oscillait dans le vent. L'homme parla avec des phrases courtes.

« Vous n'aimez pas ça ? » dit-il.

« Non », dit Élisabeth.

« Pourquoi ? »

« Parce que, parce que je n'aime pas qu'on me regarde. »

L'homme eut un petit ricanement.

« Les femmes aiment qu'on les regarde. Mais elles n'aiment pas qu'on les dévisage. »

« Vous êtes d'ici ? » demanda Élisabeth.

« Non, pas d'ici. Je suis anglais », dit Tobie ; « et juif. »

Il observa deux secondes l'œil droit.

« Et vous ? »

« Moi je suis d'ici », dit Élisabeth.

« Mariée ? »

« Oui. »

« Des enfants ? »

« Non. »

Pendant un instant, ils ne dirent plus rien. L'homme grattait son

fusain sur la feuille, avec un petit bruit d'insecte. Élisabeth se retourna et regarda derrière elle. Des gens se penchèrent par-dessus l'épaule de Tobie, furtivement, en longeant le café.

« Moi je dessine tout ce que je vois », dit Tobie, « absolument tout. J'ai besoin de ça. J'ai l'impression que tout ce que je vois est dessiné sur une grande feuille de papier. Alors je copie. Vous voyez, c'est facile. »

« Vous gagnez votre vie comme ça ? »

« Non, non, mon père est riche. Heureusement je n'ai pas besoin d'argent. »

« Vous exposez ? »

« Non, les expositions, c'est pour vendre. Non, je dessine, et puis je donne. »

« Vous ne serez jamais connu », dit Élisabeth.

« Connu ? » L'homme la fixa avec ironie. « Si. Maintenant, vous me connaissez. »

Il se mit à tracer des suites de coups de fusain, de l'autre côté de la feuille ; les cheveux, sans doute, ou l'ombre de la mâchoire.

« Connu, à quoi ça sert », dit-il ; « puisque je ne veux pas vendre. »

« Et vous voyagez ? »

« Oui, je me promène en dessinant. »

Il s'arrêta de parler encore quelques secondes.

« C'est tout ce que je sais faire », dit-il ; « alors c'est tout ce que je fais. »

Il estompa un trait de fusain avec son index ; Élisabeth le regarda faire avec une sorte de curiosité grandissante.

« Et vous faites le portrait de toutes les femmes que vous Voyez, comme ça ? » demanda-t-elle. Il sourit :

« Non, pas toutes. Seulement, seulement celles que je vois. Je veux dire, qui me choque. Tous les visages n'ont pas besoin d'être dessinés. Vous comprenez. »

« Vous êtes marié ? »

« Je suis veuf », dit Tobie.

Il secoua la feuille de papier pour faire tomber la poussière du fusain. Il souffla, même.

« Ma femme est morte il y a deux ans. Tuberculose de la peau. »

« Je suis désolée – », commença Élisabeth.

« Il n'y a pas de quoi », interrompit Tobie ; « vers les derniers temps, elle souffrait tellement que je souhaitais qu'elle meure. Et elle est morte. Elle – »

Il but une gorgée de café.

« Quand je l'ai connue, elle était tellement belle que je me suis juré de ne dessiner qu'elle. C'est ce que j'ai fait pendant cinq ans. Je l'ai peinte tous les jours. Jusqu'à sa mort. J'ai des milliers de dessins d'elle, chez moi, à Londres. J'ai d'ailleurs continué, même après sa mort. Mais c'était son fantôme que je dessinais, vous comprenez. Alors – »

« Elle était belle ? »

« Très. Je ne sais pas, au fond. Au début, je la trouvais très belle. Et puis, à force de la dessiner, je ne la voyais plus. C'est curieux. Mais la maladie l'avait très abîmée, vers la fin. Sa peau était devenue comme du papier. Ridée. Cassante. C'est drôle, la déchéance physique. »

« Ça a dû être terrible. »

« Oui », dit Tobie.

Il regarda la main droite d'Élisabeth et se mit à la copier.

« Il y a longtemps que vous êtes mariée ? » dit-il.

« Trois ans », dit Élisabeth.

« Qu'est-ce qu'il fait ? »

« Oh – Il n'a pas de travail fixe. En ce moment, il est employé dans une agence de voyages. »

« Et vous ? »

« Avant, j'étais étudiante en pharmacie. Mais maintenant je ne fais plus rien. »

L'homme continua à travailler sur sa feuille de papier, avec acharnement. De fines gouttes de sueur coulaient sur ses tempes, et le long de son nez ; il les essuyait de temps en temps, avec le dos de sa main droite.

« Il fait chaud », dit Élisabeth.

« J'ai connu autrefois un vrai peintre », dit Tobie ; « c'était il y a dix ou onze ans, à New York. Je devais avoir seize ans, à ce moment-là, quelque chose comme ça, moins peut-être. Mon père m'avait envoyé aux États-Unis pour mon éducation. C'est là que j'ai rencontré ce type, à New York. Il s'appelait Gobel, et je n'ai jamais su d'où il venait. Il parlait très mal l'anglais, je pense qu'il devait être arménien, quelque chose dans ce genre. C'était une espèce de fou, il vivait comme un clochard, en traînant à travers les États-Unis. Il ne peignait que sur le trottoir, avec des bouts de craie. Il faisait des tableaux extraordinaires, comme ça, dans la rue, avec sa craie, et puis après, il s'asseyait à côté, et il attendait que les gens lui lancent quelques pièces. C'était tout ce qu'il voulait. Et pourtant il a fait comme ça les plus beaux tableaux du

monde. Le lendemain, tout était effacé. Les gens avaient marché dessus, il avait plu, ou on avait lavé le trottoir. Et il ne restait rien. Mais lui, Gobel, il s'en moquait. Il recommençait un autre tableau ailleurs, et il attendait qu'on lui lance quelques sous. » Tobie but encore un peu de café.

« Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il doit être quelque part, en Amérique, ou ailleurs. Moi je l'ai regardé peindre comme ça tout le temps où je suis resté à New York. Il ne parlait presque pas. Je crois bien que je finissais par l'embêter, à rester là à le regarder travailler tous les jours. Et pourtant c'était une espèce de génie, si ce mot veut dire quelque chose. J'aurais aimé lui ressembler. Pauvre Gobel ! »

La feuille de papier était presque finie, à présent. Tobie donna quelques retouches, rapidement, avec la pointe du fusain.

« C'était un type très doux », dit-il ; « je ne l'ai jamais vu en colère. Parfois les gens passaient sur son dessin, en traînant les pieds, pour l'embêter. Il ne disait rien. Il réparait les dégâts, comme si c'était tout naturel. Mais je crois vraiment qu'il était un peu fou. »

Le dessin était terminé, enfin. Tobie sortit de son cartable un flacon avec un vaporisateur, et il se mit à asperger la surface de la feuille.

« C'est un fixateur », expliqua-t-il ; « comme ça le fusain ne s'en ira pas tout de suite. »

Puis il donna le papier à Élisabeth. Avant qu'elle ait pu regarder, il se leva et s'inclina.

« Je vous remercie d'avoir perdu votre temps avec moi », dit-il simplement ; « au revoir, madame. »

Élisabeth le regarda partir ; puis elle contempla le dessin. Sa figure était là, sur la feuille, avec le haut du corps et la main droite, comme si on les y avait posés. Seul détail bizarre dans ce portrait, l'homme avait oublié de représenter les oreilles.

Dans son vieux lit en métal à deux places, Roch était toujours allongé sans bouger. Sous lui, une espèce de flaque de sueur avait imbibé les draps, et il y flottait comme dans un cloaque. Les heures avaient passé. Le thermomètre était encore très haut, marquant 29 ou 30. Le soleil continuait à traverser les fentes des volets, mais avec une brume plus jaune, à présent. Dehors, le ciel devait être tout blanc, plein d'une lueur phosphorescente. Les murs décrépis de la maison tenaient toujours bon, levés sur la terre avec une fausse majesté de ruine. En haut, en bas, à gauche, à droite, tout était animé ; les voitures glissaient dans les rues, les

piétons piétinaient, les enfants jouaient, les femmes mûres marchaient de long en large dans les appartements, en reniflant et en traînant leurs savates. Mais ici, dans la chambre de Roch, c'était l'immobilité totale, absolue, le calme mortuaire et écrasant, la fixité. À part, peut-être, le minuscule grelottement de roues dentées, à l'intérieur du boîtier de la montre-bracelet attachée au poignet de Roch, et la course de l'aiguille des secondes, qui tournait en rond avec de petites secousses pleines de rage.

Roch ne frissonnait plus ; la chaleur avait lentement envahi son corps entier, s'était logée dans tous les replis de sa chair, avait pris possession de chaque organe, étouffant peu à peu les spasmes nerveux. Par endroits, il y avait comme des boules de feu : c'était là que la maladie s'était développée, sans doute, grâce à ces petits soleils douloureux, dans l'aine, aux aisselles, à la base du cou. Une migraine s'était installée dans le crâne, derrière les yeux, à l'occiput, près des oreilles. Elle ne cognait pas, non. Elle se contentait d'être là, et d'appuyer un peu, très peu, à l'intérieur de la tête. Dans la poitrine, le cœur battait vite, irrégulièrement. Et les poumons réclamaient sans cesse de l'air, de l'air nouveau, du gaz gluant et tiède qui entraînait en brûlant les fosses nasales et la gorge.

C'est dans cette caverne étouffante qu'Élisabeth allait entrer, d'un instant à l'autre. Elle ne se douterait de rien ; elle sonnerait deux fois à la porte, comme d'habitude. Puis elle mettrait la clé dans le trou de la serrure et pénétrerait dans l'appartement. Elle poserait son sac à provisions dans le couloir, en choquant les bouteilles de limonade contre les bouteilles de lait. Ensuite, elle irait à la cuisine et elle se laverait les mains au-dessus de l'évier. Le robinet cracherait une ou deux fois, à cause de l'air dans les tuyaux. Après cela, elle irait au water, elle actionnerait la chasse. Le bruit de ses sandales italiennes claquerait sur le parquet. Peut-être même qu'elle allumerait le poste à transistors, sur le buffet de la cuisine, et on entendrait une voix d'homme en train de réciter les nouvelles. Dans le genre de :

« Depuis le 27 août, la mort sans visage
affole les familles des soldats italiens. »

Ou bien : encore des bagarres raciales, un crime à Courbevoie, une conférence de presse du roi du Cambodge. Les températures relevées sous abri aujourd'hui à treize heures. Lyon 31°. Saint-Étienne 31°. Paris 30°. Ajaccio 29°. Limoges 29°. Dijon 29°. Valence 29°. Nice 28°. Marseille 28°. Bordeaux 28°. Monaco 28°.

etc. Le résultat des courses à Longchamp. Les cotes de la Bourse de Paris. Pendant ce temps, les pas se précipiteraient, à gauche, à droite. Le mouvement renaîtrait dans le petit appartement, avec des à-coups, avec des ratés de moteur encrassé. Le mouvement viendrait. Il passerait sous la porte et se mettrait à ramper sournoisement, comme un reptile, vers le lit du malade.

Roch comprit tout à coup que l'immobilité où il était étendu, tout ça, ces murs épais, cette brume, ces meubles debout sur le plancher comme des pierres tombales, était une ruse. C'était une feinte, une comédie fragile et qu'un rien pouvait démasquer. Il suffisait qu'un moustique entre par les fentes des volets, et se dirige droit vers lui. Il bondirait.

En fait, dans cette chambre, tout grouillait ; c'était plein de vers, d'animalcules, d'espèces de fantômes filiformes qui s'étiraient dans tous les sens, qui flottaient sur la surface des choses. Il suffisait de les regarder avec attention. Le plafond, par exemple : on pouvait croire qu'il ne faisait rien, plat, grisâtre, écaillé par endroits. Mais le plafond remuait. Il s'abaissait vers Roch, jusqu'à l'écraser sur son lit, puis, tout à coup, se retrouvait à cinquante mètres en l'air, aspirant comme une voûte d'église. Il ondulait aussi. Des vagues le parcouraient de long en large, irisant la peinture et le plâtre. Des taches brusques s'étaient, des flaques rouges, violettes, verdâtres, mordorées ; puis elles se résorbaient toutes seules. À leur place, on voyait une dépression moulée, assez profonde. Dans le genre de pattes d'éléphant. Au centre du plafond, autour du fil de l'ampoule électrique, sans qu'on sache pourquoi, il se formait en un clin d'œil une magnifique rosace en relief, une immense gerbe de fleurs et d'angelots, avec quelques colombes en train de s'échapper.

Par moments, même, le plafond devenait le plancher, et sur les tables collées à l'envers, on voyait servi dans des assiettes un repas succulent, des verres de cristal pleins de vins couleur de rubis, des corbeilles de fruits juteux dont quelques-uns avaient roulé sur la nappe.

Roch sentit le lit tanguer sous son corps : le plancher devait avoir suivi l'exemple du plafond, à présent ; les vagues allaient déferler, sans doute, les meubles allaient rouler pêle-mêle, pris par une invisible trombe. Puis ce serait au tour des murs, des volets, des rideaux, des portes. Dans quelques minutes, tout serait chaos et mouvement. L'air lui-même se mettrait à danser, dans le cube de la chambre. Les sons et les couleurs se mélangeraient comme ça, presque joyeusement. En fait, il n'y aurait plus de sons ni de couleurs, mais des sortes de longues impulsions qui courraient à travers l'air, et dans lesquelles on se fondrait sans

comprendre. Les objets se pénétreraient les uns les autres, et un nuage fin, gonflé de métamorphose, emplirait la pièce. Roch vit tout s'évanouir autour de lui, et il sentit qu'on l'emportait dans un curieux voyage. Des souffles froids et chauds le soulevèrent comme une plume, et des courants aquatiques firent filer sa peau, ses membres, ses cheveux, à la manière d'une tache d'encre en train de se mélanger sur un papier mouillé.

Il poussa un terrible cri sourd, qui ne dépassa même pas les limites de sa gorge. Un HAAAA!... d'épouvante, qui résonna longtemps à l'intérieur de sa tête et le fit transpirer. Quand le cri s'arrêta, Roch aperçut sa femme qui était entrée dans le balancement général. Elle n'apparut pas d'un seul coup ; Roch vit d'abord son corps, très blanc et très long, qui flottait nu au milieu de l'air. Puis le corps fut absorbé par un visage immense, si grand qu'il devait remplir la chambre tout entière. Sur cette tête de géante, les yeux ouverts avaient l'air de deux fenêtres profondes d'où on pouvait voir la mer. Les iris étaient ronds, transparents, avec une sorte de cristallisation couleur d'émeraude ; de fins rayons portaient des pupilles noires, et s'étendaient en étoiles, parsemés d'une foule de grains opaques, plutôt dorés. Autour, la sclérotique brillait avec un éclat surhumain. Près des paupières, il y avait sur la masse neigeuse des marbrures bleutées et des veinules gorgées de sang, dont quelques-unes avaient éclaté. Pris dans la masse de chair, les deux globes étaient immobiles, humides d'une rosée qui s'évaporait dans l'air surchauffé. Elles étaient là, les deux machines à voir, les deux sphères nacrées aux teintes d'arc-en-ciel. La lumière extérieure entraînait en elles, par les hublots noirs, et y restait enfermée, dévorée en quelques secondes, absorbée par les parois des rétines.

Sous les yeux, les joues étalaient leur surface plane, les mètres de peau délicate, imperceptiblement ridée. Près des paupières et des cils, il y avait une zone curieuse, une sorte de dénivellation ombreuse, qui ne reposait pas sur de l'os. Si on continuait à descendre, on arrivait près du nez. Droit, mais mou, il se tenait au milieu de la figure, pareil à un monument ; les narines étaient écartées, palpitantes, déversant régulièrement des torrents de gaz chaud et odorant.

La respiration passait en vibrant à l'intérieur de ces canaux, puis elle se répandait au-dehors en formant comme une arborescence volatile. C'était à cet endroit que la vie prenait naissance, certainement, et qu'elle puisait avidement dans l'atmosphère, avec une force impérieuse, secrète, presque invincible. C'était là que l'air était bu goulûment, que les éléments inertes étaient sucés par un vide régulier, venu du plus

profond de la poitrine ; là que leur chemin chancelant était tracé à travers le corps, pour nourrir, pour instiller, pour gorger les tunnels pleins de sang.

Plus bas, sous les narines, la bouche aussi était ouverte ; les deux lèvres charnues bâillaient sur les incisives. De chaque côté de la bouche, une petite ride descendait vers le menton, achevant la courbure des lèvres. Ça, c'était la machine à paroles, au repos, la zone frémissante où les consonnes prenaient corps avant d'éclater. Les occlusives naissaient sur cette barrière de chair, les labio-dentales y étaient prononcées doucement, avec un léger chuintement d'air. Le souffle du diaphragme venait se heurter à cet obstacle, et se transformait en bilabiales, en voyelles claires ou graves. À l'intérieur de la caverne buccale, la langue bougeait, elle aussi, montant vers le palais où s'arc-boutant contre l'arrière-gorge. Les mots étaient faits de ces spasmes, depuis des années, et ils avaient modifié la forme même de la bouche, la préparant sans cesse pour l'assaut des nasales ou des vélaires. Les phrases montaient ainsi lentement à travers la gorge, architecture éclatante et crispée qui surgissait avec la rapidité de l'éclair. Les orgues des cordes vocales résonnaient dans tout ce creux de chair et de cartilages, et puis la phrase se jetait au-dehors, tout d'un bloc, comme un tonnerre confus de claquements et de cris. Ou bien la parole sourdait à la façon d'un chant très doux, incompréhensible, flottait comme un halo autour des lèvres mouvantes, et s'enfuyait au loin, serpentant, s'évanouissant peu à peu dans les airs. Le langage, le délicieux langage divin était plus suave qu'une chevelure, plus mélodieux qu'un bruit lacustre. Il s'épuisait lui-même en fumées légères, il se modulait en lumineuses clartés au centre d'une nuit noire. Et, sur son passage, la nuit cédait lentement, l'ombre se séparait et s'écartait, la noirceur était délayée par une eau toute fraîche, dont chaque goutte évanescence avait pouvoir de la rendre pâle.

Écartant les lèvres, filtrant entre les incisives froides, la voix parlait ; elle disait des choses légères et délicates, elle racontait des histoires imaginaires.

« Hier soir, tu sais, Roch, j'ai fait un rêve vraiment bizarre. C'était absolument merveilleux, tellement merveilleux que je savais que ça finirait, et que je voulais continuer à dormir, sans arrêt, pendant une semaine entière. Pour que ça ne s'en aille pas. Tu te souviens de l'arbre qui avait bougé, l'autre soir, devant la fenêtre ? Tu t'en souviens, n'est-ce pas ? J'avais eu peur, je pensais que c'était un voleur qui s'était caché dans l'arbre, tu te rappelles, et je t'avais dit d'aller voir. Toi tu m'avais dit que ce n'était rien, que ça devait être le vent qui avait fait bouger une branche, ou un

truc de ce genre. Une branche pourrie qui était tombée toute seule du haut de l'arbre. Tu te souviens de tout ça, hein ? D'ailleurs, je t'assure que ça ne pouvait pas être le vent. Parce que moi, j'ai bien vu, quand je me suis mise à la fenêtre, l'arbre a bougé d'un seul coup, comme si on l'avait secoué. Et il fallait que ce soit quelque chose de très très lourd. Toi, tu t'es moqué de moi, et tu m'as dit qu'après tout les arbres sont des êtres vivants, et qu'il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne se secouent pas comme des chiens, s'il y a quelque chose qui les gratte. Bon. Eh bien, cette nuit, j'ai rêvé que je me promenais en bas de la maison, le soir, et tout à coup l'arbre se mettait encore à bouger. Alors il y a un oiseau énorme qui est descendu en sautant de l'arbre et qui m'a dit : « C'est moi qui ai secoué l'arbre comme ça l'autre jour. » Et moi j'étais bien contente et je lui disais : « Ah bon, tant mieux, j'avais peur que ce soit un cambrioleur ! » et lui répondait : « Non, non, c'est toujours moi qui secoue les arbres... », tout ça avec une petite voix flûtée, c'était vraiment curieux de l'entendre. Et puis il s'est mis à me suivre partout comme un caniche, partout. Il est entré dans la maison avec moi, et il allait d'une chambre à l'autre, tu sais, absolument comme s'il était en laisse. Il y avait des gens dans la maison, et en passant devant eux, je leur disais : « C'est l'oiseau. C'est lui qui secouait l'arbre comme ça l'autre jour. » Et lui continuait à me suivre partout. Oh, tu ne peux pas savoir à quel point c'était curieux, ce gros oiseau qui marchait derrière moi ! C'était absolument merveilleux. Et si tu l'avais vu, cet oiseau. Il était énorme, avec un corps tout rond, une vraie boule ! Des plumes courtes comme du duvet, des pattes immenses, qui n'en finissaient plus, et une toute petite tête ronde avec de grands yeux et des cils ! Il était vraiment unique, je t'assure ! Surtout ce corps rond comme une boule, son duvet, comme un poussin, tu sais, et puis ces longues pattes maigres. Il faisait de ces enjambées, derrière moi, très lentement, tu sais, en posant ses doigts de pied délicatement par terre. Partout où j'allais, il me suivait en me regardant avec sa petite tête et ses yeux avec ces cils. Il avait une espèce de bec de moineau, et pas du tout de cou. La tête était posée sur son gros corps, comme ça, et il avançait gravement avec ses jambes qui faisaient au moins un mètre ! Il était vraiment curieux. Il avait une tête de moineau, avec un œil très grand et de très longs cils, un corps de poussin, tu sais, tout rond, pas d'ailes du tout et du duvet partout, et des pattes comme un héron. Vraiment un oiseau extraordinaire. Moi ça me plaisait de le voir me suivre comme ça, je lui parlais en marchant, et il me répondait avec sa petite voix aiguë. J'aurais aimé avoir un oiseau comme ça, qui me suive partout. Avoue que c'est vraiment un

rêve curieux ! Mais ce qu'il était merveilleux, cet oiseau ! J'aimerais bien le revoir, vraiment, j'aimerais bien le revoir un jour ! »

Plus bas que la bouche, le menton était dirigé vers l'avant, lourd, massif, en forme de galet. Le front aussi ressemblait à de la pierre, légèrement bombé, dur et mat, avec, près des sourcils, deux rides verticales qui tendaient la peau. Près des racines des cheveux, de petits boutons avaient surgi, traçant le chemin de la sueur. Sous ce front, c'était l'os du crâne, épais et solide, prêt à recevoir les coups, à buter sur les obstacles. Le cerveau était bien à l'abri derrière ce rempart, et il pouvait rester recroquevillé sur lui-même comme une amande, pour faire bouger dans leur bain tiède et mou de minuscules pensées sans ordre. Le front s'élevait haut sous la masse de cheveux noirs ; mais il semblait que la tête n'était terminée par rien, qu'elle allait en s'émiettant ainsi, ouverte dans une forêt de filaments qui flottaient dans toutes les directions. La chevelure était très longue, partagée au centre par une sorte de raie semi-circulaire qui renvoyait chaque flot sombre et luisant en vagues bouffantes. Derrière son dos, les cheveux tombaient très raides, séparés les uns des autres par une répulsion électrique. Lorsque le peigne descendait le long de la crinière, on entendait de drôles de crépitements, et un souffle d'air se mettait à soulever les cheveux au passage, les faisant flotter un instant au-dessus des épaules et des omoplates. Tous étaient indépendants, peut-être vivants, et pourtant insensibles. On pouvait les couper par poignées entières, aucune douleur ne laissait sentir qu'ils avaient abandonné leur corps d'origine ; et ils étaient si nombreux ! Des milliers, des millions, des milliards peut-être, occupant chaque quart de millimètre du crâne, se dressant comme une végétation animale, chauds, doux, pénétrés d'une odeur de paille, tout lustrés de graisse et de sueur, terriblement longs, habités parfois de lents mouvements descendants qui se répandaient en ondulations et en boucles, faits de fils incassables dont toutes les couleurs se mélangeaient les unes aux autres, les noirs bleus, les gris, les blonds cendrés, les blancs, les roux, les noirs d'encre, les fauves, les bruns, les sépia, les terre de Sienne, les noisette, les ocre jaune, dont toutes les formes se brouillaient, s'emmêlaient en nœuds où le peigne accroche et fait mal, les courts et trapus, les minces, les démesurés, les sains, les pelliculaires, les séborrhéiques, ceux à une, deux, ou même trois fourches.

Roch plongeait ses mains dans la douce chevelure, et jouait avec elle, pendant des minutes entières. Il enfouissait son visage au centre de cette forêt, et sentait les milliers de petits tentacules

frôler sa peau, entrer à l'intérieur de ses narines pour essayer de l'asphyxier. Puis les cheveux envahissaient sa bouche, et il goûtait leur saveur fade, un peu salée, il respirait leur parfum puissant et familier, l'odeur qui enchaînait, qui vous faisait esclave.

Roch était toujours seul sur son lit mouillé de sueur, et pourtant il sentait le corps de femme glisser longuement entre ses doigts. Tout, le visage, le torse, les hanches, les jambes minces et les bras fluides, tout cela coulait en lui subitement et le faisait vibrer d'une joie délectable. Il tenait entre ses doigts la chair fondante, il la buvait comme un aveugle, avec sa peau, avec le bout de ses nerfs. Et il entraînait dans les cloisons secrètes, il se moulait dans les épaules, dans les seins, dans les creux du ventre et des reins, comme s'il était l'âme qui devait habiter cette statue. Car, étrangère malgré tout, sans lui elle serait morte aussitôt, cela était sûr ; cette enveloppe de peau marbrée et souple ne contenait que le vide ; cette poitrine délicate ne respirait que le néant et la destruction ; ces mains aux longs doigts frémissants étaient déjà inanimées, et n'enseignaient plus rien. Lui, étendu sur son lit, ne pouvait la sauver que passagèrement ; il allait lui donner la vie, dans une sorte de transfusion ardente et désespérée. Il allait enfin l'aimer.

Partout où ses yeux se posaient, dans cette chambre étouffante et vide, c'était sur elle qu'ils se posaient. La forme du visage d'Élisabeth se balançait dans l'air, emplissant toute la pièce. Et son corps, sa masse de peau bien farinée, qui la contenait hermétiquement, était partout Missi. Il marchait, il se baissait, il se couchait, il glissait sur le sol, ou bien volait au ras du plafond, ce corps insaisissable ; il dansait, il se séparait, il était odorant, on pouvait le toucher, on pouvait l'entendre, il était lumière.

C'était comme s'il y avait eu une série de miroirs collés sur toutes les surfaces planes, et reflétant indéfiniment, sous des angles toujours nouveaux, le même geste de beauté que faisait une femme, dans une chambre. Mais Roch était pour ainsi dire à l'intérieur des miroirs. Oui, en vérité, c'était lui qui reflétait le corps de sa femme, qui le dépareillait et le modifiait sans cesse, à chaque inspiration profonde de sa poitrine, à chaque impulsion nerveuse venue du dehors, à chaque éclat de lumière dure, au seul contact d'un son aigre venu d'au-delà des toits. Cette image, mais c'était plus qu'une image, se versait sur lui comme une eau dont il avait soif, ruisselait sur tout son corps, l'abreuvait délicatement de ses gouttes de pluie et de fraîcheur ; chaque geste du bras qu'elle avait, à présent, chaque mouvement familier, pour écarter les rideaux, pour ouvrir les volets, pour peigner sa chevelure, pour défaire la fermeture-éclair d'une robe blanche,

chaque geste pur et lumineux venait jusqu'à lui et l'entourait d'un linge humide qui rassérénait toute sa peau.

Ces choses devaient durer des siècles, sans doute ; rien ne pouvait les arrêter. Le bain divin devait continuer, sans interruption, sans fatigue. Car les gestes se refaisaient indéfiniment, comme s'ils remontaient le cours du temps, qu'ils arrachaient des secondes au néant, qu'ils entraînaient tout nouveaux dans la zone du trouble, agrandissant sans hâte leur halo de fulgurante blancheur. Ils n'avançaient pas mécaniquement, mais avec une espèce de magie qui les faisait naître et se multiplier sans raison, pour nourrir Roch, pour lui seulement, dans cette chambre, dans cette odeur de maladie et de solitude.

Les gestes ne s'arrêtèrent pas ; pourtant, en quelques minutes, ils devinrent si rapprochés les uns des autres, si calmes, si élongués, que ce fut comme un seul et éternel geste de triomphe, une fusion des bras blancs et des cheveux sombres, un fantôme radieux, aperçu dans toutes les poses imaginables, et qui vint envelopper Roch de son tourbillon immobile. Roch reçut ainsi le corps d'Élisabeth, il s'en habilla sans s'en douter, très naturellement, et vécut dans la fraîcheur.

Maintenant, il était devenu cette femme, la passion l'avait en quelque sorte retourné sur lui-même, avait rompu l'état de *dehors* et l'avait placé *dedans*. Et cependant, bien qu'habitant la silhouette d'Élisabeth, sentant autour de lui, à la place des murs et des meubles, des choses qui ne lui appartenaient pas, qui ne lui avaient jamais appartenu, des fragments de femme qui flottaient épars, qui lui disaient sans cesse, « je suis là. Je suis là. Tu es chez moi », bien que pris dans une demeure nouvelle, faite de délectations, Roch éprouvait encore un besoin obscur, violent, outrageant, de dominer et de détruire. C'était comme si cette femme, venue cet après-midi-là, dans la chaleur et l'isolement, au beau milieu de la maladie, avait mis Roch face à deux gouffres profonds séparés par une lame de sabre. Puis elle l'avait poussé, et Roch était tombé sur la lame, et chaque partie de son corps tranché net était tombée dans le puits ouvert sous elle, et s'y était engloutie. Jamais, jamais il ne pourrait recoller les deux parties ensemble ; il fallait qu'il vive dans chaque puits, avec sa moitié de tronc et de tête, un bras et une jambe. Dans le gouffre de droite, Roch baignait dans le monde d'Élisabeth ; dans celui de gauche, il était en possession d'un objet doux et vivant, qui avait l'air d'un corps de femme, qu'il serrait entre ses mains, qu'il allait étrangler peut-être, à qui il allait faire subir les derniers outrages.

Car c'était cela, finalement, habiter une femme ; c'était être perdu dans un univers encore plus dément que celui de la

maladie. C'était une vraie colère, s'attaquant non seulement aux sens et à l'intuition, mais aussi à tout ce qui dans l'esprit est volonté d'ordre et de compréhension. Des bouffées de haine et d'amour montaient simultanément à travers Roch ; et, chose effrayante, ces bouffées s'unissaient en montant, comme si elles étaient de même nature, ne formaient plus qu'un seul nuage brûlant et glacial, une sorte de cyclone aride, une sphère de tourment, comble de la douleur et de la jouissance, qui écartait tout sur son passage, et qui montait, montait toujours, toujours, et le soulevait avec elle, le traînant et le dissolvant dans son sillage, lui, Roch, l'homme malade.

Le cadre étroit de la chambre avait éclaté, maintenant. À présent, c'était le monde qu'elle habitait, cette femme fraîche aux cheveux sombres. C'était les continents qu'elle habitait, les Amériques, l'Australie, le Groenland. Elle était étendue sur eux comme une draperie, elle les couvrait doucement, laissait tomber sur tous les hommes les plis de son suaire, et c'était contre le monde entier aussi que Roch se battait. Avec rage, avec un genre de désespoir grelottant, il se faisait arme, il hurlait en silence, il meurtrissait de toutes ses forces l'immense fardeau du ciel et de la terre.

Pourtant, homme et femme, tous deux seraient vaincus, un de ces jours, cela ne faisait aucun doute. Le visage tendre et doux, les yeux profonds, couleur d'émeraude, la bouche, le corps souple et pâle, céderaient sous ses coups. Il y aurait comme une sorte de mort, quand le voile aérien se déchirerait. Par la brèche ouverte, les éléments étrangers pourraient alors se ruer, se déverser en eux, les noyer. Car ni l'un ni l'autre ne seraient épargnés. Quand Élisabeth, au corps troué, s'abandonnerait à la terrible profanation temporelle, ce serait fini également pour Roch. Un coup de boutoir le rejetterait en arrière, lui ferait remonter sa chute à l'envers, vite, très vite, et le plaquerait à nouveau sur le matelas tiède, sur le lit, l'encastrent dans la vieille chambre aux murailles moites, au soleil jaune en train de suinter de l'autre côté des volets. Tout ça qui était normal, qui était dur, qui préparait des agonies, des pauvretés, des jours et des nuits anonymes, où on est revenu chez soi.

Quand tout ça fut passé, ce moment de crise, de maladie, d'amour, ou de ce que vous voudrez, Roch quitta son lit et marcha jusqu'à la cuisine. Il s'assit un moment devant la table encombrée de vaisselle sale, et il attendit. Au-dessus du réchaud à gaz, sur une tablette, une pendule marquait sept heures et demie. Dans la cour de l'immeuble, un chien se mit à aboyer longtemps,

avec de drôles de cris rauques, comme s'il n'arrivait plus à s'arrêter. La nuit était en train de venir, probablement, avec un beau coucher de soleil violacé, près des collines. Élisabeth avait dû passer à l'agence, pour le retrouver. Elle serait surprise d'apprendre qu'il ne faisait plus partie du personnel depuis le début de l'après-midi. Mais ce n'était pas la première fois que Roch était congédié ; il avait travaillé un peu partout comme ça, à la Poste, aux Chemins de Fer, chez un libraire, et même dans une banque. Elle devait être habituée, depuis le temps.

Roch se leva et sortit de l'appartement. En bas de l'immeuble, il enleva l'antivol de sa bicyclette et s'en alla à travers la ville. À un moment, avant d'aborder le boulevard, il regarda vers le ciel ; mais sans inquiétude, à présent : le soleil avait complètement disparu, quelque part de l'autre côté de l'horizon. Déjà des chauves-souris commençaient à tournoyer entre les toits, à une vitesse folle, et des grappes de papillons étaient pendues près des réverbères bleuissants. Dans les rues, depuis l'après-midi, tout s'était desséché. Il n'y avait pas une goutte d'eau sur le sol ou sur le toit des maisons. Une espèce de poussière s'était déposée sur le macadam, dans le genre des scories de volcan. C'était ce qui restait du gigantesque incendie qui avait sévi sur ces lieux, durant une journée entière : des cendres, des bouts d'allumettes noircis, des mégots écrasés dans leurs braises.

Une odeur de caoutchouc brûlé se dégageait de toutes les choses, et on voyait de petites rides sur les surfaces planes, comme un signe de vieillesse.

Roch circula au milieu de ces débris poudreux, sur sa bicyclette. En passant dans une ruelle étroite, contre le mur d'une maison, il reçut sur la tête le contenu d'une pelle pleine de gravats. Plus loin, une jeune fille en vélomoteur passa devant lui, très raide, avec du vent qui entraînait par l'échancrure de son corsage. Oui, la sécheresse était vraiment totale. On vivait dans une ville où le soleil ne cesserait jamais de frapper, où les rayons douloureux entraient dans la terre durant le jour pour en ressortir la nuit. Il n'y avait pas de répit.

Roch déboucha sur le bord de mer. Il aperçut les membranes obscures qui recouvraient le ciel et la masse liquide. Au loin, le phare s'allumait par intermittences, selon un code mystérieux. À cause de toute cette poudre, de ces plaques sèches et grises, le visage d'Élisabeth s'était fané dans la tête de Roch. Il ne restait plus, au fond de la boîte à souvenirs, qu'une espèce d'œil couleur d'ardoise qui regardait tout seul dans des nappes de laine. Mais ce pouvait être aussi bien la tache aveugle que le soleil avait laissée sur ses rétines.

Roch abandonna sa bicyclette et marcha sur la plage. Et malgré cet œil qui l'espionnait avec insistance, ce ne fut pas un petit plaisir quand il plongea son corps grelottant, encore brûlant, à l'intérieur de l'eau.

Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur

La première fois que Beaumont dut faire connaissance avec sa douleur, ce fut au lit, vers quelque chose comme trois heures vingt-cinq du matin. Il se retourna sur le matelas, péniblement, et sentit la résistance des couvertures et des draps qui participaient à son mouvement de rotation, mais d'une façon incongrue, en s'y opposant. Comme si une main invisible avait tordu les tissus autour de son torse et de ses hanches immobiles. Après quelques minutes, ou quelques secondes, il essaya, les yeux fermés, de se dégager en tirant avec sa main gauche sur les plis de son pyjama et sur les torsades des draps. Il ne réussit qu'à se rendre davantage prisonnier, et, la mauvaise humeur le gagnant, il rua dans l'enchevêtrement de ce qui devait ressembler de plus en plus à une camisole de force. Ses deux pieds percèrent à la fois et surgirent au bout du lit, livides, plongeant d'un seul coup dans le froid. Les derniers restes de la paresse, l'engourdissement du sommeil, sans doute, le maintinrent encore dans cette position ; mais le sentiment d'un inconfort sournois, un malaise très intellectuel et cependant physique, grandit dans son esprit. Son cerveau recommençait à fonctionner. Des images fugitives, à peine tracées, s'allumaient et s'éteignaient sur ses rétines, à l'abri des paupières jointes, comme des enseignes au néon. Il y avait une barque en bois qui dérivait sur une rivière brumeuse, et il ramait de toutes ses forces ; puis il savait qu'il était sur cette barque, et l'histoire commençait : naturellement, la barque chavirait, l'île nageait doucement vers lui, et des plages, des plaques de vase s'infiltraient sous son ventre et le portaient avec de doux chatouillis. Ou bien ses pas qui martelaient le trottoir, en cadence, en légèreté ; et d'autres pas, d'autres jambes survenaient, la présence dansante d'une jeune femme dont il ne parvenait pas à surprendre le visage, mais qui devait avoir des sortes de longs cheveux blond roux et des bras nus très blancs, presque lumineux. Des mots de phosphore naissaient en silence, enfouis au plus

profond de sa tête, vers la nuque peut-être, et ces mots s'allumaient et s'éteignaient, eux aussi, dans la nuit du vide préhistorique, prêts à s'organiser en phrases, prêts à moduler des propositions circonstanciées, conjonctives, interrogatives. Comme si des points de suspension les avaient ligotés entre eux. Quand Beaumont sentit que cette invasion, loin de faiblir, précipitait sa course et progressait de façon continue, il comprit qu'il ne pourrait plus dormir. Ses paupières tremblèrent, se resserrant encore de temps en temps, mais nerveusement, puis, tout à coup, sans qu'il ait pu savoir comment et pourquoi, ses yeux furent grands ouverts. Contrairement à ce qu'on lui avait toujours dit : il faut un certain temps pour que la rétine s'habitue à l'obscurité et pour qu'on distingue les choses, Beaumont vit tout, et d'un seul coup. Il était couché sur le côté droit, à cause du cœur, et la chambre lui apparut comme en plein jour, à cette différence que la lumière avait été remplacée par l'obscurité. C'était une chambre dans le genre d'un négatif de photo, avec un haut plafond noir, quatre murs et un plancher grisâtres, et une nuit blanche qui entrait par bandes à travers les volets. Beaumont resta couché sur le côté, les yeux ouverts, parfaitement immobile dans les nœuds et les strangulations de ses draps. Le bruit de sa montre l'atteignit enfin, progressivement, comme si cela avait été une fuite dans un tuyau d'eau, dont chaque goutte se serait attachée à la précédente pour fabriquer une espèce de stalactite mouvante s'insérant millimètre après millimètre dans sa matière grise. Il entendit « tic-tic, tic-tic, tic-tic, tic-tic, tic-tic » et rejeta les couvertures à ses pieds. Il alluma la lampe de chevet et lut l'heure : trois heures trente-deux du matin. Il y avait donc environ sept minutes qu'il avait fait pour la première fois connaissance avec sa douleur, et il ne le savait pas.

Beaumont se leva, traversa le corridor et les pièces sombres, urina, but un grand verre d'eau glacée dans le réfrigérateur. En retournant vers sa chambre, ses deux pieds nus appliqués alternativement sur le parquet humide, il sentit vraiment qu'il se passait quelque chose. Depuis qu'il était réveillé, il avait compris confusément qu'il y avait un détail anormal, en lui, ou ailleurs, qui avait pris possession de son esprit. Impossible de savoir quoi exactement ; c'était un peu comme l'idée d'un changement, mettons la pluie qui tombe brusquement dehors, ou le souvenir du fracas d'un accident, entre deux voitures, en bas, près du carrefour. Au lieu de retourner dans son lit, et de profiter de la place chaude qu'il y avait creusée, il marcha jusqu'à sa table, tira une chaise et s'assit. Il frissonnait ; le pyjama de finette était trop léger pour la saison. Mais le froid, le silence, ni rien d'extérieur ne

pouvait le décider à bouger. Il était préoccupé par un vide intense, qui l'habitait tout entier à présent, et le maintenait dans cette posture méditative, la tête dressée, les deux bras appuyés sur le bord de la table. Il regardait droit devant lui, dans la direction du mur d'en face, respirant à peine ; son cerveau, bizarrement, était devenu une drôle d'espèce d'animal, un ver, par exemple, et cet animal se retournait sur lui-même, à la recherche d'une chose inconnue. Cette bête froide rampait imperceptiblement, puis s'immobilisait, et tordait peu à peu son corps trapu pour regarder en arrière. Pas d'yeux, mais des semblants d'antennes, ou des cornes d'escargot, saillaient tranquilles hors de la masse cartilagineuse et se posaient avec délicatesse sur la paroi crânienne, sur l'objet tapissé de méninges rosées. Beaumont comprit brusquement que ce ver cotonneux qui se tordait dans sa tête, c'était son cerveau, c'était son intelligence, c'était lui-même ; il sentit alors une peur inconnue l'envahir, un sentiment précaire et honteux, qu'il n'avouerait probablement à personne. Il prit de sa main droite un miroir cassé qui traînait sur la table, au milieu des papiers, et il se contempla. Il vit son masque anonyme, trente-cinq-quarante ans, aux traits faibles, ses joues ni grasses ni maigres où la barbe avait déjà poussé, comme sur la face d'un mort. Il écarta ses lèvres et vit ses incisives, enfoncées dans les gencives au milieu d'un léger anneau de tartre. Puis ses yeux, vraisemblablement bleus, fixes dans la masse de chair ridée, pareils à des yeux de poupée. Son front à peine fuyant, ses cheveux, ses oreilles, ses narines, ses deux dépressions symétriques à la place des condyles. Il vit son menton, les commissures des lèvres, la cicatrice d'un ancien grain de beauté, et surtout, de plus en plus, il vit sa peau, cette étendue de peau blanche, perforée de trous, hérissée de poils, la peau élastique et saine, la peau flétrie et brunie, la peau où se forment les pustules et les boutons de fièvre, ce tissu d'inflammations et d'eczémas, cette extraordinaire carte qui était la sienne, et où il se perdait, semblable à un moucheron minuscule en train de marcher sur un corps. Quand il bougea à nouveau, ce fut pour allumer une cigarette ; il aimait se regarder fumer ; aussi, il cala le miroir sur la table, contre une pile de livres, et inséra lentement une cigarette entre ses lèvres. Mais, cette nuit-là, il ne parvenait pas à refaire les gestes habituels selon l'ordre. Il ne tremblait pas, non, mais il n'arrivait pas à se voir. Tout se passait trop vite. Il aurait fallu recommencer, encore, encore, remettre la cigarette dans le paquet, le paquet dans le tiroir. Puis reprendre le paquet, très naturellement, y glisser le pouce et l'index en forme de pince, et choisir la cigarette qu'il voulait. La porter à ses lèvres, avec une

suite perceptible de mouvements d'ascension de l'avant-bras, le coude fiché sur le rebord de la table. Casser une allumette dans la pochette de carton et la gratter du haut vers le bas. Il aurait fallu que l'allumette brûle, rien qu'une fois, mais une bonne fois, définitivement. Et qu'elle embrase l'extrémité de la cigarette, et qu'elle s'éteigne, et que la cigarette fume, fume, dans sa bouche et dans sa gorge, comme un beau geste dramatique. Au lieu de cela, tout se faisait distraitement, comme si ce n'était pas lui qui fumait, qui allait fumer, qui avait fumé, mais quelqu'un d'autre, celui du miroir, par exemple. Beaumont cessa de regarder le morceau de glace brisée. Il repoussa son buste en arrière et s'appuya contre le dossier de la chaise. Dehors, dans le froid et dans l'indifférence, dans l'illumination électrique des rues, un bruit de cascade descendait. Des nappes de bruit, déchirant le silence, qui s'étaient le long des trottoirs, résonnaient contre les ailes des voitures, rebondissaient de mur en mur, arrachaient des lambeaux aux affiches. C'était la pluie, ou quelque chose du même genre. Peut-être un arroseur public, peut-être une gouttière crevée. Beaumont respirait la fumée de sa cigarette, et ses yeux étaient fixés sur le toit de la table. Avec des picotements douloureux, il déchiffrait les objets épars, les cendriers pleins de cendres, les crayons à bille pêle-mêle dans une vieille boîte de conserves, deux ou trois dessous de verre en carton, et des centaines de feuilles de papier, amoncelées les unes sur les autres. Un feuillet jaune, au premier plan, attira son regard de quelques centimètres, et il se trouva en quelque sorte obligé de lire, avec une peine et un soin infinis :

Nous, nous ne sommes ni des ennemis de notre pays, ni des idéalistes nébuleux, mais des Français pour qui le réalisme consiste à travailler pour la paix avec les armes de la paix, qui sont la vérité, le don de soi et l'amitié avec tous.

Nous nous sentirions obligés à la même protestation pour des détenus appartenant à tout autre parti, classe, nation, confession ou race, car notre action est un témoignage de conscience.

TRENTE VOLONTAIRES

Quand il eut terminé, il s'aperçut qu'il était grand temps, car déjà il ne pouvait plus lire. Dans sa tête, enfoui au fond des membranes rouges des méninges, le gros ver inquiet s'était tordu sur la dernière ligne de la feuille jaune, et il passait son temps à compter les pointillés, à les palper un à un de ses ventouses

opaques et de ses antennes blettes. Il les comptait et les recomptait inlassablement, comme si plus rien d'autre n'avait eu d'importance sur terre que cette succession de points, de tirets plus exactement, et comme à la recherche d'un nombre mystérieux, dont il approchait à chaque seconde, qui donnerait enfin une définition à toute la feuille, à tous les papiers écrits ou dessinés, à toutes les confessions, à tous les romans et à toutes les lettres du monde, un nombre pur et majestueux qui paralyserait enfin l'infatigable et haineux mouvement des apparences. Les yeux vides, le visage figé et stupide, Beaumont, tête en avant, cigarette en train de s'éteindre entre deux doigts de la main gauche, semblable à l'homme du miroir, balbutia à haute voix le nom de ce chiffre :

« Quarante-trois. »

Et le mal aux dents s'arrêta.

Ce fut un passage tout à fait mystérieux, je pense, et à peu de chose près fatal. Ce qui n'avait été jusque-là que brouillard, balancement, malaise comme une mer houleuse, dont on ne sait si c'est elle ou si c'est vous qui souffrez, en roulis, en tangages, cette nausée visuelle qui rend âpres et maladifs des kilomètres carrés de vagues et de ciel, tout cela s'éclaircit, et un genre de soleil pointu, un mal précis, se mit à éclore. Dans tout le visage de Beaumont, cela avait une place précise ; c'était dans la mâchoire, au fond de la bouche, probablement sous la dent de sagesse ou sous la molaire dévitalisée, à gauche. Rien de bien grave, pour l'instant. Juste une petite douleur, sèche et définie, peut-être un bouton sur la gencive, ou bien une névralgie éphémère, que le simple contact d'un cachet d'aspirine sur la langue suffirait à dissiper. Beaumont redressa son torse, écrasa la cigarette éteinte au fond d'un cendrier en fer. Il reprit le miroir brisé, mais de la main gauche, cette fois. Il ouvrit la bouche et regarda à l'intérieur. Ce n'était pas très facile, à cause de la buée ; il prit un mouchoir sale sur la table, essuya le morceau de glace, et, retenant son souffle, les poumons gonflés comprimant les fosses nasales jusqu'à laisser sourdre un mince filet d'air qui s'échappait par les narines, il orienta le reflet de l'ampoule électrique vers le fond de sa bouche. Mais il ne distingua rien d'anormal. La plupart des dents étaient plombées, évidemment, mais les gencives semblaient saines. Beaumont changea le miroir de main, et, à l'aide d'un crayon à bille, il se mit à cogner toutes les molaires du côté gauche, afin de déceler la source exacte de son mal. En vain. Sous le choc, toutes les dents se révélaient également sensibles, mais sans plus. Il ne pouvait donc pas s'agir d'une carie à proprement parler. Utilisant le même crayon à bille, Beaumont se

mit à frotter les gencives, autour de la molaire et de la dent de sagesse. En vain également. Certes, la sensibilité était plus grande autour de ces deux dents, mais on n'aurait pu qualifier cette sensibilité de douleur. C'était plutôt la réponse normale d'une dentition travaillée par la pyorrhée alvéolaire, par la gingivite et les névralgies de tout genre. En tout cas, rien d'un abcès. Beaumont reposa le miroir, à demi rassuré. Pendant un instant, même, il lui sembla aller mieux. Il se recoucha dans son lit et éteignit la lumière. Mais dans sa tête couchée sur l'oreiller, le mal se réveilla soudain, avec une telle intensité qu'il se mit à grogner. Beaumont n'hésita pas ; il ralluma, sauta hors du lit et fouilla dans le tiroir de sa table. Il en sortit un tube d'aspirine et deux somnifères. Puis il retourna dans la cuisine, avala les cachets, plus un grand verre d'eau glacée, urina encore et revint. Il attendit un moment debout que les médicaments aient pu descendre le long de l'œsophage, et il se recoucha. Il attendit comme ça, caché au milieu des draps, que vienne le miraculeux passage, la fusion de tout son être dans un espace liquide, le chaos diluvien en forme de fanfare, cette trahison qui retournerait ses yeux dans ses orbites et lui montrerait au loin, très loin, comme à travers la pluie, le giboyeux présent des songes. Mais la douleur, car c'était une douleur, à présent, avait encore sensiblement augmenté. Et déjà, le visage mobile, une espèce de sueur légère mouillant la paume de ses mains et les côtés de ses pieds, Beaumont sentit s'ouvrir devant lui les portes d'un monde inconnu et tragique, un monde où l'inquiétude est une beauté, un paysage exaspéré que hante le souvenir de l'autre terre, là où règnent le calme et le bien-être, les animaux aux yeux clairs, le silence aquatique des nerfs. Il sentit déjà la tristesse monotone de ce voyage, l'arrachement aux demeures d'autrefois et la chevauchée future vers un petit enfer à espace réduit ; les souvenirs des nuits bien rondes, les doux oublis du temps passé, murmuraient en lui des plaintes nostalgiques, pareilles à de longues rivières bordées de saules où les malards volent bas, entre des haillons de fumées. Dehors, le bruit des nappes d'eau avançait toujours, le long des rues du carrefour. Une automobile passait parfois, traçant des sillons sonores sur le macadam. Ou bien des pas d'homme martelaient le sol, tranquilles, nés de rien et s'acheminant vers rien.

Beaumont se rejeta sur le lit, en boule ; espérant quand même quelque chose, je ne sais pas quoi exactement, des osmose d'acides, des assimilations de glutéthimides, le sommeil, la paix, sans doute. Le mal s'éloigna effectivement ; les images se firent plus rares sur ses rétines ; une torpeur artificielle, au goût un peu amer, envahissait Beaumont. Un très long immeuble se mit à

défiler, toutes fenêtres dehors ; la chute semblait éternelle, ou presque. Mais, vers quelque chose comme le trois mille six cent quarantième étage, Beaumont rencontra le trottoir. Sa jambe gauche porta la première et se brisa net. Puis le reste du corps bascula, pivotant autour d'un axe invisible. Le sol frappa le flanc droit, l'épaule, la tête. Il y eut encore deux ou trois dixièmes de seconde, comme des spasmes, et tout fut terminé. Le sang mort sortit par les yeux, les narines et les oreilles, et coula doucement dans la rue, docile, selon la déclivité du ruisseau.

Beaumont avait retrouvé son mal. L'aspirine n'avait pas fait d'effet, ou à peine. En une demi-heure, la douleur avait quintuplé. Ce n'était plus un point précis de la mâchoire, à présent, autour de la dent de sagesse et de la molaire dévitalisée, mais une zone tout entière, qui s'étendait de l'oreille gauche à la pointe du menton. Dans cette zone, tout vibrait ; des ondes incompréhensibles allaient et venaient sans cesse, pareilles à des vagues, puis se brisaient à leurs points d'interférence. Il semblait que cette moitié de mâchoire avait soudain grandi, dans le noir, repoussant tout ce qui l'entourait. Une construction baroque, faite de ciment et de barres de fonte, prolongeait maintenant la joue de Beaumont. C'était un poids réel, qui oscillait dans l'air de la pièce, à chaque mouvement de la tête, et menaçait d'entraîner tout le reste du corps dans une chute sans fond, à travers matelas, planchers, étages, canalisations, croûte terrestre, etc. Il fallait donc garder continuellement l'équilibre et serrer les dents les unes contre les autres, plus fort, plus fort. Beaumont ouvrit les yeux. Malgré la nuit, malgré la douleur, la chambre était toujours aussi nette, dessinée jusque dans le moindre détail. Mais, à présent, il semblait que chaque objet, chaque meuble, chaque surface de plastique ou de bois avait un aspect neuf ; les angles étaient plus sûrs, les ombres et les blancs plus contrastés ; c'était cela, oui, tout était plus évident. Tout avait un soin maniaque, à présent, une volonté d'être soi jusqu'à la limite ; les livres étaient des livres presque caricaturaux, avec leurs couvertures neuves et la colle de la reliure luisant brutalement. La table était une table imbécile, quatre jambes trapues supportant la plaque de bois avec une force bien au-delà du nécessaire. La bouteille d'alcool contenait comme elle n'avait jamais contenu auparavant ; elle ne faisait même que cela, contenir, contenir. Le plafond avait des grâces ridicules de pachyderme, posant avec légèreté sa masse verdâtre sur les quatre murs, tout à fait comme un DC-8 en train de décoller. Les volets étaient clos derrière les fenêtres, mais avec quelle précaution, avec quelle minutie ! Et les vitres étaient transparentes, comme un banquier est honnête. Et l'air était l'air, oxygène + ozone + gaz

carbonique + azote. Et la chambre était la chambre, rien d'autre, grave, sérieuse, appliquée à sa tâche. Les lois de la pesanteur étaient parfaites, il n'y manquait rien, absolument rien, ni chute des poussières venues des corniches de plâtre, ni compression des canaux semi-circulaires, près des trompes d'Eustache, pour ressembler à une dissertation de bachot sur les théories de Newton. Beaumont, allongé sur la joue, regardait tout et goûtait tout; sur sa mâchoire gauche, il travaillait à maintenir en équilibre cet immeuble de béton armé, ce somptueux édifice de plan courant, comme si l'avenir d'une ville entière en avait dépendu. Maintenant, c'était son corps qui vivait dans cette maison, il avait fait de sa mâchoire endolorie une coquille, un habitacle immense et harmonieux. Il allait y vivre, le temps qu'il faudrait, un jour, deux jours, une semaine peut-être, en attendant le dentiste. Pourtant, à cause d'un excès de perfection, un étage de trop, une élégance coûteuse dans la structure des fondations, l'immeuble s'écroula. Il oscilla doucement d'abord, de gauche à droite, puis tout à coup, dans un cri de rage et de douleur, il s'effondra sur le lit, écrasant les couvertures, coupant le monticule blanc de l'oreiller comme un coup de fouet. Beaumont bondit sur ses pieds, des larmes dans les yeux. Il alluma à nouveau, mais la lampe principale cette fois. Fébrilement, il ouvrit le tiroir de la table, trouva un tube de pyramidon, prit un cachet, le posa sur sa langue, déboucha la bouteille d'alcool, probablement de l'eau-de-vie de prune ou quelque chose comme ça, et avala une rasade à même le goulot. Alors il s'assit sur le bord du lit et attendit. Derrière la maison, un clocher d'église sonna quatre heures, avec de longs coups grêles qui se répandaient dans le quartier. Beaumont se leva, circula, alluma une autre cigarette. Il mit un disque sur le pick-up, Enrico Albicastro, Jean Chrysostome Ariaga, Thelonious Monk, ou quelque chose dans ce goût-là. Il entendit les accents se lever dans la chambre; mais ils n'étaient plus clairs, et l'harmonie qui en résultait était un mélange plein de brouillards et de tristesse, un tumulte assourdi qui traînait lentement entre les meubles, tout tissé de halos et de ronds de fumée. Beaumont écouta le disque jusqu'au bout, sans broncher, prostré dans sa confusion, la joue gauche appuyée sur la paume de sa main. Quand tout fut fini, il se leva, débrancha le pick-up et sortit de la chambre. Il erra un moment dans l'appartement vide, allumant au passage toutes les lumières. Une peur sinieuse s'était logée dans son cerveau; une peur qu'il croyait avoir oubliée depuis des dizaines d'années; une angoisse secrète qui le saisissait devant chaque rideau, chaque tenture de laine, chaque repli d'ombre et de crasse. Il avait envie de se transformer soudain en

balle de ping-pong et de rebondir follement d'un bout à l'autre du logis, en éclairs blanchoyants, impossible à saisir, impossible à tuer, léger, léger, bien léger. Il tournoyait de plus en plus vite d'une pièce à l'autre, poussé par sa douleur, les yeux fixes, sans la moindre pensée, sans la moindre conscience, mais avec cette peur infâme qui le faisait frissonner des pieds à la tête, au seul frôlement d'une mouche réveillée, au seul bruit d'un ver rongeur écartant les couches mortes d'une moulure de bois.

Les images défilaient devant ses yeux, la porte, avec son verrou tiré, les volets fermés, hermétiquement fermés, les pièces vides, les penderies naturelles, les fauteuils calmes, les dessous de lit où personne n'est caché, les couloirs silencieux, où l'on voit tout. À la fin, n'y tenant plus, il décrocha le poignard hindou qui servait de panoplie dans la salle à manger et le passa dans la ceinture de son pyjama. Puis, comme il avait froid, il enfila sur son pyjama rayé une sorte d'imperméable. C'est alors que, passant devant le corridor, il aperçut le téléphone. Sans faire un geste de trop, il composa le numéro, décrocha l'écouteur et se mit à répéter, d'une voix d'idiot :

« Allô ? Allô ? Allô ? Allô ? Allô ? Allô ? Allô ? Allô ? Allô ? Allô ? » pendant des minutes entières, tandis que la sonnerie bourdonnait là-bas, à l'autre bout du fil. À la fin, une voix de femme éclata, nasillarde.

« Allô ? »

« Allô ? »

« Allô ? Qui demandez-vous ? »

« Allô ? C'est toi, Paule ? »

« Oui, c'est moi. Qui ? »

« C'est toi, Paule ? »

« Ah... c'est toi ? Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu es fou ? Téléphoner à une heure pareille ! »

« Paule, Paule, si tu savais ce que je souffre. Je n'en peux plus, je te jure. Je ne peux plus tenir. C'est pour ça que je t'ai téléphoné. »

« Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Où as-tu mal ? »

« Je ne sais pas, mais c'est atroce. C'est insupportable. Je t'assure. C'est là, dans la mâchoire, au fond de la mâchoire, mais je ne sais pas ce que c'est. Ça me fait très mal, je ne sais pas comment faire, je... »

« Mais qu'est-ce que tu as ? Où as-tu mal ? »

« Je... je ne sais pas, je t'assure. Dans la mâchoire, ça me fait très mal sans arrêt. »

« Tu as mal aux dents ? »

« Non, non... Pas ça. Ce n'est pas vraiment les dents, non. C'est pire que ça. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas vraiment mal aux dents. Ça m'élançe, tu ne peux pas t'imaginer. C'est absolument atroce, je ne peux plus le supporter. »

« Écoute, je ne sais pas, moi, je... »

« Excuse-moi de t'avoir réveillée, Paule, mais je ne pouvais plus dormir, et ça me faisait tellement mal, il fallait que je te parle, tu comprends ? »

« Non, ça ne fait rien, je ne dormais pas vraiment, mais... mais écoute, essaye de dormir quand même, essaye de te reposer, de te calmer. Demain, tu iras chez le dentiste. »

« Mais c'est maintenant qu'il faudrait que j'aille chez le dentiste, Paule, je t'assure, je n'exagère pas, c'est intolérable. »

« Je sais, je comprends, mais attends demain, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? On ne peut pas réveiller les dentistes à... au fait, quelle heure il est ? »

« Mais je t'assure, franchement je ne peux pas attendre, je ne peux plus attendre, il faut faire quelque chose. »

« Quatre heures dix... oui, je sais. Mais qu'est-ce que tu veux faire ? »

« Paule... »

« Qu'est-ce que c'est au juste, ce que tu as ? C'est un abcès ? »

« Je ne sais pas, tu... »

« Tu as regardé ta gencive ? Est-ce que c'est très rouge ? »

« Non, il n'y a rien. Tu penses que j'ai regardé. Je t'assure, je ne sais pas ce que c'est... C'est... Ce n'est pas rouge du tout. Ça me fait mal à l'intérieur de la mâchoire, dans toute la mâchoire. Toute la tête me fait mal, maintenant, je... »

« Tu as pris des cachets ? Prends des cachets. »

« J'ai pris des cachets, un tas de saloperies, aspirine, doridène, pyramidon. Ça ne m'a rien fait. »

« Tu as essayé des suppos ? »

« Non, je n'en ai pas. Mais il faudrait quelque chose de très fort, de la morphine, ou quelque chose comme ça. Mais je n'ai rien chez moi. Et le temps presse, Paule, je ne sais pas ce que je vais faire. »

« Écoute, je ne sais pas, moi. Prends encore des cachets que tu as, et puis essaye de dormir quand même. »

« Je pourrais aller dans une pharmacie de nuit, mais de toute façon, je n'ai même pas d'ordonnance, et il me faudrait un truc

comme l'opium. »

« Oui, il faut des ordonnances pour avoir ça. Attends demain. Tu iras voir un dentiste dès demain matin, tu verras, et tout ira mieux. »

« Mais je ne peux plus attendre, Paule, je te jure. Je suis à bout de nerfs. »

« Je sais, mais il le faut. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Si je connaissais... »

« D'ailleurs je suis incapable de marcher, Paule, je t'assure. J'ai mal dans toute la tête, on dirait qu'elle va éclater. C'est atroce. Et puis il y a autre chose, Paule, il y a... Tu m'entends ? Dis, Paule, tu m'écoutes ? Paule ? »

« Oui, je t'écoute. Qu'est-ce qu'il y a ?

« Je ne sais pas, je te jure, c'est complètement idiot. Mais j'ai... j'ai peur. C'est complètement idiot, je sais, mais c'est plus fort que moi, j'ai peur. Je ne peux plus rester seul, je ne sais pas ce que c'est, mais je ne peux plus ; je ne comprends pas ce que c'est, la fatigue, ou quoi. C'est comme si j'allais mourir, tout à coup. Comme s'il allait se passer un événement terrible, une catastrophe. Et je suis sans défense. J'ai peur, Paule. J'ai peur. »

« Écoute-moi. Va te coucher, attends demain matin. Ne t'énerve pas. Tout ça passera bientôt. Mais écoute-moi, il faut que tu ailles te coucher et que tu te reposes. Demain tout sera fini. »

« Non, non, ça ne sera pas fini... J'ai peur, Paule, tu comprends, j'ai peur. Je ne sais pas ce que c'est, c'est la première fois que ça m'arrive, mais j'ai peur. Je ne sais pas de quoi, ou plutôt si, je m'en doute, mais je n'arrive pas à comprendre. C'est là, partout, autour de moi, j'ai l'impression qu'il y a des gens. Ils vont me tuer. Ils sont entrés et ils rôdent partout. Ils se cachent derrière les rideaux, sous les lits, dans le couloir, dans la cuisine, et si je tourne la tête trop vite pour les regarder, ils vont me tuer. Ou bien ils attendent le moment où je me serai recouché. Tu comprends, Paule ? Je ne peux plus me recoucher. Si je me mets dans mon lit, ils vont venir, avec des couteaux, et ils me poignarderont dans le dos. Paule, je te jure, ils vont venir. Ils n'attendent que ça. »

« Je t'en prie. Cesse de faire l'enfant. Calme-toi. Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Tu dois avoir de la fièvre. C'est probablement un abcès. Il faut que tu te couches et que tu essaies de te reposer. Prends des somnifères. Et surtout, détends-toi, ne pense plus à rien. Hein ? »

« Mais je ne peux pas, je te l'assure. J'ai peur, c'est plus fort que moi. J'ai mal et j'ai peur. »

« Écoute, je viendrai te voir dès demain matin. Mais il faut que tu te reposes. Tu entends ? »

« Oh, Paule, pas demain. Je t'en prie. Viens maintenant. »

« Mais tu sais très bien que je ne peux pas. Mes parents ne voudraient pas. Tu les as réveillés en téléphonant, et ils sont furieux. Il faut que je te quitte, maintenant. Excuse-moi, mais je t'assure que ça m'est tout à fait impossible de venir maintenant. Je te promets, je viendrai dès demain matin, vers huit ou neuf heures. »

« Tu ne peux pas venir maintenant ? »

« Non, c'est impossible. Si je pouvais, je viendrais, mais je t'assure, ce n'est pas possible. »

« Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que je vais faire, maintenant. »

« Va te reposer, va. »

« Je ne sais pas. Il ne fallait pas, il ne fallait pas que je reste seul. Je pensais... »

Pendant quelques secondes, ils ne parlèrent plus. Beaumont s'était assis sur un tabouret, à côté du téléphone ; la moitié de son visage était devenue une sorte de pierre, de granit sans doute, dure et friable à la fois, parcourue de veinules gorgées de bleu, où chaque élément semblait tenir agrégé à cause d'un chant rauque et strident, un cri de douleur et de rage. La voix de la jeune femme entra à nouveau dans son oreille. Il y avait quelque chose de changé dans son timbre, à présent ; de l'éloignement, peut-être, ou bien de la fatigue. Elle dit :

« Comprends-moi, ce que tu me demandes est tout à fait impossible, tout à fait impossible. »

Beaumont restait immobile. Ses yeux étaient figés dans les paupières, comme si les larmes avaient gelé. Il écoutait avidement la psalmodie criarde et triste qui partait de sa mâchoire et l'unissait aux murs du corridor ; déjà sa main droite détachait l'écouteur de son oreille, et il se sentait partir, massacré, raide de stupeur.

La voix continuait, très nasillarde :

« Écoute-moi. C'est absolument impossible, je te jure. Mais je viendrai te voir dès demain matin à la première heure. Tu n'as qu'à m'attendre et à te reposer. Je téléphonerai au dentiste, si tu veux. Tu verras, tout ira bien. Ne t'en fais pas, repose-toi. »

Un bourdonnement électrique coupait les paroles de la jeune femme, s'immisçait entre les mots comme une sorte de mouche à viande prise entre un rideau de tulle et le verre d'une vitre.

« Dis, tu m'entends, hein ? Tu m'entends ? Allô ? Réponds-moi. Je t'en prie, comprends. » Puis : « Allô ? Allô ? Tu es là ? Allô ? Allô ? Tu m'entends ? Allô ? »

Le bras de Beaumont pendait tout à fait le long de son corps, maintenant. Au loin, très au loin, il entendait les grésillements du téléphone ; mais il n'avait plus envie d'écouter et de comprendre. La seule idée d'avoir à relever l'écouteur jusqu'à son oreille lui semblait dégoûtante, nauséabonde. Il regardait le papier qui tapissait le mur du couloir, les yeux brûlants de fatigue. Le chant de sa mâchoire était plus grave, désormais ; il vibrait avec de longues ondes paresseuses, qui descendaient le long de la colonne vertébrale, des bras, des jambes, qui terminaient leur course dans chaque extrémité, et plus particulièrement, tout en haut de la tête, à la pointe du cerveau, en une faible explosion sans couleur qui se répandait comme une flamme d'essence. Beaumont était submergé par ces ondes ; il se noyait ; très loin encore, ou peut-être plus exactement comme parvenu de derrière une cloison, il écouta le claquement du téléphone que la jeune femme avait raccroché là-bas, chez elle, avant de resserrer autour d'elle peignoir et chemise de nuit de nylon noir, et de marcher vers sa chambre, et de chuchoter, par la fente de la porte entrebâillée, à sa mère surgie des oreillers : « Maman. Ce n'est rien. Ce n'est rien. Bonne nuit. »

Abandonné sur son tabouret, dans le corridor, Beaumont se sentit envahir par une fureur étrange, quelque chose de froid et d'aigu, une décharge électrique dans la main droite, par exemple, et qui le jeta debout, seul, sur le parquet, détaché du téléphone, couvert de muscles et de tendons, comme dépouillé soudain non seulement de son pyjama, de son imperméable et du couteau hindou, mais aussi de sa peau, de sa longue peau blanche, fiévreuse et distendue. Mâchoire en avant, il progressa sur le sol, en direction de sa chambre. Un courant d'air très mince passait dans sa bouche ouverte, descendait jusque dans ses poumons, puis ressortait, tiède, chargé d'odeurs et de gaz, et s'enfonçait au milieu de l'atmosphère, modifiant doucement des pourcentages et des températures. C'était cela, la vie, rien du tout, un phénomène uniforme et vague, si facile à réduire ; et la douleur, cette passion incohérente faite de vibrations et de graphiques, la douleur coulait dans ce filet d'air, liait les poumons aux objets voisins. C'était une plante à doubles racines, l'une fichée dans les chairs humaines, l'autre tatouée dans la matière, comme une fleur sur la tapisserie d'un mur. Avec cet organe nouveau, imprévu, en train de grandir dans et hors de lui, Beaumont recevait l'indication de sa propre mort ; sournoisement, on lui montrait la pierre et le

plâtre, les papiers, les étoffes et les verres, on les lui faisait connaître, on le poussait vers eux, vers le calme inhumain, vers l'ordre mystérieux où le temps ne coule plus, où les mouvements sont imperceptibles, les sensations, éternelles. C'était lui, cette plinthe, c'était lui, cette couleur jaune sale, ces décombres, ces meubles, ces morceaux de bois rongé, ces plaques de peinture malade. Ce lit, ce tas de chiffons, plein de drap et de laine, où il tombait maintenant, et qui balançait tranquillement le poids de son corps. Sans même éteindre la lumière, Beaumont rampa sur le matelas, jusqu'à l'oreiller. Puis il posa la tête sur la masse moelleuse et ferma les paupières.

Dans le noir, la souffrance grandit encore, si c'était possible. Elle cessa d'être multiforme, architecturée. Elle devint un symbole bien droit et bien net, clair ou sombre, une espèce d'I triomphal sur quoi il était empalé tout entier. La position était assurée, à présent, et jusqu'à la fin, jusqu'au chirurgien-dentiste, stomatologue, etc., il devait la garder, tournant autour d'elle désespérément ; la violence verticale. N'importe ce qu'il allait faire, ce qu'il faisait effectivement, c'est-à-dire se lever de nouveau, s'asseoir sur le bord du lit, se regarder dans la vitre du poste de radio posé sur la table de nuit, prendre une cigarette, puis la rejeter par terre, sans avoir eu le courage de l'allumer, il ne cesserait pas d'être *debout*, debout sur ses deux jambes, raide, paralysé, hagard.

Alors il prit la bouteille d'alcool et se mit à boire. Sa mâchoire ne le quittait pas, non, mais l'ivresse le faisait reculer. Vers quatre heures et demie, il était à environ deux mètres de sa mâchoire ; un peu comme si un grand clou avait été planté dans l'os et dans les gencives, et qu'il avait dû tirer, de toutes ses forces, pour élonger la blessure et prendre du champ. De l'autre côté de la fenêtre, les rumeurs étaient plus fréquentes. La cascade d'eau s'était tue depuis quelque temps, mais elle avait été remplacée par les glissades des pneus de voitures, par des pas humains, par des fracas de rideaux métalliques qu'on soulève. Encore deux heures-deux heures et demie, et il ferait jour. Vautré sur le lit, Beaumont finissait la dernière gorgée d'alcool. Il parlait tout seul, de temps à autre, non pas avec des phrases, mais avec de petits mots qu'il grognait en buvant, dans le genre de « äie », « äie-äie-äie », « oh », « ah mal mal », « hola-äie », « äie-ouh ». Le liquide coulait dans son œsophage, et lui, était sec ; autour du lit, chaque centimètre carré s'était vidé de sa teneur en eau ; le parquet, le papier, les plâtres, les volets, les cendres, tout était desséché, désert. C'était comme de grandes plaques d'ardoise, rêches et poussiéreuses, où l'air frottait avec des bruits de papier émeri ; pareil à un sac

d'aspirateur, le cube atmosphérique de la chambre regorgeait de particules, pellicules, cheveux, flocons, braises, échardes, limaille, rouille, d'une espèce de sable âpre et érosif qui entraît partout, bloquait des roulements à billes, soudait des espaces, cimentait les éléments les uns aux autres.

Beaumont était assis maintenant sur un monticule de gravier, et son corps semblait vieillir dans le genre des momies. Sa mâchoire blessée était un curieux os, un peu jaune et sale, où les nerfs étaient hérissés comme des herbes. Sa peau même, autrefois si vivante, cette peau où la sueur et les tiédeurs profondes avaient habité, n'était plus qu'une couverture de laine, une vieille couverture de cheval mangée par les mites, usée, pleine de nœuds et de trames grossières. Le monde était devenu lentement une drôle de symphonie de flanelles, les unes grises, les autres rouges, ou brunes, ou bleuâtres, qui s'irritaient et se grattaient mutuellement. La laine des murs contre l'écru de l'air ; la broderie orange, toute seule, un point rond, de l'ampoule électrique ; la toile à sac de la nuit usant le tricot des volets, ou la finette des toits de tuiles ; les nylons des vitres sur la laine des murs ; l'écru de l'air contre la satinette du parquet obscur. Et des couvertures, encore des couvertures, ici et là, des draps, des lainages, des fils d'Écosse, des suédines, des velours épais et durcis, des cotonnades, du tergal, des mousselines, des fourrures, des toiles, toujours des toiles, partout, se limant les unes les autres, en d'imperceptibles mouvements qui répandaient autour d'elles des nuées de poils et de poudre, en même temps qu'un chant monotone de l'usure, un son unique et discordant où fourmillaient les grattements, les raclages, les hachures, sans cesse, sans but, jusqu'à couvrir tous les autres bruits de la ville. Pris dans ces mandibules, dans ces mâchonnements, Beaumont était un ourlet de tenture, une boule de laine mêlée, quelque chose de mort et de consumable, recroquevillé dans le coton de son pyjama rayé, enserré dans les pans de toile cirée de son imperméable comme dans un suaie, et il vivait là, à plat, cousu sur ces décombres de machine à tisser, sentant les choses bouger autour de lui.

C'est ainsi qu'il vit le jour arriver, s'installer dans sa chambre. La lumière électrique brûlait toujours au même endroit, dans la poire de verre pendue au bout de son fil, là où dorment les mouches. Les sons métalliques, les martèlements de talons, le brouhaha des voitures avaient augmenté ; parfois un cri, encore insolite, fusait d'une bouche grande ouverte qui appelait vers les fenêtres : « Jérôme. » Ou bien une sorte de glas traînait le long des façades, probablement les matines.

Vers sept heures dix, Beaumont se leva ; il n'avait plus de

mâchoire, plus de gencive, de dent de sagesse, de molaire dévitalisée, rien. Sa barbe était assez longue, maintenant, plus épaisse sur la joue droite. En titubant, il avança dans le couloir ; il semblait repousser quelque chose devant sa bouche, l'haleine chargée d'alcool sans doute, et qui s'échappait en forme de triangle. Il prit l'écouteur qui pendillait au bout du fil, et composa un numéro avec sa main droite. 80-10-10. Il attendit debout, sans rien dire. Le téléphone sonna cinq ou six fois, là-bas, dans le studio face à la mer, près du lit blanc où des vêtements traînaient comme des dépouilles. Mais personne ne répondit, et Beaumont raccrocha. Il le fit très simplement, presque sans regret, les yeux voilés par la brume. Puis son index retourna vers le disque aux dix chiffres. 89-22-81. Le téléphone sonnait. Au-dessus de la tête de Beaumont, épinglée au mur, il y avait une vieille photographie découpée dans un livre, un homme barbu vêtu d'une soutane blanche, avec écrit en dessous :

Le Père de Foucauld
dans l'ermitage de Beni-Abbès.

À la quatrième fois, une voix répondit :

« Allô ? »

« Allô ? » dit Beaumont, d'une voix si faible que l'autre n'entendit pas.

« Allô ? » répéta la voix.

« Allô ? » reedit Beaumont.

« Allô, qui est à l'appareil ? »

« Beaumont », dit Beaumont.

« Qui ça ? »

« Beaumont. Je... »

« Qui, Beaumont ? Qui demandez-vous ? » cria la voix.

« Voilà. Je vais vous expliquer », dit Beaumont ; « je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai une douleur horrible, là, dans la mâchoire. Une douleur terrible. Je n'ai pas pu dormir cette nuit. J'ai... j'ai même dû me saouler pour pouvoir le supporter. Vous comprenez ? Alors j'ai essayé de téléphoner à... à une amie. Je voulais qu'elle vienne me voir. Vous comprenez ? J'avais peur. J'ai eu beau lui demander, lui expliquer, elle n'a pas voulu. Elle m'a dit ce qui lui passait par la tête, enfin, la première excuse venue, qu'il était trop tard, que ses parents ne voulaient pas qu'elle sorte la nuit, et cætera, et elle... »

« Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, et d'abord qui

êtes-vous ? »

« Elle n'a pas voulu. Il était quatre heures du matin et elle avait envie de dormir. Vous comprenez ? Elle a préféré dormir. Elle m'a dit... »

« Écoutez. Qui êtes-vous ? Et pourquoi me téléphonez-vous ? »

« Je suis Beaumont, je vous l'ai déjà dit. Je... »

« Je ne connais pas de Beaumont, moi, et puis... »

« Non ! Écoutez-moi avant de raccrocher. Ne raccrochez pas tout de suite. »

Beaumont sentit tout à coup la présence du poignard hindou, là, contre sa hanche. La futilité de cette arme, ou bien quelque chose d'autre, inconnu, lui apparut, et il l'ôta de sa ceinture. Le couteau tomba sur le sol, près de ses pieds, à l'endroit où il devait rester jusqu'à la fin. Beaumont continua à parler, lentement, avec peine ; les mots traversaient difficilement la zone empestée de sa bouche, cette zone maintenant dépeuplée de sa face dans le froid.

« Allô ? Oui. Écoutez : je vais vous expliquer, j'ai eu tout à coup tellement peur, cette nuit. Ça ne m'était encore jamais arrivé. La solitude, ça devait être ça, la solitude. J'étais tout seul dans cet immense appartement, c'était impossible à supporter. Et j'avais ce truc dans la bouche, cette tumeur qui me torturait. Est-ce que vous pouvez imaginer une chose pareille, est-ce que vous pouvez seulement imaginer ? Alors j'ai téléphoné à cette fille dont je vous ai parlé, mais elle n'a pas voulu venir. Alors j'ai pris une bouteille d'alcool et j'ai commencé à boire. Je ne me suis pas arrêté jusqu'à maintenant. Je suis noir, je suis complètement noir. Mais ça n'a pas d'importance. J'ai l'impression que je suis fini, que tout est fini. Je ne peux plus rien faire, je vous jure, c'est la vérité, c'est terrible, c'est... J'ai déjà été malade, vous comprenez, non, j'ai déjà été malade, dans ma vie, mais je ne savais pas ça. Je ne savais pas ce que c'était. J'ai déjà été saoul, aussi, mais pas comme ça. Pas comme ça. J'ai déjà eu mal aux dents, et tout, mais ça n'était pas pareil. Vous comprenez. Vous comprenez. Ce n'était pas comme aujourd'hui, ce vide, ce silence, tout ça, cet abandon. Alors j'ai pris le téléphone et j'ai fait un numéro, au hasard. Je ne sais plus quoi faire exactement maintenant, mais... »

« Oui », dit la voix ; tout ça était ridicule, dans le genre du courrier du cœur, des lettres des lecteurs, avec ton de voix faux, hésitations, presque littérature.

« Je... je ne vois pas ce que je peux faire pour vous. Je regrette. Au revoir. »

Et l'autre raccrocha. Beaumont ne fut pas blessé, ni même

troublé par la rupture. Presque sans bouger, il recomposa un autre numéro : 88-88-88. Loin sur des kilomètres de fil téléphonique, un disque se mit à tourner, répétant la même phrase : « Il n'y a pas de correspondant au numéro que vous demandez. Il n'y a pas de correspondant au numéro que vous demandez. Il n'y a pas de correspondant au numéro que vous demandez. Il n'y a pas de correspondant au numéro que vous demandez. Il n'y a pas de correspondant au numéro que vous demandez. Il n'y a pas de correspondant au numéro que vous demandez. Il n'y a pas de correspondant au numéro que vous demandez. Il n'y a pas de correspondant au numé... » Beaumont reposa l'appareil. Puis ajouta de nouveaux chiffres, $8 + 0 + 1 + 0 + 3 + 3 =$

« Allô ? »

« Allô ! est-ce que je pourrais vous parler ? »

« Oui, heu... C'est de la part de qui ? »

Peut-être Beaumont se trompait-il, mais c'était une voix toute fraîche et toute neuve, une voix de très jeune fille, quinze-seize ans sans doute, qui traversait la carapace de bakélite en accents purs, modulés vers l'aigu, avec parfois de doux chuintements graves dans la prononciation des occlusives, surtout des dentales. Beaumont écouta la voix réitérer sa demande, et une espèce de tristesse calme envahit sa face, se mêlant doucement avec la colonne de sa douleur. Il respira.

« Je m'appelle Beaumont », dit-il ; « je ne vous connais pas, je vous ai téléphoné au hasard, absolument au hasard. J'ai fait un numéro, comme ça, sur l'appareil, et c'est vous qui avez répondu. Je ne me rappelle même plus quel numéro j'ai fait, mais ça n'a pas d'importance, ça n'a pas d'importance puisque, de toute façon, dans un moment tout ça sera fini. Est-ce que vous acceptez de m'écouter, est-ce que vous voulez bien continuer à m'écouter jusqu'au bout ? »

« Je ne comprends pas, je... »

« Si vous ne voulez pas, ça ne fait rien, raccrochez. Vous n'avez qu'à raccrocher la première et j'essaierai un autre numéro. »

« Je veux bien, mais pourquoi faites-vous ça ? »

« Pourquoi je téléphone comme ça au hasard ? »

« Oui. »

« Je ne peux pas vous expliquer exactement, non, je ne peux pas. Parce que je ne le sais pas très bien moi-même. Je veux dire, si, il y a des trucs que je sais... je suis seul, et j'ai mal, et j'ai peur, vous comprenez, je suis complètement seul, je me sens complètement seul, et j'ai peur. »

« Et vous... »

« Oui, c'est ça, vous savez, ça a l'air ridicule de dire tout ça, comme ça, mais je ne peux plus me permettre, je ne peux plus me permettre d'avoir peur du ridicule. De toute façon, vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez jamais vu, et dans quelques instants ça sera fini, oublié. Vous comprenez ? Je ne sais pas comment dire ça, mais j'ai mal. J'ai vraiment très mal, à peine si je peux parler. Ça a commencé hier soir, non, même pas, pendant la nuit, vers quatre heures du matin. Je me suis réveillé avec ce mal aux dents et ça s'est mis à enfler, à enfler. Je ne sais plus où j'en suis, je... j'ai essayé d'appeler une fille que je connais, je voulais qu'elle vienne me voir, parce que je ne pouvais pas supporter d'être tout seul, comme ça, avec mon mal aux dents. Mais elle... mais elle n'a pas voulu venir, elle a dit qu'elle ne pouvait pas, parce que c'était quatre heures du matin et tout. Alors je ne sais plus ce que j'ai fait, mais c'était terrible. J'ai bu toute une bouteille d'eau-de-vie de prune, mais ça n'a rien fait. J'ai passé la nuit comme ça, assis sur un lit sans rien faire. Si seulement elle avait pu venir, si seulement elle avait voulu. C'était nécessaire, vous comprenez, c'était vraiment nécessaire. Jamais de ma vie je n'avais eu ça. C'était la seule fois, oui, je vous jure, c'était vraiment la seule fois de ma vie où j'aurais eu besoin qu'elle soit là. Maintenant, c'est différent. Je n'ai plus besoin de personne, vous comprenez. Maintenant, quand je veux, je pourrai aller chez le dentiste, et il me soignera. Il me fera une radio, et il me dira : vous avez un abcès sous la dent de sagesse, ou sous la molaire dévitalisée, ou quelque chose comme ça. Un abcès. Rien qu'un abcès. Et vous êtes si douillet. Pire qu'une femme. Et il ne comprendra jamais ça. Il ne saura pas ce que c'était, cette nuit, dans ma chambre. Si je lui disais, il ne croirait pas. Ça le ferait rire. C'était ça, mon vieux, un abcès, rien qu'un abcès. On va vous extraire la dent. Il faut vous faire une piqûre, j'espère que vous supportez les piqûres, hein ? Vous voyez ? La vérité, la vérité, c'est horrible. Quand on commence avec elle on ne peut plus s'arrêter. Et on peut rester ainsi des heures, sans rien faire d'autre, assis sur le bord du lit. C'est pour ça, c'est pour ça que je vous parle. Au début, malgré tout, malgré tout ce vide, je pensais encore qu'on pourrait faire quelque chose. Je pensais qu'on pourrait arrêter cette machine, cette espèce de machine, en parlant, en bougeant, en buvant du schnaps, en téléphonant, ou en faisant des trucs de ce genre. Mais maintenant, ça y est, j'ai compris. Il y a un état qu'on ne doit jamais dépasser, et moi je l'ai dépassé. Je ne peux plus revenir en arrière. J'ai besoin de ma douleur, maintenant, je ne suis plus rien que par elle. Et je l'aime. Il y a des choses qu'on

ne doit pas connaître, et moi, maintenant je les connais. Cette nuit. Vous savez... »

« Mais pourquoi, pourquoi dites-vous cela ? »

La voix hésita, paraissant construire et détruire simultanément, puis continua :

« Pourquoi ? pourquoi me dites-vous cela ? Qu'est-ce que vous allez faire, à présent ? »

Sans la moindre émotion, respirant parfaitement entre chaque proposition, Beaumont répondit :

« Je ne sais pas encore. Franchement je n'en sais rien. Je vous ai dit tout à l'heure, c'est différent, à présent, je n'ai plus besoin de personne. Maintenant je suis seul, je suis vraiment seul, tout seul. J'ai encore mal, bien sûr, mais je ne sais plus. Peut-être un peu moins mal, peut-être toujours pareil. Mais c'est oublié, déjà, c'est presque oublié. J'ai un genre de paix, vous savez, une espèce de petit calme triste et silencieux. Pour vraiment souffrir, il faut aimer quelqu'un. Et moi je ne connais plus personne au monde, tout m'est devenu régulier, indifférent. Je suis seul, et en même temps, je suis déjà partout. Oui, partout. Partout où il y a des gens, du soleil, des gens qui vont et viennent. Des travaux, des souffrances. Je suis tout ce qui se passe sur la terre, toutes les horreurs, et tous les plaisirs. Tout ce qu'on y dit et tout ce qu'on y veut. Je vous assure, tout. Parce que je suis vide, vide, vide. Et que tout peut venir en moi. Vous comprenez. Comme un magnétophone, tout à fait comme ça. Ou comme un appareil de téléphone. Les bruits des voix humaines courent en moi, pendant des kilomètres, des kilomètres. Vous comprenez ? Les voix des autres vont passer en moi, et moi je serai froid et silencieux, tout le temps. Je ne saurai plus rien. Je ne dirai plus rien. Une feuille de papier blanc, très blanc. Je vous laisse ça. Vous pourrez y écrire ce que vous voudrez. Mon nom, par exemple, Beaumont, Beaumont. Ou bien un jardin, avec des cailloux et des herbes. Et moi enterré dedans, sous une petite plaque de marbre, et des couronnes, et des fausses orchidées. Ou bien encore une fenêtre, vous savez, une fenêtre ouverte sur ce que vous voudrez, un paysage de neige, une rue grise avec les poubelliers qui passent. Du soleil, de la pluie, le mistral, les gens qui reviennent du cinéma, le soir, et un autocar qui s'en va. Vous entendez ? »

« Vous vous appelez Beaumont ? » dit la jeune fille.

« Je m'appelais Beaumont, oui », dit Beaumont calmement.

« Eh bien, Beaumont. Je... je penserai à vous. »

« Quand je mourrai », dit Beaumont.

« C'est ça, quand vous mourrez », dit-elle.

Comme il n'y avait plus rien d'autre à faire, ou à dire, et que c'était vraiment le matin, maintenant, Beaumont raccrocha l'appareil. Puis il retourna dans sa chambre, là où régnaient les draps en désordre, les couvertures tachées de cendres de cigarettes, et l'odeur pharmaceutique de l'eau-de-vie. Il marcha autour de sa table, quelques minutes, avec de grosses jambes lourdes de fatigue et des yeux cuisants. À la fin, il s'assit encore sur la chaise, comme il l'avait fait quatre ou cinq heures auparavant, au début de sa douleur. Le matin, cela existait vraiment ; cela avait des bruits de motocyclettes qui démarrent, des klaxons, des cris d'hommes, des lumières blanchâtres et fades, des odeurs de fumée qui perçaient les fenêtres fermées. Un suaire, oui, une espèce de suaire. Sur une carte de visite, où il y avait d'écrit :

PIERRE-PAUL BRACCO

d'accord pour mercredi
même heure

P.-S. – Ciné-club, demain soir, 21 h.

« L'Étang tragique » Jean Renoir

Il dessina une petite série de spirales et griffonna quelques mots. C'étaient :

*Je suis content d'avoir
connu ces choses
Maintenant je
les aime.
À bientôt.
Beaumont.*

Et il se replia à l'intérieur de sa gencive.

Les battements de son cœur, là-bas, au fond de sa poitrine, l'emportaient en rythme à travers ses artères. Chaque coup sourd qui s'ébranlait depuis le plus profond de son corps faisait mouvoir une vague large de sang épais, et cette vague le refoulait en lui-même ; vers un point inconnu, très petit, situé sur le bord de sa mâchoire, et qui portait à peu près tous les signes de la vie. Beaumont devenait minuscule, comme un gant qui s'effacerait à mesure qu'on le retourne. Ses pieds et ses mains entraient dans la

dent, par l'émail ouvert, et filtraient vers le fond, en aspirations caoutchoutées. Puis ses jambes, ses bras, son tronc disparaissaient à leur tour. Les épaules et la nuque suivirent, après, lentement et méthodiquement. Les yeux fondirent, les oreilles s'aplatirent et s'anéantirent, comme gommées ; les cheveux, dépeignés, et le front, et le nez, et la bouche, les lèvres lippues, les pommettes, les joues rayées de barbe, toute la face s'éteignait. Cette chair et ces os étaient digérés par une espèce de serpent dégingandé, un vrai boa de six mètres, un intestin vivant qui vivait caché dans sa mâchoire ; le visage n'était plus qu'une bouillie informe, mobile, qui fuyait vers le bas, vers l'orifice, à la manière d'une eau de lessive s'engloutissant par la bonde ouverte d'un lavabo.

Quand il fut installé dans sa dent, au centre d'une aire pulpeuse pleine de sommeil et de peine, Beaumont se sentit extrait de son malheur ; il était lointain et fluctuant, prisonnier d'une petite cage d'ivoire, et avide d'être souffrant dans la souffrance. C'était l'harmonie perdue le jour de sa naissance, et soudain retrouvée sans désir, sans souci, comme s'il avait été condamné par un tribunal d'hommes et de bêtes ; un genre d'hiver blanc et triste, mais où tout était infini, élégant, majestueux. Les chants clairs n'habitaient plus ses oreilles ; il n'avait plus d'oreilles, et il était la chanson. Il était fier de son nouveau corps, celui de dans-la-dent ; il s'amusait à le mouvoir dans tous les sens, pour le seul plaisir de découvrir ce dont il était capable ; il allait sans cesse dans les genres les plus divers, de l'Opéra-Comique au negro spiritual ; il était la trompette bouchée, la clarinette, le saxo-alto, ou bien le craquement sec d'un ongle qu'on casse. Très grand et machinal, comme Albinoni, ou plutôt sec et ramassé, comme Shelly Manne. Des sons de gong, piétinant brutalement sur d'entières surfaces planes, des tubulures, ou bien des ronflements, des gargouillis, des hoquets. Un seul sifflement aigu, dans le genre des criquets tout seuls dans la nuit. Le rythme mou et dur à la fois de la contrebasse, hachant le silence en doubles sons, Charlie Mingus, repris sans cesse l'un sur l'autre, bougeant, échafaudant des gammes, un barrage, puis temps de valse, et pluie de notes descendant simultanément sur deux cordes différentes, et souffle, souffle des poumons qui se déploient, jusqu'à l'union, jusqu'à la jonction, le point A, où, sombrement, dures, très dures, douloureuses, les couples de grondements s'assèchent d'un seul coup, avec un drôle de miaulement qui s'épanouit comme une douche. Ces cris et ces tumultes, qu'il avait choisis, étaient dans le genre d'un bonheur bizarre ; quelque chose d'infini, et pourtant de désespéré, dont il n'avait la maîtrise qu'à contrecœur.

Beaumont, assis dans sa dent, bien au chaud, bien au mal, les deux jambes encastrées dans les rainures des racines, était emporté par un autre mouvement ; celui du souvenir du soleil, par exemple, ou du temps qui presse. Il y avait au centre de sa chanson multiforme comme un animal particulier, un ver à pattes qui ne pouvait mourir. Il gardait avec lui le monde des rumeurs et des lumières, les bruits et la poussière, les rues éventées, le froid, l'épanchement des égouts. Et les cohortes des premiers hommes du matin, marchant vers leurs bureaux, serrés dans des imperméables.

Beaumont quitta sa chaise, son lit, ses cendriers et sa chambre ; sur les toits de la maison, qu'il avait pu gagner grâce à la fenêtre mansardée du palier du dernier étage, il marcha un instant. Il longea la gouttière et atteignit la zone que le soleil levant frappait de ses rayons. Il devait être quelque chose comme huit heures, huit heures et demie. Le vent, assez froid, venait de face et plaquait contre lui l'imperméable et le pyjama rayé. Beaumont vit la rue, sous lui, et la maison d'en face ; les volets étaient encore presque tous fermés. Sur le trottoir, à côté de la pharmacie, une petite fille leva la tête et regarda dans sa direction. Beaumont se plaqua contre la pente du toit pour se dissimuler. Puis, la fatigue aidant, il s'assit sur ses talons, en se maintenant de la main droite à une rainure de tuile afin de ne pas tomber. Il resta ainsi, assez longtemps, au soleil, assis sur le toit parmi les excréments d'oiseaux.

Il me semble que le bateau se dirige vers l'île

L'autre jour, j'avais froid chez moi, et je suis descendu dans la rue pour marcher un peu. Je n'aime pas tellement marcher pour marcher, non ; je dois même dire que je trouve ça un petit peu ridicule, la position verticale. Je ne sais pas balancer mes bras normalement le long de mon corps, en inversant le mouvement des jambes. Mais puisqu'il faut le faire, je le fais quand même, le mieux possible, et j'essaie de ressembler de toutes mes forces à une espèce de grand oiseau équatorial qui sortirait d'un lac, toutes les plumes collées à la peau, traçant pour le futur des empreintes de pattes fossilisées. Voilà comment je marche.

La rue où j'habite donne sur un quartier populaire, et c'est vers là-bas que je suis allé tout naturellement, sans motif apparent. Je n'y suis pas allé tout de suite, pourtant, parce que je ne veux pas me trouver trop brusquement dans un lieu qui me plaît, sans être préparé. Mon rêve serait d'habiter les faubourgs de la ville, les collines pleines de jardins et d'escaliers. Comme ça j'aurais quelques kilomètres à faire, à pied, avant d'arriver au centre de la ville, et j'aurais eu le temps de m'adapter, tout le long du chemin. Au début, je ne rencontrerais personne, et il n'y aurait presque pas de maisons. Seulement des champs velus, des vieux murs pourris, et des tas d'ordures de loin en loin, au bord des talus. Je verrais tout ça, je sentirais toutes les odeurs, pas encore mélangées. Au besoin, je m'arrêteraï de temps à autre sur la route, et je donnerais des coups de pied dans les vieilles boîtes de conserves. Puis je passerais le long d'un cimetière abandonné, et je croiserais au hasard une ou deux vieilles femmes en noir, peut-être même un facteur. Et je continuerais à descendre la colline. Je prendrais des raccourcis à travers champs, je passerais entre des villas où il n'y aurait aucun bruit. Plus bas, je ferais aboyer des chiens.

Alors, je descendrais un grand escalier couvert de feuilles

mortes, et je passerais entre des haies de poivriers et de mimosas. Vers la 223^e marche, je rencontrerais une colonne de fourmis noires en exode. Et je ne comprendrais pas ce qui les avait forcées à s'enfuir de la villa de gauche, la faim ou les insecticides, pour les conduire dans la villa de droite. Il y aurait aussi un papier froissé, dans le caniveau, sur lequel une main d'écolier aurait écrit :

*On the 12th of July 1588 Drake was playing bowls
at Plymouth with some of his officers.*

La Manche sépare la France de l'Angleterre.

Il me semble que le bateau se dirige vers l'île.

Avez-vous entendu parler de l'accident ?

*Sur les autos anglaises le volant est habituellement
à droite.*

*Napoléon ne put débarquer en Angleterre parce que
la flotte française avait été détruite à Trafalgar.*

et plusieurs mégots de cigarettes. Au bout de l'escalier, je verrais quelques enfants en train de jouer, et des autos arrêtées. Le soleil luirait très bas, tout contre la mer, prêt à s'éteindre. Mais au dernier moment, la cloche de la messe de huit heures, la sortie des élèves, ou quelque chose de ce genre, il obliquerait sur la droite et disparaîtrait derrière le champ d'aviation. Plus bas, toujours plus bas, les hommes et les femmes seraient plus nombreux, les villas seraient de plus en plus proches, jusqu'à ne faire qu'un seul bloc d'immeubles, des étages, des suites de fenêtres et de balcons, des cages d'ascenseur, des toits si hauts qu'on ne peut savoir s'ils sont en tuiles ou en ciment, des garages, des trottoirs, des carrefours, des bouches d'égout, un parc peuplé de femmes et de landaus, plusieurs chats de gouttière, tout cela, de plus en plus serré, de plus en plus ville, jusqu'à ce que, insensiblement, je cesse de marcher sur de la terre pour marcher sur du goudron et du sable.

Là-bas, je me suis arrêté sur le bord du trottoir et j'ai regardé bouger les voitures. Il y en avait beaucoup, dans tous les sens. C'était un drôle de carrefour, sans le moindre îlot de verdure au centre, avec une bonne demi-douzaine de feux de signalisation qui s'allumaient à tour de rôle. À un moment, une voiture allemande a accroché une camionnette ; les propriétaires sont descendus, et ils ont regardé leurs pare-chocs pendant quelques secondes, sans rien dire. Ils voulaient commencer à discuter, mais, derrière eux, on s'est mis à klaxonner et ils ont dû partir pour se

ranger plus loin. Alors, j'ai allumé une cigarette, sans rien dire, moi non plus, et j'ai attendu la suite. C'était un peu comme si j'avais été à une fenêtre, aux alentours de midi, en train de regarder une rue. Il y avait des mouvements, beaucoup de mouvements, dans tous les sens, et pourtant tout avait l'air bien tranquille. C'était peut-être un rythme, ou le contraire d'un rythme. Le sol était parfaitement lisse, sans la moindre aspérité où l'œil eût pu s'arrêter, où le genou eût pu s'accrocher et saigner. Un peu dans le genre d'un carton glacé, avec des caractères imprimés sous le glaçage. Les voitures roulaient là-dessus sans bruit, sans heurts, presque sans bouger. Puis elles disparaissaient dans les rues, en une fuite douce qui faisait penser à des gouttes d'eau sur une vitre. Les gens passaient aussi très vite, mais pour eux ça faisait plutôt penser à un miroir qui n'aurait rien reflété. Tout ça était liquide. Les choses étaient posées les unes sur les autres, bien à plat, et l'ensemble était harmonieux. Cependant, c'était loin d'être parfait ; il y avait quelque chose qui me gênait dans tout cela ; quelque chose qui me rendait vaguement inquiet. C'était, qu'est-ce que je venais faire, moi, qu'est-ce que je pouvais bien venir faire au milieu de toutes ces choses, dans cette histoire ?

Et, en plus, il faisait froid. J'ai fini de fumer ma cigarette, puis je l'ai jetée sur la chaussée, juste sous la roue avant d'un camion qui passait. J'ai relevé le col de mon veston et je me suis mis à arpenter la rue. J'ai regardé les vitrines des magasins, les unes après les autres. Devant un étalage de chaussures, il y avait une vendeuse. Pour dire quelque chose, je lui ai demandé :

« Combien elles font, les pantoufles ? »

« Les fourrées ? »

« Oui. »

« Quinze francs. »

« Merci. »

J'ai fait ainsi six fois le tour du pâté de maisons. À la sixième, je connaissais presque tout : les 2 cafés, dont 1 bureau de tabacs + la droguerie + 1 marchand de chaussures + 10 réverbères verdâtres + poste de police et objets trouvés + 1 magasin de céramiques de l'Étoile + chaussures André + 56 voitures en stationnement + 11 scooters + 7 bicyclettes + 1 vélosolux + pharmacie de l'angle + 1 magasin de la Guilde + gaines et soutiens-gorge + marchand de journaux et librairie + les affiches + 1 horlogerie-bijouterie Masséna + 1 réparation du trottoir, près de l'angle sud + vins gros mi-gros + boutique de coiffeur + 1 guichet de la Loterie Nationale + « Florence » de Paris + 1

tout-à-1 franc + opticien + l'autre coiffeur hommes-dames + Jean Leclerc chirurgien-dentiste + 1 pâtisserie + l'entrée du garage, noire et crasseuse + « Automatic » + 1 magasin Singer + portes + rez-de-chaussée + fenêtres à barreaux + graffiti + taches + défense de stationner + les sonnettes + thé Lipton + 1 mendiant assis par terre + fenêtres + fenêtres + fenêtres, toutes ces ouvertures et toutes ces excavations à ras de terre qui trouaient les murs de tous côtés ; à la sixième fois, donc, j'ai dû m'arrêter ; j'aurais bien continué comme ça, durant des heures, ou davantage ; mais les agents en faction devant l'entrée du Poste de Police commençaient à me regarder d'un drôle d'air, et j'ai pensé qu'il valait mieux ne plus repasser devant eux.

Alors je suis reparti en ligne droite, le long de la rue principale. J'avais sensiblement moins froid ; au bout de la rue, il y avait une espèce de soleil d'hiver, très bas, qui semblait immobile. En marchant, je l'ai regardé un instant, et j'ai eu envie de savoir tout à coup ce qui pouvait bien se passer pour les gens qui vivaient 5 000 kilomètres plus loin. Pour eux, le soleil devait être encore très haut dans le ciel. Ou peut-être une nappe de nuages voilait-elle la chaleur, mélangeant les doux rayons à des gouttes de pluie. Mais de là où j'étais, en hiver, c'était très dur de savoir. Je me suis mis à marcher très calmement, posant les talons les premiers sur le revêtement de goudron froid, les deux yeux fixés sur la boule blanche qui se noyait près de l'horizon. Ce qui était bizarre, offusquant, c'était que je me sentais vivre, dans la plus profonde évidence, et qu'en même temps, il me semblait être devenu transparent sous la lumière. Les vibrations de l'éclairage passaient à travers moi comme à travers un bloc d'air, et me faisaient onduler doucement du haut en bas. Tout mon corps, tout mon corps vivant était attiré invinciblement par la source lumineuse, et j'entrais longuement dans le ciel ouvert ; j'étais bu par l'espace, en plein mouvement, et rien ne pouvait arrêter cette ascension. J'étais comme construit, brique sur brique, en un haut édifice, en une muraille circulaire qui s'étalait sèchement jusqu'au plus profond des cieux. Ma chair était cimentée sur ce relief du monde, et je la sentais bouger et croître, toute craquante, étirée, paresseuse, vers ce soleil, dans le genre d'un eucalyptus. C'était la liberté, ou quelque chose comme ça. Je croisais des hommes et des femmes dans la rue, et je les distinguais très nettement, découpés en ombres chinoises sur le fond blanc de l'horizon ; ou bien des obstacles, des animaux, des lampadaires, des vieillards cheminant sur place au bord du trottoir venaient à moi au cours de ma marche ; mais au dernier instant, ils paraissaient s'écarter et fondre comme des branchages, et j'étais toujours entrant dans

le ciel vide.

J'ai marché très longtemps comme ça, sans m'en rendre compte. Puis la rue a fait un tournant, et la lumière m'a manqué. Je me suis retrouvé au bord d'un mur de béton, un enclos de terrain vague, une palissade de champ de démolition, ou quelque chose de semblable. Je me suis retrouvé comme ça, brusquement, dans l'ombre, nu, refroidi, et il m'a fallu regarder intensément plusieurs objets, et quelques personnes, pour redevenir petit et anonyme.

Quelques minutes plus tard, le soleil s'est couché. Je ne l'ai pas vu disparaître, mais j'ai compris à certaines choses autour de moi que cela s'était fait très simplement. Un demi-ton de couleur avait changé, dans la rue, et sur les façades des maisons. On était passé discrètement de l'ombre au manque de lumière. Et, presque en même temps, les réverbères se sont allumés, les uns après les autres. J'ai regardé un instant l'étoile bleutée qui grandissait à l'intérieur des lampes, tournait au vert, puis au blanchâtre, puis au bleu de nouveau, mais plus cru ; je trouvais ça amusant et familier, ces lumières qui progressaient ainsi doucement dans les rues de la ville. J'avais envie d'être soudain très haut dans le ciel, en hélicoptère, ou bien au sommet d'une colline, pour pouvoir suivre la reptation des points blancs. La ville se serait dessinée pour moi, en relief, et j'aurais pensé à toutes ces maisons et à toutes ces rues où la vie humaine était en action ; j'aurais pensé à tous les dessins qu'on peut faire, en suivant avec un crayon à bille ces séries de pointillés. J'aurais pensé à des tas de lits, de chambres chaudes, de tables, de chaises, de voitures, de charrettes à légumes. J'aurais joué à être ici, ou là, ou ailleurs, en prenant à chaque fois une lumière comme point de repère. Ou bien j'aurais joué à être la ville elle-même, et j'aurais senti sur mon corps plat, plein de boursofflures et de verrues, les picotements aigres de ces lueurs, comme les tracés d'une machine à coudre invisible.

Quand tout a été bien noir, avec ces points blancs des fenêtres et des réverbères, je me suis remis en route. J'ai allumé une autre cigarette, et je l'ai fumée en marchant. J'ai regardé les visages des gens que je croisais dans la rue, ou que je dépassais, ou qui me dépassaient. L'éclairage variait ses angles, et c'étaient tantôt des yeux, avec de lourdes poches sous les paupières, tantôt des cheveux illuminés comme des auréoles, tantôt des mains, des jambes mouvantes, des vêtements devenant râpeux sous la lumière du néon, des silhouettes noiraudes grouillant dans l'ombre, près des murs. J'ai marché longtemps comme ça, en traçant de grands arcs de cercle, à travers la ville. Je suis passé

par la périphérie de la ville, loin de la mer, dans un quartier d'usines à gaz et de terrains vagues. C'était désert, et il faisait froid. Puis j'ai abouti à une place, une espèce d'immense place gondolée, couvrant le lit de la rivière, où il n'y avait rien, pas un arbre, pas une maison, pas une boutique de glaces ou un marchand de journaux, rien que des voitures immobiles. J'ai traversé le parking dans sa longueur. J'ai vu des centaines de vitres obscures, des ondulations de carrosserie, noir, bleu, gris, rouge, vert, blanc, des pneus, des pare-chocs, des phares, des essuie-glaces. Là aussi, c'était désert. De temps à autre, au milieu de cette mer de voitures, sous la pluie sale des réverbères, émergeait un homme seul, vêtu d'une gabardine, ou bien un couple, en équilibre contre un capot ; il se dégageait de toutes ces machines à l'arrêt une sorte de rumeur confuse, qui n'était plus du bruit et pas encore du silence. Comme si le grondement continu des deux fleuves parallèles des rues encadrant le parking pénétrait ces masses de ferraille congelée et les faisait résonner sourdement, d'une musique pleine de cambouis et d'éloignement.

J'étais en quelque sorte nourri de cette rumeur. Elle entrait par mes oreilles et par toute ma peau et s'installait à l'intérieur de mon corps, déclenchant des mécanismes inconnus, des rouages. Au bout de quelque temps, j'étais devenu une sorte de voiture, moi aussi, une machine d'occasion sans doute ; ma peau s'était durcie, avait pris des tons métalliques, et, au plus profond de mes organes, c'était une mécanique dansante qui se déchargeait, à droite, à gauche, à droite, à gauche. Des pistons saillaient, des bielles s'emportaient, et à l'intérieur d'un repli de chair solide, dans le genre d'une culasse, un souffle chaud et puissant s'allumait très vite, et s'anéantissait en son propre éclatement, refoulant des vagues de fumée gorgée de suie, lourdes et larges comme des nappes de sang. Alors, pris par le mouvement et par l'automation, j'étais perdu au centre de ce labyrinthe de carrosseries éblouissantes. Je butais contre les pare-chocs chromés, j'étais fusillé par les faisceaux des phares, étalé, écrasé sur le sol par des paires de roues qui passaient sur moi et dessinaient les motifs de leurs pneus sur ma peau. Je bougeais sans cesse, je me faufilais entre les rangées de voitures. Au passage, des noms s'accrochaient à moi et restaient fixes sur mes rétines, De Soto, Pontiac, Renault, Ondine, Panhard, Citroën, Ford. Sans courir, je filais en zigzag sur le macadam, je contournais les formes obèses, les angles des ailes, les pare-brise, les coffres, les roues de secours. Je rampais sous les camions, je raclais mon dos le long des arbres de transmission, dans des clairs-obscurs pleins d'odeurs d'essence et de nappes d'huile. Dans

l'ombre grasse et entre les pneus. C'étaient pour moi des chambres minuscules, étouffantes, aux murs de caoutchouc, et dont le plafond, très bas, fourmillait de tubulures et de fils. Et je prenais place dans ces chambres, tout près du sol, et je les habitais entièrement, comme un quadrupède. C'est cela, j'étais une sorte de chat de gouttière effrayé par des bruits et par des lumières, et je rampais tout le temps sous le ventre des voitures.

Quand je suis sorti du parking, en passant sous un Berliet, j'ai vu un jardin public, et, derrière, une grande place entourée d'arcades ; c'est là que j'ai marché pendant vingt minutes. Les gens commençaient à me regarder bizarrement, parce qu'en me traînant sous les automobiles, j'avais taché mes vêtements de cambouis et j'avais déchiré mon pantalon au genou droit. Alors je suis allé au plus dense de la foule, et je me suis laissé porter par le mouvement sans rien dire. Quand j'ai été fatigué, j'ai choisi un banc au bord du trottoir, et je me suis assis. J'ai fumé une cigarette, en regardant les voitures passer. Après un moment, comme je ne savais pas trop quoi faire, et que je n'ai jamais aimé regarder les choses en face trop longtemps, je me suis mis à graver des lettres à la suite dans le dossier du banc, avec un caillou pointu. Ça a donné quelque chose comme :

AXEIANAXAGORASEIRA

J'ai vu une petite fille qui s'efforçait à faire du patin à roulettes avec un seul patin. Elle prenait son élan, puis elle s'élançait en avant, les deux bras levés en l'air, et elle glissait sur un seul pied. Mais elle perdait tout de suite l'équilibre, et à chaque fois, manquait de tomber. Elle tomba même deux ou trois fois. Mais cela ne semblait pas la décourager, et elle recommençait toujours, inlassablement ; à un moment, elle passa tout près du banc, et s'y accrocha pour s'arrêter. Je l'ai regardée et je lui ai dit :

« Vous n'avez pas peur de tomber ? »

Mais elle ne m'a pas répondu. Une minute plus tard, comme elle revenait près du banc, je lui ai reposé la même question. Elle m'a dit :

« Il faudrait que j'aie les deux patins, là, je ne tomberais pas. »

Je lui ai demandé pourquoi elle n'avait pas les deux patins. Elle a réfléchi un instant, puis elle a répondu :

« C'est Ivan. Mon petit frère. C'est lui qui a l'autre patin. Vous comprenez, les patins sont à lui, alors il ne m'en prête qu'un à la fois. »

Elle a fait un ou deux aller-retour, comme ça, à cloche-pied, en

évitant les passants, puis elle est revenue près du banc.

« Et encore. S'il me prêtait le patin droit ça serait facile. Mais il ne me prête que le patin gauche, alors... »

Je lui ai dit que je ne savais pas qu'il y avait des gauches et des droits dans les patins à roulettes. Je pensais qu'ils étaient interchangeables.

« D'habitude oui. Mais là, c'est des patins spéciaux. Vous voyez », dit-elle en me montrant son pied ; « vous voyez, il y a comme une chaussure dessus. D'habitude, il y a seulement des courroies. Mais dans ces patins-là, il y a une espèce de chaussure pour mettre le pied ; c'est spécial ; c'est pour qu'on ne se fasse pas mal. »

Moi, j'ai dit que c'était bête qu'on ne puisse pas mettre le patin gauche au pied droit, et que ça devait être bien difficile de se tenir comme ça sur la jambe gauche, sauf, bien entendu, pour les gauchers. Elle m'a regardé d'un air un peu apitoyé et elle m'a expliqué :

« Les gauchers, c'est pour les mains, voyons, pas pour les pieds, c'est connu. »

J'ai eu beau essayer de lui dire qu'il y avait des gens qui étaient gauchers des pieds comme des mains, elle n'a pas voulu me croire. Elle m'a dit que c'était idiot, complètement idiot. Alors je me suis seulement contenté de répéter que ça devait être tout de même bien compliqué de faire du patin à roulettes sur le pied gauche. Elle m'a crié :

« Question d'habitude. »

Et elle a recommencé à courir. Elle est allée très loin, cette fois, et un groupe de passants l'a dérobée à mes yeux. J'ai attendu un instant qu'elle reparaisse, parce que je voulais lui demander de me prêter son patin pour faire un tour ; mais elle n'est pas revenue, et, comme je commençais à avoir froid de nouveau, je suis parti, moi aussi.

Aux environs de la gare, j'ai rencontré une amie d'enfance ; elle s'appelle Germaine, Germaine Salvadori. Je ne l'avais pas vue depuis très longtemps, à cause de ce voyage que j'avais fait en Bulgarie. Nous avons vaguement parlé, de choses insignifiantes, comme ça, debout sur le bord du trottoir. Elle m'a dit qu'elle était mariée, à présent, et qu'elle avait une petite fille, nom Élodie. J'ai dit que c'était un nom curieux, etc., mais en réalité, c'était faux, je trouvais ce prénom prétentieux et cabotin. Elle m'a proposé d'aller prendre un verre, probablement en souvenir du temps où j'étais sorti avec elle. J'avais soif et j'ai accepté. J'ai écouté tout ce qu'elle m'a dit, son expédition en Espagne, son mariage, le nom

de son mari, son gosse, l'éducation, le métier, tout ça passionnément, comme si ç'avait été la vérité. Il y avait quelque chose que je ne comprenais pas, derrière tous ces mots, une sorte de drame qu'on m'aurait tenu caché. Je voulais intensément le découvrir, écarter des quantités de remparts, épuiser toutes les voies du labyrinthe, méthodiquement, une à une, forer un trou avec ma tête dans l'obstacle de l'oubli. C'était épuisant. Après une heure, j'avais mal à l'intérieur du cerveau, derrière les yeux, et les lumières et les bruits du café bougeaient autour de moi comme des personnes. Je me sentais cuirassé, hermétiquement clos contre je ne sais quoi, imperméable aux feux d'artifice des autres hommes et de cette femme. Elle m'a dit :

« J'ai appris ton succès avec ta pièce de théâtre, tu sais. J'ai lu ça dans les journaux, et ça m'a rappelé le temps de la propé. Comment elle s'appelle, ta pièce, déjà ? Je ne me souviens plus... »

« *Avant-Propos.* »

« Ah oui, *Avant-Propos.* Je me rappelais que c'était en deux mots, mais je ne trouvais qu'Abat-jour, ou Ex-voto, ou Arrière-pensée, ou quelque chose comme ça. Enfin, ça a bien marché, tu es content ? »

« Oui, finalement, je suis content », ai-je dit.

« Je ne l'ai pas lue, tu sais, mais on en a beaucoup parlé dans les journaux au moment où elle est sortie. C'est sur le problème de la passion, je crois ? »

« Oui, c'est ça. C'est sur le problème de la passion. »

« Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ? »

« Tu veux dire, au point de vue théâtre ? »

« Oui. »

« Oh, je ne sais pas. J'attends. »

« Tu dois avoir des propositions intéressantes, non ? »

« Oui, mais je préfère attendre encore un peu. »

« Ah oui, tu laisses venir l'inspiration. »

« Oui, c'est ça, je pense qu'il vaut mieux attendre encore un peu. »

« Tiens, je me rappelle l'essai que tu avais fait, en propé, tu te souviens ? L'essai sur le *Bateau ivre* ? Tu avais des idées un peu trop originales, à ce moment-là, j'ai l'impression. Ça dépassait nettement le niveau de la classe, tu ne crois pas ? D'ailleurs, Berthier ne t'avait pas raté à l'examen, cette année-là. Tout le monde croyait que tu étais un fumiste, mais moi, je savais que tu étais quelqu'un. Franchement, non, c'est vrai, je savais que tu

ferais quelque chose. »

J'ai souri humblement, j'ai fini mon verre de bière, et fui dit qu'il valait mieux que je parte, à présent, à cause d'un rendez-vous important. Si je lui avais dit tout d'un coup que j'en avais assez d'être assis là, à cette table, dans ce café, au milieu de ces gens, en face d'elle, elle n'aurait pas compris ; mais en prétextant un rendez-vous important, j'étais sûr qu'elle ne protesterait pas. Elle appela le garçon, paya les consommations, et se leva. Nous sortîmes ensemble, et sur le seuil, nous nous dîmes au revoir. Je l'ai regardée s'en aller à gauche, puis se perdre dans la foule, entre un kiosque à journaux et une vitrine de bijoux pleine de néons brutaux.

Il commençait à être tard, à ce moment-là, neuf ou dix heures. Déjà l'on percevait à travers l'étendue de la ville les signes de silence qui allaient venir. Le sommeil entraînait dans toutes les choses et s'y lovait doucement. Une matière glacée et calme, qui venait de nulle part, du fond du ciel, peut-être, ou de ce point à l'horizon, de cette tache noire et profonde, à l'opposé de l'endroit où avait disparu le soleil. Comme des bêtes habitées par une étrange inquiétude, tout à fait comme un vol de pigeons ou de mouches, les hommes et les femmes rôdaient le long des trottoirs, tantôt obscurs, tantôt éclairés par la lumière blafarde d'un magasin. Et les réverbères commençaient à brûler tous seuls dans la nuit compacte.

Moi, quand j'ai eu vu ces choses étalées partout, sous mes yeux, j'ai senti une espèce de tristesse claire et nette s'emparer de mon esprit. J'ai compris que tout était évident, pur et glacé, se consumant éternellement sans chaleur ni scintillation, comme des étoiles dans le vide. J'ai compris que le temps passait, que j'étais sur la terre, et que je m'épuisais chaque jour davantage, sans espoir mais sans désespoir. J'ai compris que quand revient cycliquement l'automne, je ne suis plus rien.

Alors, je suis revenu sur mes pas, et j'ai pris le boulevard qui mène à la rivière. Là-bas, j'ai descendu les marches d'un petit escalier, et j'ai cheminé sur le lit sec de la rivière. J'ai marché sur les galets, entre des broussailles et des flaques d'eau pourrie ; au fond, à gauche, il y avait le courant de l'eau sale qui coulait tranquillement. Parfois, entre les monticules de pierres, on voyait des sortes de rigoles boueuses où flottaient des brindilles. L'air était noir et, par plaques, sentait la fumée. À côté de tas d'immondices, des brasiers, des caisses déclouées attestaient la présence d'une vie humaine secrète. Plus bas, en direction du centre de la ville, le fleuve passait sous une place couverte, et des clochards vivaient là tous ensemble. Quand l'hiver venait, au fur

et à mesure du froid, ils reculaient à l'intérieur de l'abri ; parfois, une crue subite enflait la rivière, et tous étaient noyés, ou à peu près.

J'ai erré un moment comme ça, à travers ce dépotoir ; j'avais très soif, et j'ai bu de l'eau dans une des flaques boueuses. Si j'attrape la typhoïde, tant mieux, c'est une fin comme une autre. Puis je me suis assis sur un tas de cailloux, et j'ai fumé une cigarette. J'ai regardé la ville encore une fois et j'ai senti comme de l'amusement. J'ai pris des cailloux à pleines mains et je les ai jetés sur une boîte de conserves qui traînait au sommet d'un monticule. Quand j'ai eu fini, je me suis allongé sur le dos, sur les galets froids, et j'ai regardé le ciel noir. Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis rappelé d'un seul coup un poème qu'avait écrit mon frère Eddie, avant de partir, il y a six ou sept ans. Je l'ai récité à haute voix, pour moi et pour les clochards. C'était :

*amer ou quoi
je retire mes désirs
je laisse filer ma gloire
j'entrouvre la porte au non
je m'en fous que les oiseaux volent.
Je n'aime plus le rouge
le destin est un marchepied
pour les incapacités.*

*Je prends le train demain
pour la capitale des cloques.*

Après, je suis resté très longtemps allongé sur les pierres. Je n'ai plus senti le froid, ni les odeurs. Il n'est plus resté de moi qu'un emplacement, posé léger comme une feuille morte. Puis plus rien. Et maintenant, je viens revoir tous les soirs, du haut de la balustrade, sur le lit desséché de la rivière, parmi les galets les herbes et les ordures, l'endroit d'où j'ai disparu.

Arrière

Aujourd'hui, le 15 avril an XXV après ma naissance. Avant cela, marcher. Le train roule pour moi tout seul dans la nuit et les vitres tremblent et cognent. La vitesse a pénétré sans doute chaque roue, chaque plaque d'acier crasseux, et tout vibre, éperdument. Je bouge et vibre aussi, quelque part au fond de mon corps, et la vibration remonte l'édifice de mes organes, électriquement, avec des fourmillements, avec des pulsations, tout à fait comme une invasion de microbes. Je ne suis que cela, vibration, et les ondes courtes et sèches parcourent mes segments, mes os, mes paquets de nerfs. La vitesse solide. Quelque chose sort de moi, démesuré, pur, froid, pareil à une longue lame de couteau. Et j'attends. Avant cela, marcher toujours. Mon visage est plus mou peut-être, plus mou déjà. Je sens les fémurs et les tibias racornis, la peau du ventre repliée. Encore rien... Je vais plus loin : le cœur, maintenant ; le cœur, qui bat sensiblement plus vite, sensiblement moins fort. Les poumons sont étriés, tout à coup. Et la vitesse, toujours la vitesse, qui sort de moi. Des images compliquées, vaines, s'échafaudent. Des sons très longs, des ronflements, semblables peut-être au bruit de déplacement d'air dans un incendie. C'est cela : je suis face à un incendie géant, qui embrase une moitié de ville. L'incendie passe, repasse, et moi je ne bouge pas. Je suis encore dans une sorte de train, sans doute. 20,19,18,17,16,15... Quelque chose décroît, décroît vite, je ne peux pas retenir. Je suis comme sucé, comme aspiré par une digestion vorace, je ne me défends pas ou à peine, rien de possible. Le train, c'est moi. Je comprends, maintenant, qu'y puis-je ? Peut-on lutter avec un train ? Le souffle puissant, les rails, terriblement longs, rectilignes, entrés en moi avec une violence qui déchire tout, les roues, les essieux grinçants, les soufflets, les vitres béantes ouvertes sur des carrés noirs de nuit et d'air, sur de la glace, le ciel immobile, la machine qui tire, tout droit, tout droit, qui hale son fardeau, sans effort, à travers la campagne nue, tout cela c'est moi, moi qui fonce, moi furieux, moi féroce, moi

comme un buffle fou. Je passe des villes, des séries de villes où les lumières brillent et changent de place. Des fils courent devant mes yeux, s'élevant, s'abaissant, s'élevant, s'abaissant. Etc. Le froid est entré dans mon corps avec le mouvement, et je suis devenu horizontal, aplati sur la terre, étendu sur elle comme une nappe d'eau. Et je file partout. Plus rien ne me retient. J'envahis les trous, je bute et je couvre les éminences, j'étale, je flotte, j'ai des vagues.

Toujours les mêmes chiffres, comptés à l'envers, s'échappent de moi. Ce sont des secondes, sans doute, d'ineffables vaines secondes qui morcellent toutes choses, tracent des traits, puis effacent, découpent les paysages, les phrases, les mots, les lettres. *Et il n'y a jamais plus rien.* Une voix que j'entends, mais que je ne connais pas, épelle ainsi mon nom et le déforme, l'amoindrit, le rétrécit. Et tandis que cette voix parle de mon seul nom, je sens que je vais quelque part ; je ne sais où encore, mais c'est un point précis, situé au-dehors, et qui m'attire irrésistiblement de son épuisant mouvement de force. Il aspire, il engloutit.

« *Henri Pierre Toussaint* »

« *Henri Pierre Toussaint* »

« *Henri Pierre Toussaint* »

« *ri ouss* »

« *rier Toussaint* »

« *er Touss* »

« *Toussaint* »

« *Touss* »

« *ouss* »

« *ss* »

...

Voilà ce que je suis devenu. Je suis secoué, aussi, comme un vrai monceau de gélatine. Et beaucoup de choses m'échappent, se jettent hors de moi, me vident ; il me semble que je suis la coque d'un grand paquebot, et que les hommes et les rats me fuient, s'éparpillent au loin pris par la terreur, tandis que je coule lourdement vers l'intérieur de la mer. Je vais devenir un désert, le canal d'un puits aérien, parti de nulle part, et conduisant vers un gouffre.

Mon corps a beaucoup perdu, maintenant. Je l'ai vu se flétrir

dans cette sorte de jeunesse, et se faire petit. Plus de muscles, déjà, ou presque. Mes mains sont courtes, carrées, et les veines y sont rentrées comme elles étaient sorties, sous la peau blanche. Tout bouge plus vite, tout est lisse, aisé. Le nombre décroissant m'a dépouillé davantage, et je vais reculant, reculant, reculant, reculant, encore plus loin, en arrière, en arrière, en pleine chute horizontale. Des cris, que je ne connaissais pas, m'environnent. Des formes aussi, prises dans un ensemble glacé et délicat. Cette évaporation se fait doucement, sans chaleur, sans force, et l'eau qui sort de moi ne laisse à nu que des particules sans angles, rondes et polies comme des dents. Est-ce encore la vitesse, l'action qui est en moi ? Je ne vois plus de train, à présent, plus de rails, plus de direction. Au contraire, il me semble que je suis immobile, enfoui jusqu'à la taille au centre d'une plage de vase. Et je sombre bas. La taille, les poignets. Les côtes. La poitrine, les épaules. La base du cou, le cou, la nuque, la gorge. Puis le menton. La bouche, la bouche. Les narines, elles plongent dans le sable comme deux trappes qui se referment. Tout me presse. Et je coule encore, je tombe dans ce puisard, dans cette fosse septique qui me dissout chaudement, froidement, au fur et à mesure, de sa masse toute vibrante et toute colorée de fumier organique, de riche bête vivante au long intestin acéré. Les joues. Les yeux, mes yeux qui se ferment sur le monde sablonneux.

Et j'oublie. Le temps passe encore, il retire de moi ses mouvements de balancier. La voix compte toujours, à rebours : 15, 14, 13, 12, 11... Tout ça est devenu si étroit, si blanc. Je suis assis sur une chaise de paille, au centre d'une aire de soleil. Les sons entrent dans ma bouche et s'y mélangent, tout raboteux, tout chaotiques. Des mots se forment, se déforment, se plient en deux, fondent.

« Cigarette. ALTÈRE. FUIR. ÉPINES. NATTES. HUER. NALES. RENT. UNT. RAT.

AFGHAN. SETTAN. UIR. Américain. 5 KARRES. 15 %. Littérature. AURRLS. E RNA. » Rien ne les sollicite. Et pourtant, ils viennent, ils entrent, ils sont là, issus de l'extérieur, de champs larges et obscurs. Venus du monde, de surfaces de terre mouillée, d'espèce de terrains vagues encombrés de rebut. Ça doit être de là que je viens. Ça doit être ça qui m'a nourri. Mes parents, si j'en ai, ça doit être dans les tas qu'il faut les chercher.

Reculer, reculer encore. Sur mes yeux, maintenant, il y a une mince pellicule opaque, quelque chose qui épaissit ma vue comme des lunettes d'hypermétrope.

J'assiste aux dernières métamorphoses de mon nom : « Henri ! Henri ! » « Ri ! » « Ri ! Ri ! Ri ! » C'est mon nom, que les gens crient. La bouche ouverte, un rire fou se bouscule le long de la gorge, roule comme un éclat de tonnerre, s'affaisse, se relève, dépasse les lèvres et chante dans l'air, repoussant les rideaux invisibles de l'air. Puis ce rire se transforme en douleur, en une très grande douleur, née dans la chambre des poumons compressés, venue depuis le diaphragme paralysé, espèce de long tétanos intérieur, qui chasse, qui repousse, qui chasse, qui extirpe mon âme de mon corps.

Tiens ! J'ai encore rapetissé. Je ne peux pas dire de combien, mais les objets me semblent tout à coup gigantesques. Moi qui étais plutôt grand, voilà que la table m'arrive à la hauteur du nez. Mais je ne suis même pas étonné, non, je me laisse manier comme ça par le temps. Je circule seulement au milieu des choses comme à travers une forêt : les tables, les chaises, les commodes, les lits, les escabeaux sont des arbres. Leurs fûts sont immenses, et moi tout petit.

Puis vient la marée des choses très anciennes. Je ne suis plus moi depuis un moment déjà. Je ne sais comment dire, mais les cris, les appels dansent. Les mains. La confusion règne partout, et cette espèce de vide est entré dans mon crâne, par mes yeux, ma bouche, mes oreilles, mon nez béants, et a coulé dans tout mon corps comme une eau, comme une eau. 10, 9, 8, 7... Je suis relié à la terre par une colonne, par du marbre. J'appartiens. Ou peut-être suis-je couché à plat ventre, glacial, sur une photographie. Oui, là : sur un quai, près d'une femme, au bord de l'eau, le coude posé sur une borne. Avec des montagnes derrière mon dos, et un rectangle parfait de ciel sans nuages au-dessus de la tête. La figure toute lisse, à présent, les cheveux ras, et les yeux cernés. Je ne respire plus, ou à peine. C'est cela : je suis rentré dans mon univers, vous savez, ce spectacle pétrifié, ces automobiles fixes, ces passants interrompus dans leur marche, ces oiseaux cassés en plein vol, tout ça, bien plat, posé, uniforme, figé, poli, arrêté, intouchable.

Et toujours, pourtant, la même chose qui s'en va, qui s'échappe, cette bête qui file, qui fuit, qui se refait. Je ne recule plus, dirait-on. Non, l'évasion a cessé. L'action qui tout à l'heure se faisait à rebours, voilà qu'elle s'est retournée, après une sorte de temps d'arrêt, où elle s'est ramassée sur elle-même, tapie dans le noir, puis brusquement, elle bondit, elle repart, elle recommence, et cette fois elle m'emporte vraiment. Plus rien ne freine. Je suis libre, je suis totalement libre. Je n'attends plus rien, et ma chair ne fait plus obstacle. Je dévale, je roule à tombeau ouvert sur la

nouvelle route, bien droite, bien vierge, sur le grand chemin tout blanc et tout calme. Voilà, c'est ça la vraie vitesse. Rien ne m'arrêtera. J'entends le bruit cadencé des secondes qui fusent, les coups assourdis de mon cœur-bombe, et les chiffres passent, ils escaladent, ils bâtissent.

101 102 103 104 105 106 107 108 109 110
111 112 113 114 115 116 117

Là où je suis, il n'y a plus de jour, plus de nuit, plus rien. Ce sont les photographies qui défilent, les photographies sans date, silencieuses, qui ne montrent rien, qui ne représentent personne. Où on ne voit pas de têtes, pas d'objets, aucun paysage. De grandes feuilles de carton gris, où j'entre très vite, et que je quitte plus vite encore. Un vrai corridor à mille portes où j'avance royalement.

Plus bas, maintenant. Oui, beaucoup plus bas. À quatre pattes. Les tourbillons sont partout, et j'en suis un aussi. Le chaud, le froid. Mal. Les picotements, les titillations. La langue s'enroule dans ma bouche, les souffles passent faiblement. Les mots, où sont-ils ? Ils ont disparu. Il ne reste que des sortes d'auréoles, oui, c'est cela, des sortes d'auréoles autour des choses. Des impulsions qui soulèvent tout le corps et le font glisser vers des cibles, le jettent au centre des matériaux, et malaxent l'ensemble.

Je suis un nain. Je n'ai plus de forces, je tremble de tous mes membres. La peur : qu'on me laisse là, oublié dans mon trou, je ne suis pas digne qu'on se souvienne de moi, qu'on se penche vers moi, qu'on me regarde. Oubliez-moi. Tout est si grand, anguleux ; les lumières sont blessantes ; elles passent parfois rapidement, parfois longuement, traînant sur mes rétines d'éternelles robes blanches, nacrées. Des éclairs, des soleils électriques. À gauche, à droite, des crissements, des grincements de bois écorché. Je suis pris sur une étendue de buvards, et la poussière bouge au milieu d'âpres odeurs d'encre. Et tout monte en moi.

Des vagues acides s'élancent de mon ventre, écartent les parois des muqueuses, et montent, montent, montent. Je vomis le monde partout. Je suis inondé ; puis appelé, arraché, secoué. bercé, balancé. Alors d'autres nappes surviennent, des voiles gazeux, hypnotiques, qui se posent en voletant légèrement sur ma tête, et la recouvrent, l'un après l'autre, comme des scories.

Quel chiffre ? ? ? 2 ? 1 ? moins encore ?...

Le marécage est vraiment très grand. Des fumées s'élèvent ici et là, un peu partout, et les odeurs sucrées ou piquantes rôdent,

tournoient. Des bêtes très lentes surgissent de la boue, leurs carapaces noirâtres luisant sous la lumière, des gouttes perlant sur les pustules. Ces bêtes sortent leurs cous du marécage, avec de longs étirements de vertèbres, puis elles regardent de côté, et leurs yeux ouverts trouent la cuirasse de boue. Dans un ciel plein de vapeurs, des signes lourds sont tracés : des barres épaisses, charbonneuses, qui s'émiettent peu à peu dans le vent. Par endroits, le froid est si intense qu'on voit des cristaux de glace se former à même la couche d'air, comme sur une vitre. En d'autres endroits, c'est au contraire la chaleur, un été humide et accablant, et des spirales se dessinent dans les flaques de terre fondue. Les bulles s'entrechoquent, luttent, et puis éclatent en projetant autour d'elles des éclaboussures sales. Tout bouillonne, tout cogne. Des ondes sourdes voyagent à des kilomètres de profondeur, et d'imperceptibles frissons de la croûte terrestre marquent ces itinéraires. La faim. La soif. Recroquevillé, baignant dans la sueur. La fièvre, quelle fièvre ? La gorge ouverte, la gorge déployée, pour sucer l'air et la vie, les liquides nourriciers, la fraîcheur, pour calmer ce feu dévorant qui brûle dans les entrailles, pour apaiser ces rougeurs, ces gerçures, pour inonder ces replis de peaux sèches, pour respirer, pour irriguer, pour entrer tout vivant dans l'atmosphère, et nager, voler, ramper, flotter, s'étendre, grandir, vivre, vivre ! Et le cri rauque, strident, doublé d'un autre cri, d'un « han ! » de casseur de pierres, ces deux cris réunis montent ensemble, continuent à s'élever vers le plafond.

Et puis, *en route* vers l'espèce de mort. Année Zéro.

L'homme qui marche

On peut perdre l'essentiel d'une vie à marcher sans être pour autant un homme qui marche. C'est évident. Et inversement, on peut n'avoir que peu marché en somme, avoir eu peu de goût pour la marche, n'avoir jamais su marcher, et être cependant incontestablement *un homme qui marche*. Telle est la loi de toute vie profonde, par quoi les êtres et les choses ne sont que par un dessin propre, un accomplissement hors de toute pondération, hors de toute limite, et cela sans appel. Témoin l'histoire qui arriva à J.-F. Paoli.

À onze heures du matin, Paoli sortit d'un très long sommeil, d'un sommeil étouffant et torride, accablant, qu'il avait provoqué neuf heures auparavant à l'aide d'une dose trop forte d'hypnogènes. Il se leva, ouvrit les volets, et circula en pyjama à travers le studio. Le soleil, déjà haut dans le ciel, chauffait le mur de la façade est. Quand il eut fini de se laver et de s'habiller, Paoli fit bouillir un peu d'eau dans une casserole et prépara une tasse de Nescafé. Puis, il but, assis sur le tabouret de la cuisine, et resta là un moment sans rien faire, abruti, attendant Dieu sait quoi. La main-éponge qu'il avait accrochée à un clou, au-dessus de l'évier, dégoulinait mécaniquement sur une bassine de fer renversée. Les gouttes tombaient régulièrement, l'une après l'autre, ou parfois deux en même temps, selon un rythme qu'il s'exerçait à comprendre. En se retournant pour regarder, il vit que de la main-éponge s'échappaient deux sources d'eau, une à droite, l'autre au centre. Celle du centre, plus fournie, coulait plus vite. Si bien que pour environ cinq gouttes venues de droite, il tombait onze à douze gouttes venues du milieu. Les gouttes ne tombaient d'ailleurs pas au même endroit : celles du centre frappaient le bord de la bassine, près de la zone de soudage, avec un bruit aigu, net ; celles de droite cognaient le centre du récipient, et le bruit de l'impact avait quelque chose de plus gong, une qualité de son sourd et profond, une note grave, souterraine, qui vibrait le temps

de deux gouttes aiguës, approximativement. Toutefois, par suite d'accélération mystérieuses dans le processus du dégoulinement, vibrations de l'air, coups dans les canalisations, union brusque de deux ruisseaux minuscules au sommet du tissu-éponge, le rythme même de chaque source était variable. L'on pouvait très bien avoir tout à coup, par surprise, une série de trois « bong ! » où n'intervenait aucun « tic ! ». Ou, inversement, en mitrailleuse, il pouvait y avoir une suite de dix à onze « tic ! » sans le moindre « bong ! ». Pourtant, en dépit de ces fluctuations, le rythme restait précis, violemment réglé, et s'il avait fallu le transcrire, on aurait pu aboutir au thème suivant :

Tic tic tic tic tic tic tic tic tic tic tic
Bong bong bong bong bong bong

Paoli, tassé sur son tabouret, entendait le cliquetis des gouttes d'eau de façon de plus en plus criarde. C'était entré tout simplement par ses oreilles grandes ouvertes, et maintenant, c'était là, installé dans sa tête, un vrai robinet en train de fuir, en train de le remplir sournoisement, goutte après goutte. Il en était possédé ; c'était comme un repoussoir, comme une sorte de tampon de bruit qui avançait d'un millimètre à chaque déclic, et le refoulait vers des ténèbres. Ou bien comme un animal minuscule, dans le genre d'une souris, et qui bondissait, rebondissait, s'échappait loin de lui, et le traînant avec elle, par petits soubresauts de l'échine, par réflexes atrophiés, l'attirait vers sa cache, vers son trou au coin d'un mur, là où il serait abandonné, laissé pour compte, dans le silence et dans la prison de son corps trop grand.

J.-F. Paoli avait peur d'être abandonné par le petit animal mécanique ; avec un effort de volonté, il arriva à oublier la présence de cette créature malfaisante. Mais à peine avait-il réussi à effacer la forme du corps, ténu et gris, que quelque chose d'autre survint. C'était la musique, cette fois. Pas n'importe quelle musique : le thème était venu naturellement, simplement, de l'alternance rythmée des graves et des aigus. Mais ce thème, normal après tout, ne s'était-il pas plus tôt formé, qu'il s'était déjà multiplié, divisé, construit à l'infini, répercuté, renvoyé, refait dans tous les sens, sur toutes les vitesses. Chaque goutte qui tombait de la main-éponge, à présent, se brisait en mille, en deux mille, en cent mille autres gouttes, toutes pareilles, qui retombaient en pluie, pêle-mêle, et martelaient les oreilles d'un

roulement obscur et aigre de cliquetis des cliquetis des clapotements des cliquottements, à l'infini. Tout était mélangé, et éternel, car chaque nouveau morcellement d'une goutte tombant sur la bassine renversée prenait vie à son tour et continuait son rythme d'alternance des graves et des aigus, et faisant cela, se morcelait à son tour en d'autres gouttelettes, qui devenaient d'autres parcelles, puis d'autres bruines, et des pluies, des douches, des brouillards, des fumées, des embruns, des buées de bruits, tous perceptibles, tous précis, rigoureux, inévitables, accordés à leurs propres harmonies, tressant dans les tympanes de Paoli une drôle de symphonie de l'extase, un abîme absolu et intransgressif, qui vous emportait, qui vous asseyait dans son palanquin, sous un dais, et vous acheminait lentement, royalement, vers les domaines de la folie.

C'est cette musique-là, pas l'autre, qui poussa J.-F. Paoli debout, et le fit marcher, dans la force des martèlements et des fugues, qui le fit si l'on veut rompre le silence de ses muscles, et pénétrer plus avant, plus profond dans l'espace neuf, de ses deux jambes mouvantes, de ses reins tendus, de ses bras flottants, de sa respiration cadencée.

Il avançait. Il quittait le studio, le parallélépipède aux murs peints en blanc, où régnait l'inertie, où la puissance de l'action était assise et étouffait toute seule. Il descendait les marches de l'escalier ; d'abord une à une, puis plus vite, deux à deux, encore plus vite, quatre à quatre, cinq à cinq, la main agrippée à la rampe, six à six, et, arrivé au dernier palier avant la rue, il les sautait toutes, les quatorze petites marches, en une fois, il bondissait d'un seul élan, d'un seul choc, jusqu'à la rue ouverte sur le ciel.

Puis il se mettait en route, sans savoir où il allait, le cœur un peu pincé à l'idée de tout ce qu'il allait voir, de tout ce qu'il lui faudrait voir en cette simple journée, de toutes les filles qu'il allait croiser sur son chemin, de toutes les femmes à la démarche souple et calme de fauves, de ces vieillards boiteux, infirmes, de toute cette foule où il allait sans doute passer, et qui allait le malmenier.

Il était décidé. Il oubliait tout. Jusqu'à son nom, sa famille, et son histoire. Rien n'était important, rien ne valait la peine qu'on parle. Il oubliait ça aussi, vous savez, cette histoire avec Jeanne. Elle était partie hier, dans l'après-midi, après une espèce de querelle de rien du tout ; il oubliait encore. Et ce mot, qu'elle avait griffonné à la hâte, au crayon rouge, sur son éphéméride :

Samedi 16 mai 1964 Saint Honoré

Soleil : lever 4.09 heures.

coucher 19.25 heures.

Lune : lever 8.23 heures.

coucher 23.49 heures.

Matin :

Rendez-vous à 11 h 30 avec Jonas.

Préparer la facture pour Citroën.

Après-midi :

Ne m'en veux pas. Il vaut mieux qu'on se sépare pour quelque temps. Ça ne sert à rien de continuer comme ça. À un de ces jours peut-être.

Jeanne.

Tout ça n'était pas bien sérieux. Il fallait marcher, marcher dessus, piétiner, ne laisser aucune trace. Ici, sur le trottoir, était l'aventure, la véritable aventure de J.-F. Paoli. Il n'était pas seul. Il avait pour lui des kilomètres et des kilomètres, des bâtisses, des magasins, des rues, des platanes, des voitures, les autres piétons. Paoli croisa une jeune fille qui marchait en sens inverse, très droite, balançant un sac au bout de son bras. Puis une autre, aux cheveux mi-longs, châtain clair, aux yeux cachés par des lunettes de soleil en forme de papillon. Deux encore, accompagnées d'un type en blue-jeans, et qui parlaient et riaient très fort. Très bien, tout ça. Très bien. Continuez. Paoli n'était pas seul ; il marchait avec les autres, il était vivant, il rencontrait des tas de jeunes filles qui marchaient comme lui. Peut-être plus loin, à un carrefour, il rencontrerait une jeune fille qui irait dans le même sens que lui, sensiblement la même allure, un peu moins vite quand même, qu'il pourrait aborder poliment, à qui il pourrait dire, avec bonne humeur, « Excusez-moi, puis-je faire un bout de chemin avec vous ? Est-ce que cela ne vous gêne pas que je vous accompagne un instant ? Vous allez où ? Vous vous promenez souvent par ici ? Vous habitez dans le quartier, sans doute ? Etc. » et il serait sauvé.

Paoli longea ainsi une série de rues, les unes à l'ombre, les autres au soleil. Une force mystérieuse s'était logée en lui, avait gonflé ses muscles et ses tendons, et le propulsait en avant, sur le

ciment sonore. C'était un peu comme s'il avait été habité par une mécanique parfaite, où rien n'était laissé au hasard, où tous les mouvements s'enchaînaient naturellement, par le seul jeu des bielles pivotant sur des axes, de soupapes commandées par des systèmes compliqués et décisifs de rouages, de roues lisses ou dentées, de billes, de clavettes d'acier, de vis sans fin. Dans son cerveau, rien n'était clair. Aucune idée, pas la moindre petite pensée n'arrivait à se former. C'était une étendue de brume, qui régnait d'un bout du crâne à l'autre, et d'où n'émergeait rien, sauf le roc, le cri tendu de la volonté. Une sorte de corde raide à se rompre, qui avançait droit devant lui, jusqu'à l'horizon et même plus loin, et qu'il suivait sans comprendre. Un cri, oui, un cri bien lisse et bien monotone, un cri comme une route, un long et strident iiiiiiiiiiiiiiiiii qui l'aspirait en avant, modelait tout son corps en une forme aérodynamique, le jetait, appuyait sur l'accélérateur, le faisait fuser, tout droit, avion supersonique, à l'assaut des points fuyants où s'unissent les perspectives.

Il arriva doucement vers le centre de la ville ; un nuage mince, en forme d'animal, avait glissé devant la boule du soleil, et la lumière qui filtrait semblait plus blanche, d'un blanc éblouissant, une neige omniprésente. Il n'y avait pas de vibrations, pas de chaude couleur jaune. Tout était source de lumière, comme si les murs des maisons, les carrés du trottoir, les vitrines, et jusqu'aux peaux des hommes, étaient des miroirs. Elle était partout, la lumière tranchante, elle venait de tout, elle saturait. En même temps, une sorte de chaleur humide et étouffante s'était mise à régner sur la ville, et Paoli sentait les gouttes de sueur qui coulaient le long de ses flancs.

Cette chaleur, peut-être, cette lumière, se mirent à décupler la puissance des yeux des gens, autour de lui. Ils n'étaient pas plus brillants, non, mais l'agressivité des éclairages obligeait les paupières à battre, continuellement, et l'on pouvait, à chaque clignotement, être pris en état d'infériorité, d'humiliation. Pour lutter, beaucoup plus que pour se cacher, J.-F. Paoli prit des lunettes noires dans la poche supérieure de sa chemise, et les chaussa.

Et puis la ville était pleine de regards indiscrets, d'espèces d'espions qui, sous prétexte de vendre des journaux, s'enfermaient dans des guérites, au bord du trottoir, et, leurs yeux perçants enfouis derrière des trous noirs, épiaient, épiaient tout le temps ; d'autres, cachés derrière des jalousies à demi fermées, vous regardaient passer du haut des maisons, filmaient tous vos mouvements dans la boîte obscure et brûlante de leurs crânes. Des chiens passaient, et vous observaient à la dérobée, ou bien

des chats, des oiseaux dans leurs cages, des enfants dressés dans leurs landaus, des mouches insolentes, des pigeons qui tournoyaient au-dessus de votre tête en des vols bruyants, lourds. Cachés derrière les vitrines, les marchands vous reconnaissaient, vous voyaient, vous étudiaient, et vous, vous ne voyez rien, vous passez, vous marchez, les vitres sont opaques. Plus loin, des enfants encore, des policiers, quelques vieilles femmes, aux yeux lourds, mais qui savent voir. Au bord des murs, dans les vieux coins pourris, il y a des clochards qui dorment, qui ont l'air de dormir, mais ils mentent, ils regardent, ils laissent filer hors de leurs paupières bouffies un mince rayon qui vous perce, qui vous fait une piqûre. Des mendiants étalés sur votre passage, et quand vous arrivez, c'est vous le mendiant, c'est vous qui vous voyez déambuler, raide, maladroit, vous frayant un chemin à travers une aire d'insultes, repoussant un vrai rideau d'ordures. Et sans cesse, infatigablement, les passants, tous, hommes, femmes, enfants, chiens, ombres qui vont et viennent, qui tournoient, qui sont vertige, peur, colère. La ville était comme ça, toute nette, toute dure, avec des centaines, des milliers de trous percés de tous côtés, au fond desquels brillaient comme des billes les yeux excités. Paoli, le souffle court, pris au centre de ces regards, pris par cet essaim d'abeilles, sentait une étrange mollesse l'envahir. Les muscles de ses jambes étaient toujours fermes, ses nerfs laissaient toujours passer la vibration presque électrique de la volonté, et pourtant, quelque part en son corps à présent, il y avait un point tendre, inoffensif, un cœur meurtri, mouillé, qui le rendait lâche.

Il avait cessé de marcher vite depuis quelques minutes. Son rythme s'était tendu, si l'on veut, et en même temps s'était dégradé. Il avait perdu la musique initiale, oui, c'était cela, il avait laissé s'échapper le cliquetis des gouttes d'eau sur la bassine renversée, cette architecture sonore qu'il avait engloutie une bonne fois avant de quitter son appartement, et qui devait lui être quelque chose dans le genre d'un talisman, son action propre, son ordre de marche.

Les espions l'avaient eu. Ils l'avaient eu, les êtres difformes, les gros hommes goguenards, les maigrichons soupçonneux, les enfants, les chiens atrabilaires, les matrones aux huches chargées de légumes. Il avait été pris. On le tenait, sur cette surface de rues, de boulevards, de portes cochères, de garages, de bars-tabacs. Il appartenait aux gens. Il était leur esclave, leur esclave-marcheur. Il était leur domestique, aux foules trébuchantes, aux hommes immobiles alignés au bord du trottoir. Il était le serviteur de tous ceux-là, un rien du tout, le chien des chiens, un fantôme

qui glissait entre leurs mains, qui rebondissait sur le dard de leurs regards, qui se gommait à chaque mot, qui disparaissait, fuyait, était entraîné, évanoui, avalé, piétiné, foulé comme un carré de sol et de poussière.

Il n'était plus trop droit, déjà. Comme si le poids de la ville entière, de la ville monstre vivant de chaleur, de cette lourde citerne d'eau stagnante où couraient les cirons et les moustiques, avait été posé sur ses épaules, J.-F. Paoli avançait, mètre après mètre, le cœur oppressé, les poumons rétrécis, la nuque pliée. Les épaules renvoyées en avant, les bras flottant le long de son corps, sans trouver de point d'appui, il circulait à travers la foule de plus en plus dense. Il voulait s'arrêter, freiner, s'immobiliser lui aussi le long des caniveaux, et faire semblant d'autre chose, de n'être pas lui, par exemple, et de fumer une cigarette au soleil, d'être badaud. Mais cela il ne le pouvait pas. Il avait une charge terriblement lourde, derrière lui, une espèce de charreton à bras bourré de ferraille, et qui le poussait en avant, le faisait dévaler, faisait la rue en pente, le bousculait. Ici, un groupe de cinq vieillards, embusqués au tournant d'une ruelle, le projetait sur la gauche ; cinq doux vieillards, un homme et quatre femmes, vêtus de noir, armés de cannes, et qui parlaient en chuchotant très fort. Paoli était sur eux ; il allait les traverser ; les voix vieilles et chantonnantes barraient le passage ; et c'était comme un nuage d'orage, où les éclairs et les larges gouttes de pluie zigzaguaient. Les mots rampaient devant ses pas, s'épalaient sur toute la largeur du trottoir.

« Déjà là, encore par-là », entendait-il ; « eh oui, il fait bien chaud, bien chaud, madame », disaient-ils. « Je vais retourner à la campagne – On dit que – Oui oui je trouve ça – Il paraît que M. Thomas est mort, oui, oui. » Les phrases dégouлинаient, traînaient, retombaient à plat. Et Paoli vit qu'il était seul, tout nu, presque tout nu, perdu sur ce sol de ciment où tournaient et retournaient les groupes de vieillards. Plus loin, d'autres groupes se reformaient, des cercles se serraient, et les formes titubaient, raclaient leurs gros souliers sur le bitume, heurtaient les murs avec les cannes, toussaient longuement, la figure cachée dans leurs mains. Un aveugle vint à sa rencontre lentement, le visage cramoisi des restes d'une ancienne brûlure, les yeux éteints sous de grosses lunettes opaques. L'homme arrivait, calme et menaçant, avec dans la main droite un bâton blanc, dans la main gauche un carnet de la Loterie Nationale. Paoli le vit surgir à sa rencontre, tâtonnant, mécanique et puissant comme un navire, puis il le sentit passer, le frôler, quelques centimètres à peine, et d'autres mots arrivèrent en nasillant, une espèce de mélodie triste

et nonchalante :

« Les derniers billets... Tirage ce soir... Les derniers billets gagnants... Ce soir le tirage... »

Paoli continua à descendre la rue principale, comme ça, poussé par son fardeau. La fièvre le tenait, à présent, et ses membres tremblaient. Parfois, à l'intérieur de ses lunettes noires, dans la zone étourdie où ses yeux étaient ouverts, libres, des halos lumineux descendaient, de bizarres taches blanchâtres, encore plus pâles que la rue et le ciel, et qui disparaissaient sous ses joues.

Ses mains nues, livrées à elles-mêmes, s'ouvraient et se fermaient sans qu'il pût les contrôler. À la fin, en faisant un terrible effort, il arriva à en glisser une dans la poche de son pantalon. Il restait l'autre : il la mit aussi dans une poche, mais par suite des mouvements de va-et-vient des épaules, elle ressortit aussitôt. Heureusement, Paoli avait trouvé le temps de lui faire saisir son briquet au passage et, maintenant, elle était crispée sur cet objet de fer, elle pouvait le serrer, elle avait un poids !

Dans la gorge de Paoli, c'étaient les mêmes ennuis : la chaleur de l'atmosphère, la marche à pied, le courant d'air, la respiration contractée l'avaient mise à sec. Au niveau de la luvette, il y avait un petit nœud de corde, qui grattait, qui coinçait. Paoli essaya de déglutir, mais en vain. Les glandes salivaires étaient taries, sans doute : le nœud descendait bas dans l'arrière-gorge, puis remontait, et revenait bloquer le passage de l'air. La respiration était sifflante, et Paoli l'écoutait tout en marchant. Il essaya même de l'arrêter un moment, tant le bruit de ce soufflet lui était pénible, tant il le trouvait gênant pour les autres. Il put se retenir de respirer pendant environ quarante secondes, et il commençait déjà à triompher, en se disant qu'après tout personne n'avait jamais essayé, qu'on pouvait fort bien se passer de cette besogne astreignante, qu'avec un peu de volonté on se débarrasserait aisément de cette ridicule habitude, quand, tout à coup, l'air qu'il avait refusé un moment, écarta les parois serrées des fosses nasales, les bourrelets des lèvres, et s'enfonça dans ses poumons avec la violence d'un épieu. Il tituba un instant, ivre, des larmes de douleur au coin des yeux. Puis tout recommença comme avant, comme toujours, et il dut se résigner à aspirer, expirer, aspirer, expirer, ainsi jusqu'à la fin des temps, à poser ses pieds l'un devant l'autre, accompagné du bruit familier, de l'espèce de rrrrrh chchchch odieux de locomotive.

La voie était tracée pour lui, et elle ne le conduisait nulle part. Partout, c'était la sécheresse, l'aride pente des trottoirs et des

murs, les pans de ciment granuleux, les carrés de poudre crissante, les odeurs d'essence. Le soleil frappait verticalement, sur son crâne et sur le sol. Il frappait comme avec des bruits, et les rayons étaient fichés dans la terre, droits, des étendues d'herbes hautes et durcies. Paoli avançait à travers elles, sans les écarter, sans les sentir ; mais il les entendait tomber, les grands rayons de lumière, il les écoutait éclater au ras de ses pieds, avec de minuscules violentes explosions, des gouttes animées d'une vitesse prodigieuse, pesantes, des balles de mitrailleuse, venues d'environ 150 000 000 de kilomètres.

À présent, il longeait une série de maisons bordées d'une clôture de fer forgé. Sur le seuil des maisons, des vieilles femmes assises ou debout regardaient et parlaient. Des chiens, probablement méchants, étaient assoupis en rond sur les pelouses. Dans des cages, des perruches, des serins chantaient ; leurs sifflements trouaient le reste du bruit, montaient, descendaient, se bouscullaient, infatigablement. Paoli, en marchant, voyait les cages accrochées aux volets ouverts, et, au fond des cages, les petites boules de plumes grises ou jaunes, les petits monstres aux cris stridents. Quelques mètres plus loin, c'était le haut-parleur d'un poste de radio qui déversait des rouleaux de musique et de voix humaines à l'intérieur des chambres, qu'on devinait à travers les trous béants des fenêtres, venus du noir et du caché, les éclats des appareils surgissaient, et les lampes brillaient d'un point rougeoyant, bouillant de chaleur. Il fallait compter avec eux. Ils étaient là. Avec eux, il fallait se retirer dans une pièce pleine d'une pénombre sacrée, s'allonger sur un lit, et là, jouer, jouer à tout prix au jeu de l'être : avec une boîte d'allumettes, par exemple :

- a) à l'intérieur de la boîte.
- b) sur la boîte.
- c) sous la boîte.
- d) à gauche, à droite de la boîte.
- e) contenant la boîte.
- f) étant la boîte.
- g) à l'intérieur et contenant la boîte.
- h) à l'intérieur, contenant, à gauche et à droite de la boîte.
- i) étant la boîte contenue, contenant, et sur, et sous, et à gauche, à droite, et par la boîte.
- j) sans la boîte.

Ou bien il fallait marcher, comme on marche dans son appartement, dans des rues-couloirs, dans des avenues-salles à

manger, à travers des places-chambres, des impasses-baignoires, des quais-cuisines, autour de maisons-tables, de maisons-lits, d'immeubles-fauteuils, de squares-tapis, de fontaines-w-c., de kiosques-malles. Parce que c'était la seule façon de circuler dans une ville bien à soi.

Au bout de cette série d'habitations, il y avait une rue à traverser, une rue comme beaucoup d'autres. Paoli traversa cette rue. Il s'engagea sur la chaussée, entre deux voitures, il escalada l'asphalte légèrement bombé, puis le redescendit, évita un nid-de-poule, arriva au ruisseau opposé, leva la jambe gauche, hissa son corps sur le trottoir, et continua sa route. En longeant une autre série de maisons, il laissa traîner sa main sur la palissade, pour la toucher, pour faire des sons. Ses doigts rebondirent sur une douzaine de barreaux, puis il y eut un mur, et la peau s'arracha. Paoli ne dit rien, il ne grimaça même pas, mais il eut mal. Il regarda sa main, et vit les phalanges de l'index et du médius où une large écorchure sale saignait. Sans s'arrêter, il prit son mouchoir et l'enroula en partie autour de la plaie, gardant le reste du tissu crispé dans sa main.

Une jeune fille brune attendait quelque chose, le dos appuyé à la palissade. Paoli la vit arriver de loin, et il détourna sa marche de quelques centimètres, afin de contourner l'obstacle. Quand il fut tout près, elle tourna son visage vers lui, et le regarda. Elle avait une figure pâle, fatiguée, et ses deux yeux noirs étaient posés sur lui, inactifs, indifférents. Paoli, tandis qu'il avançait, fixa son regard sur ses jambes d'abord, puis sur ses hanches, son ventre, sa poitrine, son cou, son menton, sa bouche, son nez, ses yeux, ses sourcils, son front, ses cheveux. Elle le vit arriver, elle l'observa placidement, de ses yeux fatigués et ternes, et quand il passa près d'elle, elle tourna la tête, et continua à l'observer, de dos cette fois. Puis elle l'abandonna, et regarda un camion qui arrivait.

Paoli marchait le long d'un chantier de démolition. Maladroitement, il avança sur une série de poutres et de planches qui traînaient sur le trottoir. Un groupe d'ouvriers, debout au milieu du trottoir, discutait avec véhémence. Paoli passa près d'eux, honteusement, sans les regarder. Il entendit leurs voix, mais ne put comprendre un seul mot.

Devant lui, une jeune femme poussait un landau. Ses mains rouges étaient serrées sur la barre, et elle poussait, avec un mouvement régulier et doux des reins, et sa tête était animée à chaque poussée d'un va-et-vient de gallinacé. Dans la petite voiture noire, un enfant recroquevillé dormait. Paoli regarda le nourrisson, et l'étrange face bouffie, ridée, entra dans sa tête

comme un souvenir. Il dépassa la voiture progressivement, et, à voix haute, pour lui-même, ou pour les autres, il dit ces mots :

« Le monde est tellement vieux. Le monde est un vieillard. »

Puis il traversa une autre rue. La mer était proche, à présent. L'air qui soufflait par intermittences était plus frais, et, comment dire ? On sentait la présence de la nappe d'eau, toute proche, on devinait l'étendue immobile et plate, le rythme respiratoire du flux et du reflux, la fin de la terre, le liquide, l'élément creux, fuyant, subtil, rond, en quelque sorte parfait.

Aucun choix conscient n'avait attiré J.-F. Paoli vers le bord de mer. Il y avait longtemps déjà qu'il ne goûtait plus à ce plaisir-là, s'il y avait jamais goûté. Il y avait longtemps qu'il avait été absorbé par la ville et par les hommes, qu'il ne pouvait se satisfaire que d'eux, et qu'il ne pouvait plus rien faire que leur volonté, leur absolue volonté. Plus d'autonomie, plus de lutte. Il fallait être porté, il fallait avancer sur leurs épaules, être roulé, être déversé comme eau d'égout. Si quelque chose d'autre que le hasard l'avait conduit là, vers cette espèce de frontière, ce ne pouvait être que la pente du sol, l'inclinaison des rues, la descente douce des trottoirs vers le niveau zéro. Et maintenant qu'il la savait là, très proche, encore dissimulée par un ou deux pâtés de maisons, mais si présente, il ne pouvait pas lui échapper. Il allait vers elle, il défaisait sa marche, il descendait le grand escalier invisible, il allait au bain.

Paoli marcha devant une terrasse de café, où beaucoup de monde était assis. Il vit les tables rondes, à sa droite, les verres de bière et les tasses de café, les mains blanches déposées sur les nappes, les poignets gras, les montres-bracelets en or qui luisaient. Là, il y avait beaucoup de bruit aussi, un brouhaha confus qui ne montait pas, qui restait étalé devant la zone du café. Pas de mots non plus, jamais de mots : des cris, des interjections seulement. Des « ah ! », « oh ! », « ouh ! », « ah-ah ? », « hé-ho ! ». Mais la foule redevenait compacte, et Paoli devait faire attention où il mettait les pieds ; il regardait les faces aussi, les bras, il se glissait entre les groupes, il dépassait, il freinait, il repartait. De temps en temps, il s'arrêtait, piétinait sur place, ou bien descendait du trottoir pour éviter un flot de passants, s'effaçait dans une encoignure et attendait quelques secondes. Déjà on voyait la mer au bout de la rue, une espèce de tache bleu sale qui servait d'horizon.

Il y eut encore un bar, sans terrasse cette fois, et Paoli vit l'intérieur de l'ancre, les banquettes de moleskine pourpre, les lumières tamisées, et les silhouettes obscures debout près du

comptoir. À demi dissimulé au fond du bar, un juke-box, un vrai poulpe aux aguets, une masse de chair irisée, méduse, anémone, une machine saignante comme un ventre ouvert, faisait de la musique. Paoli reçut la musique au passage, la lourde et lente mélodie venue de plus bas encore, la bête rampante et triste qui venait à lui et qui ne le suivrait pas.

Paoli marcha vers le bout de la rue, avec une sorte de joie intense. Il fallait être libéré, sans doute, il allait être béni tout entier par l'asymétrie du spectacle, d'un côté la terre, les plages, la promenade bordée de palmiers, de l'autre côté la masse de la mer. Il lui fallut cinq minutes environ pour atteindre le rivage. Il déboucha d'un seul coup sur l'étendue ouverte, il sortit du chaos de la foule et des voitures comme s'il montait en ascenseur. Il se sentait plus grand, à présent, la colonne vertébrale bien droite, la tête touchant presque la cime des arbres. Il traversa la chaussée et les terre-pleins de la promenade, et arriva de l'autre côté, au bord de la balustrade, les yeux rivés sur le liquide. Alors il obliqua vers la droite, et commença à longer la plage, sans trop savoir comment tout cela finirait.

Sur le trottoir de la promenade, l'air soufflait plus fort ; la chemise de Paoli se plaqua tout de suite sur son dos et y resta collée, à cause de la sueur. Le soleil était en face, et on voyait au loin la ligne violacée des collines, la pointe plate du terrain d'aviation, et le tas des maisons, irrégulier, petit. Paoli commença à marcher en direction de l'aéroport, d'un pas rapide, les deux bras se balançant. Pendant un moment, il eut l'illusion que tout était redevenu pur, facile. Le trottoir était large, on pouvait choisir l'itinéraire qu'on voulait, on voyait les groupes de silhouettes venir de très loin, on pouvait choisir celles à croiser, celles à éviter. Même, à la rigueur, on pouvait tout oublier. Et se laisser aller en avant, avec mollesse, en repos, dans l'infinie possibilité des mouvements et des gestes, se laisser glisser sur ses rails, sans se restreindre, sans penser à ses roues. On était une vague, ou plutôt un rythme, une sorte de double courbe dont le balancement élongé et calme était un plaisir sans bornes, un plaisir où on se noyait, où on n'était que vie, poumons réguliers, poussée et refoulement sans heurts, dans la douceur, dans l'élan, dans la cohésion. Voilà comment avançait Paoli, quelques secondes encore, deux pas en avant, un pas en arrière, bercé, joué, pris dans l'immense danse de tout ce qui l'entourait, oscillant majestueusement avec les maisons, les gens, les voitures, le vent, les arbres, et surtout la mer.

Mais, petit à petit, et sans qu'il sache pourquoi, sans doute à cause de l'habitude qui venait, les ondes rétrécirent leur champ

d'action, le mouvement de pendule qui animait chaque chose s'accéléra, et tout se brouilla. En un instant, Paoli fut submergé par une jungle de lignes et de cassures ; les groupes de gens venaient à sa rencontre, agressivement, avec des nervosités, avec des gestes turbulents. Les lignes du trottoir se croisaient devant ses pas, s'emmêlaient autour de ses pieds, le faisant trébucher, lui lançant des crocs-en-jambe. Les éclats de lumière jaillissaient des carrosseries des voitures et l'éblouissaient. Des cris, des hurlements féroces et inhumains fondaient dans l'air comme des oiseaux, et le giflaient au passage. Au large, à l'opposé de la mer, c'était la ligne continue des maisons blanches à douze étages, qui se balançait, qui s'étirait, qui se pliait, jusqu'à la nausée.

Paoli était attaqué, et il avait peur. Au fur et à mesure qu'il remontait la promenade, face au soleil brûlant, la foule des hommes et des femmes redevenait plus compacte. Les silhouettes obscures, grasses, éclairées de dos, titubaient vers lui, nègres, les yeux cachés derrière des lunettes noires, les mains vides, les épaules carrées. À gauche et à droite du trottoir, trois rangs de fauteuils et de chaises longues étaient occupés par ces masses humaines, aux faces larges, aux masques à demi éclairés par le blanc de la lumière, aux poitrines respirant, aux jambes épaisses, lourdes, probablement variqueuses, étendues à travers le trottoir. Au centre de cette viande suante, criarde, bariolée, des yeux vivaient, d'une vie presque indépendante, petites bêtes glauques et voraces. J.-F. Paoli passait en revue, au centre de cette sorte d'allée, et l'enfer de tout à l'heure recommençait. Mais cette fois, c'était sans remède. Il était cerné par ces murailles de vivants, tenu fixement au milieu du trottoir, attaqué de tous côtés, en proie à toutes les sortes d'hommes, ceux qui marchent, ceux qui sont assis, ceux qui rient, ceux qui parlent, ceux qui sont derrière, ceux qui regardent, ceux qui dorment.

Devant eux, J.-F. Paoli fuyait. Il passait entre leurs rangs, comme un long pantin ridicule, la chemise de nylon collée sur ses omoplates maigres, les jambes bougeant vite sous le pantalon de toile kaki, la figure trempée de sueur, les yeux extrêmement mobiles derrière les lunettes de soleil, les bras animés de leurs mouvements désarticulés, une main vide, l'autre crispée sur un mouchoir taché de sang ; au fond de ses poches, un briquet, des clés, de la monnaie se heurtaient à chaque pas avec un tintement de ferraille.

Il marchait. Il marchait toujours, indubitablement ; mais les hallucinations, les vertiges étaient là, brouillaient sa vue, faisaient siffler ses tympans. C'était dû à ce fameux rythme, à ce rythme du début, ces gouttes d'eau tombant sur la bassine renversée, dans la

cuisine du studio, et qu'il avait laissé s'échapper sans y prendre garde. Son rythme respiratoire, désormais sans soutien, s'était dérégulé lui aussi. Impossible de respirer normalement : tantôt l'air s'engouffrait d'un seul coup dans ses poumons, et y restait dix secondes avant de pouvoir ressortir ; tantôt, par suite d'une crispation incompréhensible du diaphragme, tout se bloquait, la gorge, la luette, les narines, la bouche, tout restait fermé, collé, et le gaz carbonique s'accumulait dans son thorax, rendant fou le cœur, faisant naître l'angoisse, provoquant l'éclosion, sur ses rétines, de minuscules bulles gazeuses, orangées, qui flottaient, qui fourmillaient. Il aurait fallu qu'il s'arrête un moment, qu'il s'asseye dans un de ces fauteuils, face à la mer, au milieu de ces gens, et qu'il regarde à son tour, et qu'il respire, tête renversée, bouche ouverte, qu'il engouffre des litres et des litres d'air, d'air frais, calme. Mais il ne pouvait pas s'arrêter. Les rangées de spectateurs étaient là, aussi loin qu'il regarde, et ne laisseraient pas échapper leur proie, cela était sûr, elles le tenaient, sans pitié, sans oublier.

Plus loin, l'allée centrale libre de chaises se rétrécissait encore ; c'était le point central de la promenade, le rendez-vous des voyeurs, et les sièges occupaient la presque totalité du passage. Il ne restait, au milieu du trottoir, qu'un mince couloir, une espèce de sentier sinueux où il fallait s'avancer seul, marcher douloureusement au sacrifice. Paoli vit de loin où il lui faudrait passer ; devant la difficulté, il hésita un instant et pensa même à retourner sur ses pas. Mais il y avait des témoins, autour de lui, et il ne pouvait leur offrir le spectacle honteux d'un homme qui fait demi-tour. Aussi ses jambes le portèrent en avant, vers le couloir ignoble, vers la masse grouillante des corps assis, vers eux qui l'attendaient depuis si longtemps, qui allaient le meurtrir, le souiller, le mutiler à jamais sans doute. Il entra.

Les visages défilèrent devant lui, serrés les uns contre les autres ; les yeux saillants, les bouches à sourires, les mains tendues, les fronts, les cheveux luisants. Il y en avait partout ; il était impossible de ne pas les voir, fût-ce une seconde : ils étaient là, ils occupaient tout l'espace. En haut, en bas, à droite, à gauche, derrière, devant, les visages étaient levés, les yeux regardaient, les paupières clignaient. Paoli essaya de courir, de s'enfuir. Des formes se levaient sur son passage, et lui barraient la route. Des torses surgissaient de toutes parts, et bloquaient les issues, doucement, sans en avoir l'air, sans jamais le toucher. Parfois, de véritables bouchons de corps humains étendus sur des chaises longues obligeaient à enjamber, ou à faire un détour. Le soleil éclairait Paoli tout à fait de face, et il lui semblait être nu,

dépouillé de tous ses vêtements, offert sans ressource comme une statue vivante sous l'éclairage cru de milliers de projecteurs. Il étouffait. Alors il marcha quelques secondes les yeux fermés, au hasard, la tête bouillonnante, avec peut-être l'espoir futile de se retrouver, quand il rouvrirait les paupières, tout seul sur une étendue de désert et de silence. Puis il heurta quelqu'un, au passage, et tout recommença. L'allée centrale était redevenue plus large, cependant. Mais il était passé vraiment par l'enfer, et cela, on ne peut l'oublier.

À deux mètres environ, de chaque côté, les rangées de badauds. J.-F. Paoli se plaça sur un axe, bien au centre, et, dos voûté, respirant à peine, tout son corps mouillé de sueur, il continua sa marche, sa grande marche, sa marche de tous les temps.

Pris par une sorte de froideur, maintenant, il regarda les faces tandis qu'il marchait. Faces de femmes d'un certain âge, peaux hâlées, yeux brillants, chevelures sèches et colorées. Faces d'hommes plutôt vieux, faces ventruées, pendantes, ridées, aux nez caricaturaux, aux crânes chauves. Face de jeune homme, narines dilatées, moustache noire, mâchoires rectangulaires, bras tatoué. Face de femme, air inquisiteur et narquois, posture souple, animale, sourire. Faces de vieilles, grises, mâchonnantes. Faces d'hommes mûrs, rejetées en arrière, sourcils épais, rires inaudibles. Et les têtes, les bras, les troncs défilaient sans s'interrompre. Paoli, les yeux rivés sur chacun, avançait de son pas d'automate, sans penser à rien ; il savait que ce n'était pas lui le maître, oh non, il savait que c'était à eux qu'il appartenait, corps et âme, et à tour de rôle. Chaque regard qu'il rencontrait, en progressant le long du trottoir, chaque nouveau repli de visage, chaque joue, chaque oreille lançait une attache, ou plutôt jetait vers lui un furtif pseudopode qui le ligotait, qui le vidait de sa substance, de sa vie. Et il passait ainsi, de tentacule en tentacule, palpé, grignoté, digéré, telle une sorte de proie dans un couloir de la mort ; tel un aliment, tout à fait semblable à une boule de chair descendant doucement le long de l'œsophage, sur le tapis vivant de cellules ciliées.

C'était cela, la vie, c'était cette descente continue vers le néant, ce flot qui coulait le long d'un tuyau noir, cette boule qui dévalait vers l'inconnu, et qui n'était que sa propre fuite, sa disparition. Tout tombait, l'univers n'était qu'un immense, qu'un extatique engloutissement. Les choses étaient leurs pertes, et tout se retirait de tout, lentement, inexorablement, au fur et à mesure. C'était comme s'il y avait eu, autrefois, il y a tellement longtemps que nul n'en savait plus rien, un point très élevé, un sommet, quelque part, une espèce de plate-forme de gratte-ciel d'où les choses

étaient parties, détachées par une explosion mystérieuse, et avaient commencé leur vertigineuse avalanche, leur éternel effacement. Et depuis, l'univers était en marche, en chute, en espèce de porosité infatigable. On ne s'en doutait pas. On n'en savait rien. Et pourtant, il coulait, il dégoulinait sans cesse, il s'éparpillait, se défaisait, et il n'y avait rien en dehors de cet amuïssement, les choses et les êtres n'existaient que par leur passage, par leur longue route dégradante. C'était cela : c'était la pourriture qui triomphait, la décomposition interne, la vermine qui rognait minutieusement les organes, la sorte de maladie qui sapait, qui éteignait. Dans le genre d'un cadavre, d'une charogne puante enfouie au fond de la terre, et qui s'en allait.

En marchant, par exemple, comme J.-F. Paoli. On pouvait devenir à volonté très grand, un géant haut comme une montagne ; alors on marcherait sur des continents entiers, on pataugerait jusqu'aux genoux dans les océans. La mer Méditerranée serait une petite flaque grise, une petite tache qu'on pourrait prendre au creux de la main, et vider ailleurs. Les habitants de Šibenik, ou d'Antipaxos, pour ne parler que de ceux-là, verraient venir des jours de vraie terreur. Une forme obscure, si haute qu'elle se perdrait au-delà des nuages, oscillerait au bord de leur horizon, et des cataclysmes arriveraient comme des trombes, des murailles d'eau se dressant contre le ciel et couvrant la lumière du soleil. Une nuit bouleversée tomberait sur leurs lopins de terre, où parfois des éclats déchirants de blancheur s'ouvriraient, puis se refermeraient, puis s'ouvriraient encore. La terre et l'eau mélangées commenceraient à pleuvoir dru sur leurs têtes, les arbres s'arracheraient tout seuls, des abîmes épouvantables avanceraient de toutes parts, à une vitesse inouïe. Un nuage épais et lourd, sanguin, remplacerait d'un seul coup le ciel, et des choses basculeraient. Des choses grandes comme des volcans, larges comme des pays entiers. Puis le vent se mettrait à souffler, l'ouragan, la furie de kilomètres cube d'air se cognant les uns contre les autres comme des bêtes en rut. Parfois, subitement, il se creuserait au milieu des cieux une poche de vide gigantesque, et tout sur terre serait sucé vers ce gouffre, dans le fracas démesuré de millions d'hectares déchirés tous ensemble. Des explosions sans nom occuperaient tout l'espace, des explosions d'une violence telle que les ondes sonores se propageraient à travers le globe entier, faisant onduler la croûte terrestre comme une surface liquide, de plus en plus vite, de plus en plus loin, de plus en plus profond, jusqu'à ce que, brisée par les interférences, au centre, au cœur, la boule se disloque et s'écartèle dans une immense symphonie de nappes de feu,

d'éclairs rouges, de corolles de magma éblouissant, écarlate, fusant éternellement. Mais on pouvait grandir encore, grandir, grandir, abandonner cette planète comme une pauvre poussière, et s'élancer en avant, emplir le cosmos tout entier. Franchir le cap de la galaxie, pousser encore, se dilater sans cesse. Être fuite éperdue, être temps de plus en plus vaste, atteindre les dimensions voisines du parfait, dans la vitesse, dans la création. Et passer les bornes de la fuite elle-même, vaincre la zone d'expansion de l'univers, les galaxies les plus lointaines, les novae, les quasi-stellae. Alors, dépouillé de toute vitesse, de toute action, on pénétrerait dans le champ du vide total, dans l'aire froide et nue où rien n'existe, pas même l'infini. Et l'on créerait, tandis que l'on avancerait ainsi, son espace et son temps propre, on serait vraiment le maître, et la matière naîtrait autour de soi, doucement, imperceptiblement, tandis que l'on fuirait toujours, dans son nuage, dans son auréole d'existence... L'infini, l'infini n'est pas, il n'existe que pour ce qui est fini. Et au-delà ? Et plus loin ? Il n'y a pas de plus loin ; plus loin n'existe pas là où vous n'êtes pas. Il n'y a même pas rien, cela n'est pas, il ne faut pas y songer.

Mais on pouvait aller dans l'autre sens, également : devenir une sorte de nain, grand comme un enfant d'abord, et c'est compliqué de vivre quand on a cette taille. Ou bien grand comme une poupée, et le monde devient déjà monstrueux. Les linges les plus doux, les plus soyeux, sont des vraies râpes, et les peaux des femmes les plus belles des épidermes de rhinocéros, crasseux et velus. Mais on peut rétrécir davantage, on peut avoir la taille d'une allumette, plus petit même, la taille d'un très jeune moucheron. Alors, quelle merveille, la terre ! On marche, on marche très vite sur une étendue accidentée, des grains de poussière gros comme des maisons vous tombent sur la tête, et le moindre trou, la moindre crevasse fourmillent de bêtes étranges, étonnamment laides, pleines d'antennes, de mandibules et de pattes. Parfois, sur ces plateaux immenses, sur ces surfaces lunaires, où gronde incessamment un roulement rageur et sourd, on voit de curieuses sphères brillantes, solides, lisses comme du métal ou comme du verre. Elles sont là, fixées par la base, légèrement écrasées, et elles tremblent parfois, elles vibrent comme si elles allaient se mettre à rouler. Ce sont des gouttes d'eau. Mais malheur au moucheron inexpérimenté qui veut toucher ces beautés rutilantes : c'est à grand-peine qu'il arrivera à s'en décoller, tant la force de ces monstres est grande, et si grand leur appétit de choses minuscules. Le monde est démesuré, immense. On n'y voit plus rien : à gauche, à droite, en bas, en

haut, ce ne sont que plaques gigantesques, abîmes sans fond, ou hauteurs terrifiantes. Il ne faut même pas regarder, si l'on ne veut pas courir le risque d'être découragé par tant de surface et de relief, d'être saisi par l'effroi. Ce serait si facile, alors, le désespoir : on abandonnerait tout, on se laisserait aller sur le sol rugueux, et on attendrait la fin, les essaims d'insectes grouillants qui surgiraient de tous côtés pour vous dévorer, ou bien l'écrasement brutal, sous une masse noirâtre descendue du ciel, et large comme une ville entière. Non, il fallait se débattre, survivre, activer toutes ses pattes, lisser ses ailes, être toujours prêt à s'enfuir, à une vitesse folle, à travers l'air tout brumeux de particules.

Plus petit, on était tout simplement perdu. On voyait une large caverne, là, on entrait, et on se retrouvait dans le pore d'une peau. Ou bien on ne voyait rien du tout, on flottait dans des fleuves bizarres, aux coloris variés, parmi les amibes et les microbes. Et le temps devenait si court, dans ce chaos, que c'était à peine si on pouvait encore le percevoir. L'unité était de l'ordre du $1 / 1\,000\,000\,000$ e de seconde, ou quelque chose de semblable. Silence total. Espace infini. Temps par petits bonds, par petits soubresauts. Les liquides, les cellules, les leucocytes, les marées où tout était défini, séparé comme par des frontières, mais où plus rien n'avait de relief. On voyageait dans le plat, et les choses étaient toutes différentes et pourtant toutes pareilles, comme des dessins sur une feuille de papier. Et si l'on regardait plus bas, au-delà de cet ordre, on sentait un indéfinissable fourmillement, une espèce de fébrilité inquiétante, comme une rumeur, qui montait de tout et de soi-même, et se propageait à la manière d'un courant électrique. Car plus bas, dans ce domaine interdit et glacial, c'était à nouveau le cosmos, les boules d'énergie, la proto-matière qui tournoyait, qui fuyait, qui se perdait, qui fabriquait l'infini. Et si l'on s'aventurait dans cet univers, on était pris en quelque sorte par la sécheresse de l'abstrait, on disparaissait à son tour, on n'était plus qu'un amas d'énergies diverses, qu'une onde, une phase, une vague, un halo furtif et fantomal, et l'on se défaisait, l'on s'effaçait, l'on se perdait hors de tout temps et de tout espace, en route vers ce point inexistant, dont il ne faudrait jamais parler, et qui est supposé divin, car là, tout est arrêté.

Pendant ce temps, Paoli était sorti de la foule des spectateurs. Il y avait bien encore quelques chaises longues et quelques fauteuils, par-ci par-là, mais à présent l'ensemble du trottoir était redevenu large, dégagé. C'était une immense étendue de ciment plat, bordée d'une rambarde peinte en bleu marine. La promenade continuait devant Paoli, s'incurvant insensiblement,

et, au loin, au bout de la courbe, on apercevait la pointe du terrain d'aviation. Les voitures passaient très vite au bord du trottoir, toutes pareilles, contenant leur cargaison de personnages cachés, recroquevillés dans la carapace de métal, qui regardaient vaguement à travers les glaces. Le bruit était très dense, très monotone, et on pouvait aussi bien l'oublier. Il ne restait alors plus rien, plus rien que ce spectacle largement ouvert, largement déployé, où les choses glissaient, tant c'était grand, d'une suite de mouvements microscopiques. C'était comme si on dominait tout, du haut du balcon d'un sixième étage, et qu'on regardait pensivement, en fumant une cigarette.

Là-bas, au bout de la promenade, un avion décolla soudain, avec un bruit de déchirement. Puis il s'éleva dans le ciel, virant lourdement, et il passa au-dessus de la tête de Paoli. Lui, le suivit des yeux un instant, avec l'espoir secret de le voir prendre feu, peut-être, et tomber à la mer. Mais l'avion continua son vol et disparut bientôt au milieu de l'air, confondu parmi les pullulations de points gris et blancs qui naissaient sur les rétines éblouies. Les nuages bougèrent, le soleil fut à nouveau visible ; il était bas, maintenant, et il éclairait Paoli à peu près horizontalement, ajoutant au sentiment de vide et de stupéfaction.

Il y avait encore des gens, de temps à autre, qui débouchaient devant Paoli ou qui marchaient latéralement. Mais tout ça était devenu en quelque sorte paisible, indifférent. Paoli n'attendait plus rien d'eux, à présent. L'émotion, la fièvre l'avaient quitté, et l'avaient laissé déshabillé, marchant sur le trottoir désert.

Les rares visages qu'il apercevait encore, par hasard, étaient comme des visages photographiés, des échantillons disposés devant lui brièvement, pas du tout vivants, et qui n'offraient que l'éclair d'une seule seconde de vie, d'une seconde cassée, glacée, incapable de s'agrandir. Paoli vit comme ça plusieurs visages de jeunes filles, tous inconnus, à demi dissimulés par des ombres. Assis sur un banc, face à la mer, un corps de femme restait immobile, pétrifié, entouré par le soleil d'un halo doré qui se mêlait au tissu blanc de sa robe. Paoli vit les cheveux dépeignés, les bras croisés sur la poitrine, les hanches larges, de travers, les longues jambes embrouillées dans l'ombre et dans la lumière. Plus loin, un homme debout, un pied posé sur la balustrade, fumait en regardant vers la plage, où deux femmes, l'une accroupie, l'autre en équilibre sur une jambe, se rhabillaient. Plus loin encore, un jeune garçon parlait à une fillette, assis sur le bord de la rambarde, dos à la mer. Paoli regarda le visage de la jeune fille ; en marchant, il contempla froidement la masse de la face bronzée,

le doux nez aux narines fines, la bouche mal formée, entrouverte, et les yeux profonds, humides, qui ne regardaient rien. Il vit, l'espace de deux ou trois secondes, toute cette figure humaine, et il sentit une émotion bizarre monter en lui. Jamais, jamais il ne reverrait cela : c'était un doute, un genre de doute mi-amer mi-doux, un mélange suave et qui ne l'irritait pas, quelque chose de tranquille, de personnel, d'infime qui semblait aller parfaitement avec lui-même et avec le paysage ; quelque chose de semblable à une émotion esthétique, oui, l'impression vieillie d'une harmonie trouvée dans un jardin, dans le glouglou d'une cascade artificielle, les tonnelles de roses fraîches, les parterres, les chants des oiseaux, l'odeur de la fleur d'oranger, et jusque dans la statuette de plâtre représentant un petit dieu joufflu et souriant. Et pourtant, c'était plus grave que cela, c'était nostalgique.

Paoli avançait vers le terrain d'aviation ; mais il était déjà moins sensible à sa marche, qu'à ce qui montait si calmement en lui, ce qui était né du visage de cette jeune fille. Il vit encore six ou sept personnes, un vieillard traînant un chien, deux jeunes femmes accompagnées d'un enfant, une vieille, et peut-être deux garçons poussant des vélomoteurs. Après cela, il ne vit plus personne ; les figures humaines, les silhouettes des maisons, tout cela, voitures, barques, nuages, collines, disparut comme par enchantement, avalé dans un espace intérieur mal défini.

Il ne resta plus rien, pour J.-F. Paoli, que la route sur laquelle il marchait, et la lumière éternelle du soleil qui pleuvait sur sa figure. Il avait atteint sans doute le point précis, mystérieux, où l'action peut s'accomplir d'elle-même, sans lutte, sans heurt, et sans nécessité, où tout l'être glisse hors de lui-même, toutes barrières, tous désirs de personne renversés, oubliés, le point d'incohérence suprême où la réalité va basculer, le véritable rejoignement avec la matière, où les sensations n'ont plus à être interprétées, où le monde n'apparaît plus, mais où tout est, où l'on est tout, indissolublement, indiciblement. Il marchait, sans plus se presser, les yeux obscurs derrière l'écran de ses lunettes de soleil, la respiration réduite au minimum, un filet d'air à peine grand comme un cheveu, qui s'entortillait dans sa bouche, dans sa gorge, et s'enroulait jusqu'aux poumons. Chaque pas qu'il faisait en avant était semblable à une pulsation organique, le sol se dilatant soudain et frappant nerveusement la plante de son pied ; le ciment du trottoir était devenu un cœur vivant, une espèce de viscère brûlant de fièvre, qui battait sans cesse sous ses semelles, qui le refoulait infatigablement comme un jet de sang lourd et puissant. Il était vraiment relié aux choses, à présent, il faisait partie de ces choses, sans les sentir, sans les comprendre. Il ne

cessait pas d'être une créature vivante, pourtant, il était toujours un homme, J.-F. Paoli, né quelque part, se nourrissant régulièrement, perpétuant même parfois son espèce. À vrai dire, si on avait fouillé au plus profond de son cerveau, on aurait sans aucun doute retrouvé quelque chose de compromettant, une espèce de pensée, une association d'idées et d'images qui n'était pas parvenue à s'éteindre. Et si on lui avait pris le pouls, on aurait constaté que son cœur battait toujours, faiblement, certes, mais il battait. Les tressaillements bourrus, au centre de son corps, faisaient toujours remonter le liquide épais aux quatre coins des organes, et les ondes parcouraient toujours le réseau de ses nerfs, en reptations électriques, en sournois galvanismes ; il était toujours le même, en substance, J.-F. Paoli, l'homme, et il s'en fallait de beaucoup qu'il ne soit mort.

Mais alors, qu'était-ce ? Simplement ceci : J.-F. Paoli, presque sans le savoir, était devenu petit à petit, sur cette promenade où passaient tant d'autres oisifs sains et saufs, *un homme qui marche*. La route était tracée devant lui, la vie s'était faite mouvement, mouvement perpétuel, mouvement ineffable, rubans infinis de macadam blanchâtre, coups sourds des talons sur le sol, appui des orteils, balancement, fléchissement des jarrets, rebondissement nerveux des cuisses, coulisement des rotules, oscillation de la colonne vertébrale, avant, arrière, et rétablissement automatique de la symétrie, de la grande symétrie des bipèdes : à gauche, à droite, à gauche, à droite, à gauche, à droite, à gauche, à droite, il faut garder l'axe, à gauche, à droite, garder l'axe, garder la ligne centrale, et progresser, avancer, vaincre l'inertie de l'air et des obstacles, foncer, forcer les barrages, faire un trou dans la muraille de l'atmosphère, défoncer, se faire tunnel, corridor très long et très pur qui s'ouvrira un jour sur des domaines paradisiaques.

Paoli dépassa le terrain d'aviation. Devant lui, c'était toujours le magnifique faisceau de la route, blanche, lumineuse, où le soleil régnait à perpétuité. Les voitures passaient tout près de lui, maintenant, elles le frôlaient en actionnant leurs klaxons. Mais Paoli n'entendait rien, ne voyait rien, en dehors de ce tapis royal et éclatant qu'on déroulait devant ses pas. Tout à coup, il lui sembla entendre des détonations, quelque part au fond de sa tête ; cela sortait lentement, et cela tombait régulièrement, avec une alternance de graves et d'aigus. La joie envahit alors Paoli, et avec un enthousiasme fébrile, il se mit à crier, pour lui tout seul, pour personne d'autre que pour lui :

« C'est le rythme ! C'est le rythme ! J'ai retrouvé le rythme ! »

C'était le rythme du début de la journée, en effet, le bruit

mathématique des percussions de l'eau sur la bassine renversée, là-bas, au fond de son studio, et qu'il retrouvait maintenant, sur la route. Avec un bonheur grandissant, il se mit à marcher selon le rythme des gouttes, en suivant le couloir immaculé, étincelant, absolument désert. Les voitures ralentissaient pour l'éviter, tandis qu'il avançait, seul au milieu de la route ; mais les coups de klaxon et les injures l'évitaient aussi, comme s'ils n'avaient fait qu'appartenir à la réalité universelle, jamais méprisable, au gigantesque concert de bruits et de couleurs, à la symphonie éternellement calme, éternellement vivante, de la vérité posée à plat sur le monde, comme s'ils n'avaient été qu'une parcelle mouvante, comme lui, comme les autres, qu'une poussière minuscule flottant dans le corps infiniment exquis, infiniment divin de la matière.

Martin

Au cours des années qui suivirent sa naissance, les Torjmann avaient consacré tous leurs efforts et beaucoup d'argent à faire de leur fils une sorte de génie. Aujourd'hui, en dépit de tout, Martin Torjmann était à douze ans un assez beau spécimen d'hydrocéphale. Mais il y avait bien d'autres choses à dire, à ce propos. Beaucoup d'événements de toutes sortes, qui s'étaient plus ou moins harmonieusement combinés, qui avaient mûri, à l'intérieur de cette cuvette où se tenait la ville. Une chaleur profonde, notamment, une chaleur terrible, qui avait régné sur ces lieux pendant longtemps, jusqu'à modifier, au dire des vieilles gens, l'aspect intérieur des hommes et des bêtes. Une certaine lenteur, une certaine douceur s'étaient peu à peu substituées à la sécheresse d'avant; les jeunes filles avaient maintenant des visages paisibles, aux larges pommettes, et de bizarres peaux bistres, pas du tout lumineuses, qu'on trouvait plutôt moites au toucher. Les enfants avaient je ne sais quoi de féroce, et de sage en même temps, et les hommes adultes se refusaient systématiquement au jeu. On prétendait que c'était là le résultat d'une implantation insidieuse de quelque peuplade étrangère, italienne, ou nord-africaine. Mais cela ressemblait plutôt à un changement de climat, à une métamorphose de la nature elle-même. Il pleuvait parfois, il faisait chaud. Quand le vent soufflait, c'était un vent de sud-est, un doux déplacement de kilomètres d'air, comme ça, tout d'un bloc, dans le genre d'une tempête calme.

Voilà: le H. L. M. s'étendait en demi-cercle à la lisière de la ville, au centre d'un terrain bétonné où passaient de temps en temps de petits nuages de poussière grise et sale. Le soleil frappait la face sud de l'immeuble, uniformément, et le ciment des murs luisait de quelque chose de gras et de blafard qui ressemblait à de la transpiration. Sur ce mur éclairé par le soleil d'après-midi, il y avait des fenêtres innombrables, régulières, ouvertes; et de chacune de ces fenêtres s'échappait une série de sons qui se

mélangeaient en zigzag à la rumeur de l'autoroute voisine. Pour quelqu'un qui se serait placé debout, au centre de la cour déserte, ces bruits auraient ressemblé à une espèce de grande étoile dont les rayons se seraient dardés dans toutes les directions, fixes et monotones. Rien n'aurait bougé, rien n'aurait changé. Tout ça aurait fait une explosion immobile, un centre de gravité autour duquel tout aurait été construit.

La musique d'accordéon des transistors, les odeurs d'ail et de friture, les scintillements et les fascinations, tout aurait abouti là, dans le domaine de la conserve, au centre, au point debout sur le sol nu de la cour, et on aurait pu en mourir écrasé, comme frappé à l'intérieur de son crâne par le moyeu vertigineux de l'insolation. Ou bien tout aurait fini par une sorte de grand cri, de cri unique et terrible, sorti tout droit d'une bouche ouverte, et se répercutant indéfiniment à travers les couloirs, heurtant les cloisons, fusant de haut en bas le long des vide-ordures et des cages d'ascenseur, s'étalant sur les terrasses et sur les toits, rampant, entrant partout, enfermé dans les canalisations et les égouts, jusqu'à atteindre le cœur des masses de béton armé, l'organe de matière sonore, les œuvres vives, toutes vibrantes et toutes sèches, et devenir silence.

Martin vivait là, assis immobile sur un fauteuil d'osier, face à la fenêtre ; il trônait. À ses côtés, son père, vêtu d'un pantalon de toile bleu roi et d'une chemise à manches roulées au-dessus des coudes, et sa mère, imposante, en tablier gris. Le père fumait, debout, et de temps à autre se retournait pour dire quelques mots à sa femme, assise légèrement en retrait. Du trio, seul Martin avait les yeux fixés sur la fenêtre, au-delà de la fenêtre. Sans bouger, sans parler, il regardait l'espace du ciel vide où flamboyait le soleil. Des gouttes de sueur coulaient doucement le long de son cou, et sur les côtés de son front énorme. Les bruits des transistors s'échappaient de tous les alvéoles de l'immeuble et se réunissaient quelque part près de lui, en lui peut-être, formant un nœud douloureux et palpitant. Si on avait considéré Martin de face, sans dégoût, en dépit de sa figure molle et blanche, de son nez mince aux narines pincées, de ses cheveux noirs, épais, luisants, rejetés en arrière, de ses grosses lunettes de myope posées devant son regard comme une indéfinissable, hypocrite zone de protection, peut-être aurait-on ressenti tout le tragique de ce point bruyant, enfoui au centre de sa tête, peut-être aurait-on aperçu le faible dilatement des pupilles à chaque battement de cette musique concentrée. La richesse des aigus, la lente ondulation des graves, et le rythme, fou, charnel, arithmétique, toute cette passion qui était venue de l'extérieur et qui s'était

enfermée là, et qu'aucune larme ni aucune colère ne pouvaient libérer. Les yeux de Martin, globuleux à souhait, injectés de sang vers les glandes lacrymales, vivaient sûrement, derrière les verres opaques; agrandis, ronds de souffrance, et totalement vides, presque inertes sous les coups accumulés de la lumière du soleil et des pulsations de la musique.

« Marthe », dit le père Torjmann, « on devrait tout remettre à plus tard. On devrait remettre la conférence de Martin à plus tard. Je pense que ça serait mieux pour lui, pour nous et pour tout le monde. Qu'est-ce que tu en dis, Marthe ? »

Il avait demandé cela sans même se retourner vers sa femme, accaparé comme il l'était par la pose qu'il avait lui-même choisie quelques minutes auparavant, en se levant de table : une jambe tendue, supportant le poids du corps, l'autre rejetée en avant, le buste penché, un bras appuyé sur le dossier du fauteuil où était assis Martin, l'autre levé, afin de tenir en permanence à hauteur de sa bouche un mégot à demi éteint. La femme avait entendu la question, mais elle ne répondit pas. Il fallut que Torjmann continue :

« Martin n'est pas bien, ces temps-ci », dit-il ; « il a eu beaucoup à faire depuis quelques mois. Il vaudrait mieux remettre tout ça à plus tard. Ça permettrait à Martin de se reposer quelques jours. »

« Mais ce n'est pas possible, tu le sais bien », dit la mère.

« Et pourquoi ? Pourquoi ça n'est pas possible ? Hein ? Parce qu'il doit y avoir la télévision, la radio, le journaliste de *Life* ? C'est à cause de ça que tu dis que ça n'est pas possible ? »

« Oui. »

« Et tu crois vraiment qu'on ne peut pas remettre toute cette fatigue à plus tard ? »

« Comment veux-tu ? Tu sais bien que dans deux semaines Martin doit partir pour les États-Unis, et qu'il y restera deux mois complets. Et comment veux-tu qu'il soit accueilli là-bas si la conférence n'a pas eu lieu ? »

« Je sais, je sais », dit le père ; « mais est-ce que tu veux qu'il se tue à ce genre de choses ? Tu vois bien qu'il est fatigué, actuellement. Il a maigri, il ne mange plus rien, et quand il a fini ses conférences, c'est à peine s'il nous adresse la parole. Il ne dit plus rien, il reste assis dans son coin, à regarder droit devant lui, pendant des heures. Ce n'est pas son état normal, ça je le sais. »

La mère eut une sorte de haussement d'épaules ; elle regarda Torjmann, de ses gros yeux lourds de fatigue et d'âge. Elle commença :

« C'est vrai – Martin est fatigué. Mais crois-tu que j'aime la vie

qu'il mène ? Et pourtant, c'est sa vie, c'est la sienne, c'est celle qu'il a choisie. Ce qu'il ne fait pas aujourd'hui, il aura à le faire demain... »

« Écoute, Marthe », interrompit le père ; « je crois que nous devrions essayer de faire reculer la date de cette conférence d'une semaine. Nous irons avec Martin pendant quelques jours à la campagne et, au retour, il sera reposé, il pourra recommencer le cycle des conférences et partir en forme pour les États-Unis. Hein ? Qu'est-ce que tu en dis ? »

« Il ne voudra pas », dit la mère.

« Et pourquoi ? » dit Torjmann ; « je t'assure, c'est moi qui ai raison, pourtant – » Il quitta son poste près du fauteuil et vint vers sa femme. Il éteignit son mégot au passage, et le jeta dans la poubelle, sous l'évier. « Je suis sûr que c'est la meilleure solution. Martin pourra se reposer, et nous aussi. Tu en as grand besoin, toi aussi, d'ailleurs. Et puis Martin ne pourra jamais refaire une conférence comme celle du 10 mai, dans l'état où il est actuellement. Le professeur Hertz m'a dit ça pas plus tard qu'hier. Quand il a vu que Martin ne répondait pas, tu sais, quand il posait ces questions sur Pascal, et que Martin restait dans son coin sans rien dire, sauf pour demander toutes les cinq minutes qu'on lui apporte un verre d'eau. Il m'a dit qu'il valait mieux arrêter tout ça pour un temps. Et je crois qu'il a raison, Marthe. »

« Tu sais bien ce que le professeur Hertz pense des expériences de Martin ? »

« Oui, je sais, mais ce n'est pas ça qui compte. Pour une fois, il a raison. »

« Hertz voudrait que Martin fasse un séjour dans une colonie de vacances ! Il a dit je ne sais combien de fois que, selon lui, Martin n'était qu'un imposteur, un – »

« Oui, je sais, je sais ! Mais là, pour ce qui est du repos, je crois qu'il a raison. »

« Notre fils est si bizarre, depuis quelque temps », soupira la mère.

« C'est qu'il n'est pas bien », dit Torjmann ; « après tout, trois émissions par semaine, dont une à la télévision, les conférences, les débats, les interviews, dans toutes les langues, et puis les prêches, les signatures, les discussions avec le professeur Hertz, avec Maisonneuve, avec le docteur Mercier, avec Stephen Schaeffer, Manzoni, Tillois. Sans compter le travail qu'il fait tous les jours, les leçons de chinois, les méditations sur les textes de Ruysbroek, l'analyse de la Bible et du Mundaka Upanisad, et les exercices spirituels, tout ça l'a terriblement fatigué. Il a besoin

qu'on le laisse tranquille. »

La mère semblait réfléchir. À la fin, elle dit :

« Il ne voudra pas. J'en suis sûre. Et – est-ce que tu crois qu'il peut – est-ce que tu crois qu'il peut vraiment rester *tranquille* ? »

« Comment, est-ce que je crois ?... »

« Oui. Est-ce que tu crois que notre fils peut vraiment se reposer, maintenant ? Tu vois, j'ai l'impression qu'il n'arrive pas. Il reste immobile, comme ça, comme en ce moment, assis sans rien faire dans son fauteuil, avec l'air de ne rien voir et de ne rien entendre, mais est-ce que c'est vrai ? Est-ce qu'il se repose ? Moi j'ai l'impression qu'il voit tout, qu'il entend tout, et que ça travaille dans sa tête, que ça travaille plus que jamais, qu'il pense à des tas de choses, à des tas de choses que nous ne comprendrons jamais. J'ai l'impression, tu comprends, j'ai l'impression qu'il change. Qu'il change. Qu'il n'est plus Martin, mais quelqu'un d'autre, que je ne connais pas, et qui ne nous connaît plus. Et même, j'ai l'impression qu'il n'a jamais été Martin, qu'il va nous haïr, ou quelque chose comme ça, nous haïr... En tout cas, tu vois, il a changé vraiment depuis quelques mois. Il ne nous parle plus. Avant, à table, il nous expliquait des tas de choses. Il nous disait à quoi il avait pensé dans la journée, ce qu'il avait appris, ce qu'il avait découvert. Il nous disait tout ça. Tu te souviens, le jour où il a découvert le caractère divin du langage ? Il nous avait expliqué ça, en criant, avec des transes de joie, pendant toute la soirée. Il était si heureux, si fier de notre fierté, tellement heureux. Il parlait. Maintenant, maintenant c'est tout juste s'il desserre les dents pour nous dire à quelle heure doit venir le docteur Mercier, ou les journalistes. C'est à peine s'il nous parle des psychotests, ou des débats avec Hertz. Il ne nous parle jamais plus de sa journée du 22 novembre. C'est comme s'il avait honte. Pourquoi ? J'ai l'impression qu'il s'est passé quelque chose... »

« Tu te fais des idées », dit simplement Torjmann. « Martin est fatigué, voilà tout. » Mais le doute l'avait pris, à son tour. Il retourna vers le fauteuil d'osier, carré dans l'aire illuminée de la fenêtre, et il se pencha vers son fils.

« Martin ? Hé, Martin ? Tu as entendu ça ? Tu devrais peut-être rassurer ta mère ? »

Incliné sur le rebord de son siège, le corps pesant de la mère attendit la réponse qui lui redonnerait de l'espoir. En vain. Toujours muet, Martin trônait sans bouger, sans répondre aux appels de son père, sans voir la face anxieuse qui lui soufflait l'haleine au visage ; la sueur dégoulinait toujours le long de son cou, et sur les côtés de son front énorme, les verres de ses lunettes

étaient tout blancs de buée, et dehors, le soleil avançait, avançait encore.

L'homme et la femme abandonnèrent Martin dans la cuisine ; il fallait le laisser seul avec sa méditation obstinée, c'était comme un ordre venu d'ailleurs, de toutes les fenêtres du H. L. M., par exemple, un ordre confus, jamais clairement exprimé, mais qu'ils respectaient presque instinctivement, sans y songer. La mère sortit faire quelques courses au Supermarché du coin. Le père demeura dans la salle à manger, et prépara la venue des journalistes. Il vérifia l'ordre de marche du magnétophone, disposa le micro au centre de la table, l'orientant vers le fauteuil de bois où son fils avait l'habitude de s'asseoir. Puis il prépara une pile de livres avec soin, et, tout à fait au bord de la table, il posa deux chemises contenant des feuilles de papier. Une contenant les notes de Martin, l'autre, des pages blanches. Entre les deux, il installa un crayon à bille en métal, du genre qui a trois couleurs.

Plus tard, la mère revint, sonna quatre coups. L'homme alla lui ouvrir, prit son filet à provisions, et le déposa dans un coin du corridor. Avec précaution, la mère entrebâilla la porte de la cuisine et jeta un coup d'œil. Puis elle referma la porte sans faire de bruit, et alla s'asseoir dans la salle à manger, à côté de Torjmann.

« Que fait-il ? » s'enquit le père.

« Il médite toujours », répondit-elle ; « il y a des papiers à côté de lui. Il a dû écrire. »

« Les journalistes ne vont pas tarder à arriver », dit Torjmann.

« Ils devraient même être déjà là. Il est la demie passée. »

Cinq minutes plus tard, il y eut un premier coup de sonnette. La mère alla ouvrir la porte et fit entrer un homme d'une quarantaine d'années, petit, assez chauve, porteur d'une serviette de cuir. Il se présenta. Georges Joffré. Puis arrivèrent successivement deux autres hommes, Simon Berrens, Bernard Ratto, et une femme, Édith Schmidt. Quand tous les quatre furent assis autour de la table de la salle à manger, la mère se dirigea vers la porte de la cuisine, frappa, entra, et s'approcha de son fils.

« Ils sont arrivés, Martin », dit-elle doucement.

Martin ne sursauta même pas ; il releva tranquillement la tête, bâilla, et se leva en s'étirant.

« Tous ? » demanda-t-il.

« Tous, oui », dit la mère.

Et ils entrèrent ensemble dans la salle à manger.

Les présentations faites, ils s'assirent tous à leurs places ;

Martin, comme prévu, occupa le fauteuil de bois, à droite de la table, tandis que les journalistes étaient assemblés du côté gauche. L'homme qui était arrivé le premier demanda la permission de prendre quelques photos. Martin fit signe que oui de la tête, et la femme journaliste sortit un appareil de photo à son tour. Tous deux prirent quelques instantanés de Martin, seul devant la table. Puis la femme demanda aux parents de venir derrière leur fils, et ils prirent d'autres photos. On fit poser la main de la mère sur l'épaule de l'enfant, puis celle du père. Mais quand on demanda à Martin de se mettre debout afin qu'on voie qu'il portait des culottes courtes, il se fâcha et refusa. La femme et l'homme prirent alors d'autres photos, pendant quelques secondes, puis ils remercièrent et s'assirent. Les parents retournèrent à leur place, au fond de la salle à manger, et le dialogue commença :

Le Bac à douze ans.

« Vous avez douze ans, je crois ? »

« Oui, j'ai douze ans », dit Martin.

« Pouvez-vous nous dire où en sont vos études ? »

« Je les ai interrompues depuis trois mois », dit Martin ; « j'ai eu une période de maladie, et comme c'était dans mes possibilités, j'ai demandé une dispense de faveur pour pouvoir passer tout de suite le brevet élémentaire. »

« Et vous l'avez obtenue ? »

« Bien sûr, on me l'a accordée sans difficulté... En ce moment, je suis en train de préparer le baccalauréat première partie. J'ai fait une autre demande de dispense au ministère et j'attends la réponse. »

« Et vous pensez qu'ils vous accorderont cette dispense ? Le bac à douze ans ? »

« Pourquoi non ? » dit simplement Martin ; « ils m'ont bien accordé la dispense pour le brevet, et à ce moment-là, je n'avais même pas douze ans... »

« Ce serait vraiment exceptionnel », dit Bernard Ratto ; « je ne pense pas qu'il y ait exemple d'une chose pareille dans l'histoire de l'enseignement. »

« Je ne vois rien de vraiment exceptionnel quant à moi », dit Martin ; « les études scolaires ne représentent rien d'exceptionnel pour un cerveau humain, au contraire. Le tout est de savoir

travailler, et de comprendre. Je pense, moi, qu'on pourrait apprendre tout ce qu'on apprend à un homme actuellement en, disons, deux ans. Si les éducateurs savaient s'y prendre, et si les élèves avaient vraiment envie de progresser, de s'arracher à la lenteur de l'enfance, de comprendre vite, très vite tout ce qui se passe autour d'eux. Bien sûr, il faut une certaine maturité d'esprit, mais ça, je pense qu'on l'a absolument à dix, douze ans. Le reste est une question de méthode. »

« Et vous ne – »

« Et d'ailleurs, de ce point de vue, je considère que je suis plutôt en retard dans mes études. Mais ça, c'est la faute de la routine et de l'aveuglement de l'enseignement. On m'a mis sans arrêt des bâtons dans les roues au lieu de faciliter ma progression. »

« Ce que je veux faire des études ? – Rien. »

« Et que comptez-vous faire plus tard ? »

« Qu'entendez-vous par plus tard ? »

« Eh bien, plus tard, je, je veux dire, quand vous aurez fini ? »

« Fini quoi ? »

« Eh bien, vos études, par exemple ? »

« Mais je n'aurai jamais fini ! Je vous ai déjà dit que pour moi les études étaient un moyen de gagner du temps, de montrer officiellement ce que je suis. Une façon de me faire respecter. Ce que je veux en faire ? Rien. Il n'y a d'ailleurs rien à faire avec le savoir tel qu'on le comprend ici, en Europe. Et ailleurs aussi, probablement. Non, si je comprends bien votre question, ce doit être plutôt quelque chose comme, que comptez-vous faire plus tard, quand vous serez grand ? »

« Non, ce que je – »

« Mais si. Mais si. Pourquoi le nier ? N'est-ce pas la question normale qu'il faut poser à tout enfant de douze ans ? Et toi, qu'est-ce que tu feras, quand tu seras grand ? Boucher. Architecte. Aviateur. Pilote de course. Voilà, et on est fier du petit homme qui sait si bien ce qu'il veut, qui a déjà la fièvre du travail en société, qui fera de la redondance sur ce que les autres lui auront appris, qui conservera notre société matérielle, si pleine, si belle, avec ce qu'on appelle « la Vocation » ! C'est bien cela que vous vouliez dire ? Eh bien, non, j'ai peur de vous décevoir : moi, je ne serai jamais « plus grand », je ne ferai rien de ce que je sais, je ne

servirai à rien sur terre. Voilà. Vous comprenez, je pense qu'à douze ans, on est un homme. Un homme déjà fait, avec plus rien à apprendre. »

« Vous n'avez donc pas de vocation ? Pas d'espoir ? »

« Je n'ai pas d'espoirs terrestres. Si j'ai une vocation, c'est plutôt comme un mot d'ordre divin : prier, prêcher, souffrir. »

« Mais la société ? »

« Je ne la considère pas. Pour moi, l'homme n'est qu'une transition. »

Comme un prince.

« Vous êtes un révolté ? »

« C'est encore un mot. Il sert à la plupart des gens pour qualifier cet état de mécontentement que ressent l'individu quand il s'aperçoit qu'il a été dupé. Mais – »

« Qui vous a dupé ? »

« Personne en réalité. Je veux dire, au contraire, tout le monde a été très gentil avec moi. On m'a acclamé, on m'a fait des réceptions, on m'a admiré. J'ai été traité comme un prince, et parfois même comme un petit prophète. Mais tout cela était faux, faux en soi-même, pourri de l'intérieur comme un mauvais fruit. Vous comprenez, il s'agit d'un ensemble, d'un tout, la société, et le pourri, c'est qu'il faut compter avec elle en même temps qu'il faut compter sans elle. Je veux dire, c'est comme un ensemble stable composé d'éléments instables. Or, impossible de vivre à l'intérieur, non, impossible sans souffrir de cette instabilité, de cet amas de mensonges. Vous comprenez, il vous vient alors la peur d'utiliser le moindre détail participant de cette instabilité. C'est ça la révolte. Vous doutez de la valeur des mots, des gestes, de ce que représentent les mots, des idées, des simples associations d'idées, des rêves, et même de la réalité, des sensations les plus claires, les plus aiguës. Vous doutez même de votre doute, de l'organisation qu'il prend, de la forme qu'il adopte. Il ne vous reste rien, rien. Vous n'êtes plus rien, un caméléon, un écho, une ombre. Ça c'est l'œuvre de la société, comprenez-vous ? »

« Vous êtes misanthrope ? »

« Non. Pourquoi le serais-je ? En fait c'est plus grave que cela, puisque j'accepte d'être un homme. »

« Avez-vous déjà songé à la politique ? La politique est un moyen d'engager l'homme dans la société. »

« Un moyen, oui... Et un des plus purs qui soient. Mais j'estime que sur ce point j'ai encore du chemin à parcourir ; au fond, croire en Dieu, c'est peut-être faire déjà de la politique. Mais j'ai des choses à oublier... »

« À oublier ? »

« Oui, la lucidité, par exemple. »

« Avez-vous le sentiment d'avoir perdu votre enfance ? »

« Oui, est-ce que vous n'avez pas un peu l'impression, heu, d'avoir gâché votre enfance ? »

« L'enfance ? Je ne sais pas. »

« Quand avez-vous commencé à travailler ? »

« À deux ans. »

« Qu'est-ce que vous appreniez, alors ? »

« Le latin, le grec, quelques autres langues. »

« Et puis ? »

« Et puis c'est tout. »

« Et plus tard ? »

« À trois ans, j'ai commencé à lire les philosophes grecs, les allemands. J'ai commencé aussi la littérature, mais pour moi, je le sentais confusément, ce ne pouvait être que des exemples, des exemples seulement. Les sciences, la chimie, l'algèbre, le dessin, tout ça est venu beaucoup plus tard. J'avais – Oui, j'avais six ou sept ans. »

L'Elmen.

« Et vous n'avez jamais cessé de – »

« Sept ans, ça a été l'âge critique pour moi. Vous comprenez, j'avais trop assimilé, trop vite. Il fallait décanter cette connaissance, il fallait que tout cela m'appartienne. Et puis, je n'avais encore aucune expérience pratique, quelque chose comme une méthode critique. Je vivais exclusivement pour savoir. Savoir sans cesse de nouvelles choses, me nourrir de savoir. Mais à partir de sept ans, j'ai commencé à comprendre vraiment. Je savais que tout ce que je faisais était ma vie, ma vie propre, mon bien. Alors je me suis mis à réfléchir, à écrire. »

« Qu'est-ce que vous écriviez ? »

« Tout et rien. Je prenais des feuilles de papier, les plus grandes possible, et je les couvrais d'écriture, presque sans y prendre garde, presque au hasard. Mais ça n'avait aucun genre littéraire,

c'était simplement de l'écriture. »

« Qu'en avez-vous fait ? »

« Je les ai gardées très longtemps, avec l'idée que ça pourrait me servir un jour. Puis je les ai jetées à la poubelle, il y a deux ans. Vous comprenez, pas de la poésie, ni des essais, ni des romans, seulement de l'écriture à l'état brut. Pour le plaisir, ou plutôt, non, par nécessité de ce plaisir. En fait, dès que j'ai commencé à organiser l'acte d'écrire, j'ai été déçu. Mais cette période-là, entre sept et neuf ans, ça a été ma grande période. C'était ma première pensée, de la pensée à l'état pur, si vous voulez, une pensée pas encore séparée de l'acte de pensée, quelque chose de pénible et d'extrêmement agréable pourtant. Un tâtonnement, une volonté d'arriver à cerner quelque chose au-dedans de moi. Ça ressemblait plus au dessin, d'ailleurs, qu'à l'écriture. Les mots n'étaient pas encore attachés entre eux, c'étaient de purs concepts, ils étaient libres, ils venaient en foule, selon une allure chaotique semblable à celle du rythme de la vie et de la matière ; les phrases n'avaient presque pas de structures grammaticales. »

« De l'écriture automatique en quelque sorte ? »

« Non, bien au contraire. L'écriture automatique, c'est plutôt l'effort de retrouver un monde au-delà des concepts, par les mots. Par des images. Tandis que ce que je faisais, c'était plutôt une tentative pour passer du domaine de la lecture au domaine de l'écriture. Plus tard, j'ai essayé de retrouver cette phase de passage en inventant un langage. J'avais appelé ça l'Elmen. L'Elmen, c'était un langage où les mots n'étaient jamais deux fois les mêmes. Un homme, ou une table, ça pouvait se dire Bagoo, puis Stirnk, puis Ex, Tiplan, Azaz, Willahotosgueriynn, etc., comme ça, indéfiniment, suivant le moment, suivant le contexte. Et c'était un langage, puisque pour au moins une personne au monde, il y avait un signifiant et un signifié. Ça faisait qu'il n'y avait jamais deux mots semblables, et jamais deux mots exprimant la même chose. Une table n'était jamais une table, comme c'est bien évident dans la réalité. J'ai écrit aussi des pages en Elmen. Mais comme il était impossible de les relire, et que ce n'était que de l'écriture pure, j'ai vite abandonné. Mais j'ai toujours regretté ce temps où écrire ne signifiait rien, où c'était seulement une suite d'approximations ; je trouve les langages humains si pauvres, à présent. »

« Jusqu'à quel âge avez-vous lu les philosophes ? »

« Je les lis encore. »

« Et la métaphysique ? »

« Vers huit-neuf ans, j'ai eu aussi mon cycle scientifique. Les chiffres, vous comprenez. Les chiffres sont des idéogrammes et, dans ce sens, ils me trouvaient beaucoup plus attentif. L'abstraction de l'algèbre et la trigonométrie, c'était pour moi quelque chose de grand, dont on pouvait se satisfaire. J'ai passé quelques mois comme ça, à apprendre les théorèmes et à les appliquer. Mais à la fin, j'ai compris qu'il ne s'agissait que d'un simple mécanisme, et j'ai vite été dégoûté. Mais j'ai gardé quand même du goût pour l'abstraction, d'une façon générale. »

« Et les sciences pratiques ? Vous avez – »

« Ça m'a intéressé aussi. La chimie, la zoologie, la physique. Mais je manquais de moyens d'expérience. Personne n'aurait accepté ma présence dans un laboratoire, il y a deux ou trois ans. Et maintenant, c'est trop tard. Je n'ai plus envie de me lancer dans le tâtonnement expérimental, de participer moi-même à la recherche. Quoique je sente vraiment profondément à quel point la notion de progrès est exclusivement scientifique. Mais je préfère regarder, être détaché. Observer. Agir sans être pris. »

« Et vers quoi êtes-vous orienté, à présent ? »

« Comment, vers quoi je suis orienté ? »

« Oui, comment voyez-vous votre avenir ? »

« Mais je vous ai déjà répondu : je ne vois rien. L'observation, c'est un don gratuit. Pourquoi voulez-vous que j'en fasse une profession ? »

« Pourquoi avez-vous accepté de jouer au Quitte-ou-Double, alors ? »

« Oh, ça – Ça s'est passé il y a longtemps. Ça a été une erreur. Mais à ce moment-là, je ne savais pas à quel point ce peut être dégradant, avilissant, de se servir de son cerveau afin d'amuser un public de cirque. Et puis, mes parents avaient besoin d'argent et j'étais soumis à cette pression affective. Mais je l'ai regretté. »

« C'est pourtant cela qui vous a permis de – »

« Permis de quoi ? D'être célèbre ? De faire des conférences ? Croyez-vous vraiment que ce soit le plus important pour moi ? Non, non, puisque ça s'est passé comme ça, tant pis, je n'ai rien à dire, mais j'aurais aussi bien pu me passer de la gloire et de l'argent. »

« En êtes-vous certain ? »

« ... »

« Je suis né en croyant. »

« Quand la foi vous est-elle venue ? »

« Elle n'est jamais venue... Je crois pouvoir dire, aussi loin que je me souviens, que j'ai toujours eu la foi. Je suis né en croyant. »

« Avez-vous eu des périodes de trouble, de doute ? »

« Jamais. J'ai vraiment pris conscience de la religion, et de la possibilité d'être irréligieux, vers l'âge de huit-neuf ans. Quelque chose m'avait marqué ; à cette époque, je fréquentais une église très belle où la messe était merveilleusement chantée. Et, curieusement, ce n'est pas un sentiment d'injustice qui m'avait fait comprendre la réalité de l'esprit irréligieux, mais un sentiment de perfection, de beauté, de sublime. J'étais plongé vivant dans l'univers divin, je nageais dans la joie, et j'étais encore là, sur terre, un homme, rien qu'un homme, petit, mesquin, sans infini ! C'était cette contradiction apparente qui me faisait surtout souffrir. Comment était-il possible de ressentir aussi totalement ce qu'était Dieu, et de rester un homme. Mais cette souffrance ne m'a jamais amené à douter, non. Jusque-là, je m'étais contenté de lire les écrits saints, et les livres de foi. Mais je m'étais surtout arrêté à Ruysbroek l'Admirable. Scot Érigène m'avait également bouleversé. Mais c'est surtout Ruysbroek qui m'a formé, religieusement. »

« Le mysticisme ? »

« Oui, le mysticisme comme seule forme possible de religion. Naturellement, je ne tardai pas à me heurter à Pascal. Et rétrospectivement, je me trouvai ainsi en état d'hérésie pure et simple par rapport à saint Augustin ou au thomisme. C'est à ce moment-là si vous voulez que j'eus quelque chose de comparable à une crise. Mais c'était toujours à l'intérieur de la foi, et cela n'avait rien d'un doute. Pour moi, Descartes ou Malebranche n'avaient jamais cessé de représenter des mondes étrangers, ceux du raisonnement et de la dialectique. Je les lisais, je les comprenais, mais s'il fallait mettre quelque chose en doute, c'étaient eux, c'était leur étonnante prétention à tout régulariser, à bâtir un monde sur les fondements du langage humain, ce langage si pauvre, si malhabile. Vous savez, la pensée divisée en deux parties, parce que la phrase se divise en deux parties, que la cause appelle la conséquence, le thème le prédicat, la principale la subordonnée. *Si deus est bonus est*. Tout cela me semblait puéril, petit, aveugle. Il fallait autre chose. Il fallait quelque chose qui déborde, qui se vide, un calme complet, une innocence totale vis-à-vis de la réalité. »

« Ce que vous offrait Ruysbroek ? »

« Pas du tout ! Ruysbroek aussi a fait de la dialectique. Mais c'était un théologien, et à son époque, au XIV^e siècle, personne n'aurait accepté l'expérience mystique à l'état pur comme base d'élévation spirituelle. C'était même dangereux d'être un mystique, à son époque. Les transe étaient plutôt mal vues. Alors il fallait des cadres, de l'exégèse, des arguments sérieux et déterminants. Et puis le langage n'était pas le même, et ne lui permettait pas de s'exprimer librement. Au fond, notre époque me semble parfaite pour l'extase. Nous pouvons même essayer de l'écrire ! »

« Cependant, vous voyez dans Ruysbroek, et plus généralement dans le mysticisme, l'essentiel de la vertu religieuse ? Pourquoi ? »

« Il n'y a pas de raison véritable à cela. Je préfère poser un a priori : la foi est une transe, et tout ce qui est proche de cette transe participe de la foi. »

« Mais c'est dangereux ce que vous dites, n'importe quelle transe – »

« N'importe quelle transe ne m'intéresse pas. »

« Est-ce une catégorie de transe, alors ? »

« Absolument pas. L'état de transe est un état quasi normal chez l'être humain ; il suffit de très peu de chose pour le provoquer. Un rien, un peu d'alcool dans le sang, un peu de drogue, l'excès d'oxygène, la colère, la fatigue. Mais cet état est intéressant dans la mesure où il est orientable. Il s'agit d'un basculement, mais ce basculement met en œuvre des régions inconnues de notre esprit. En fait, il n'y a fondamentalement aucune différence entre un homme intoxiqué par l'alcool et un saint qui se livre à son extase. Et pourtant il y a quand même une différence : c'est celle de l'interprétation. Le moment de folie est préparé par une étape où le sujet est plongé dans une sorte de vacillement de la conscience, d'excitation cérébrale violente. C'est ce moment-là qui véritablement fabrique l'extase et lui donne son sens. Tandis que l'extase en elle-même est aveugle. C'est le vide total, sans ascension ni chute. Le calme plat. Si bien qu'on peut dire que le saint ne connaîtra jamais Dieu. Il l'approche, puis il en revient. Et ces deux étapes sont celles qui sont. Entre les deux, le néant. Le vide, l'amnésie complète. Au moment X de l'extase, le saint et l'intoxiqué sont semblables, sont au même endroit. Ils habitent le même paradis vide et terrifiant. »

« Est-il important que Dieu n'existe pas ? »

« Quelle est votre religion ? »

« Je n'ai pas véritablement de religion. Je ne suis pas contre le principe de la religion, parce qu'il est le seul qui organise le sentiment de religiosité. Mais je pense que dans la plupart des cas, l'esprit religieux passe avant l'organisation en religion. Je veux dire que l'esprit de l'ascension pure et véridique vers Dieu est essentiel, alors que la fédération, je veux dire, l'ensemble des règles qui constitue une religion comme le catholicisme est une simple contingence. Or ce que je reproche aux différentes religions, et aussi bien au christianisme qu'au bouddhisme, c'est que cet ensemble rituel empêche le total épanouissement de l'individu en un Dieu qui lui soit propre. Elle dirige, elle fabrique des interdits, elle se fait morale, alors qu'il est bien évident que Dieu est au-delà de toute morale. »

« Dieu n'est pas bon ? »

« Non, à proprement parler, Dieu n'est pas bon : il est. Bon, mauvais sont de pauvres mots s'appliquant à un ensemble de règles concernant quelques détails de notre vie matérielle. Pourquoi Dieu serait-il concerné par nos pauvres mots et nos pauvres valeurs ? Non, Dieu n'est pas bon. Il est plus que cela. Il est la forme la plus riche, la plus accomplie, la plus puissante de l'être, en quelque sorte. Il rend concrète l'abstraction même de la forme de l'être. Et je pense que l'envisagement même de l'être ne pourrait être possible si Dieu ne lui avait donné au préalable son état. Dieu est la création. Il est donc un principe inextinguible, inorienté, la vie même. Rappelez-vous les paroles : « Je suis Celui qui suis. » Aucune autre parole humaine n'a mieux compris et relaté la forme divine. Intemporelle, non, pas même intemporelle et infinie. Le principe. Le fait qu'il y a quelque chose au lieu qu'il n'y ait rien. »

« Mais alors, Dieu n'a pas besoin – »

« Et bien au-delà de toute expression, même. Si vous voulez, je suis Dieu. Il n'y a pas de doute à entretenir, pas de question à poser. Vous êtes. Donc vous êtes Dieu. Vous ne pouvez pas être autrement. Si vous n'étiez pas Dieu, vous ne seriez pas. »

« Un panthéisme, en quelque sorte ? »

« Non, parce qu'il ne s'agit pas d'honorer Dieu en toute chose. Dieu est extérieur, et si je vous disais que vous êtes Dieu, que je suis Dieu, ce n'était pas pour vous donner l'idée que, selon moi, Dieu est une espèce de corps à l'intérieur duquel nous vivons. Non, je voulais seulement insinuer une sorte d'analogie entre les deux mots de la phrase, agir sur l'être en le déterminant par Dieu.

L'Être étant en quelque sorte une dimension propre, aussi relative mais aussi réelle que le temps et l'espace. Et Dieu étant l'absolu de cette dimension, comme l'infini est l'absolu de l'espace, et l'éternel l'absolu du temps. En fait, l'absolu de l'Être est aussi l'absolu de l'espace et l'absolu du temps. Voilà pourquoi Dieu est à ce point inimaginable pour les pauvres esprits des hommes. »

« Mais alors Dieu n'ordonne pas aux hommes ? Les hommes sont libres ? »

« Ils sont libres, oui. Mais la vie du saint ne fait que peu de cas de cette liberté. Ce qui importe, c'est la connaissance la plus parfaite possible de la dimension divine. Les hommes sont conditionnés par cette nature divine qu'ils portent en eux du fait qu'ils sont vivants. Le bien, le mal, ce ne sont que de misérables contingences humaines. La police est là pour qu'elles soient observées, ces contingences. Mais ce à quoi tout homme est tenu, et ce à quoi nul ne l'oblige, c'est à monter vers Dieu. À monter plus haut, à fixer sa volonté et son désir sur son propre état d'existence, et à serrer, oui, en quelque sorte, à serrer, à êtreindre, à être de plus en plus rapproché du centre, du noyau, à multiplier par l'adoration et par la sainteté la puissance unique de la vie, à la développer, comme cela, sans voir, aveuglément, avec une foi et une densité, une volonté d'être toujours plus grandes, et ainsi sans cesse, le plus directement, le plus soigneusement du monde, jusqu'à l'approche de la vérité première, de la volonté initiale, du centre du rayonnement et de la chaleur, jusqu'à la pensée concrète, semblable à l'action, de l'existence totale. »

Ici, Martin hésita un peu, pour la première fois, et, la voix légèrement plus basse, pour le magnétophone seulement, il laissa échapper ces mots :

« Et, arrivé à ce point, oui, est-il important que Dieu n'existe pas ? Je vous le demande, est-ce important, en vérité, est-ce important ? »

Le jour suivant, à cause de la chaleur et du bruit de musique de tous les transistors, Martin était descendu dans la cour de l'immeuble. Il était environ trois heures et demie de l'après-midi. Il n'y avait personne. Dans la boîte carrée, au neuvième étage, son père et sa mère grouillaient comme des insectes. Le ciel était d'un bleu déchirant, et le soleil nageait sur place, faisait un trou blanc au-dessus de la terre, semblant reculer et s'enfouir au fond de l'espace, indéfiniment. Martin marchait dans la cour, longeant les portes des garages. Au centre de la cour, il y avait un terre-plein

de sable, pour les enfants. Martin se mit à faire des cercles autour du terre-plein, des cercles de plus en plus étroits. À la fin, il se trouva obligé de monter sur la bordure de ciment, puis de marcher à l'intérieur du rond-point, dans le sable. Il rétrécit encore ses cercles, pataugeant dans les gravillons, s'enfonçant à chaque pas jusqu'aux chevilles. Quand il arriva au centre, il resta debout un moment, immobile. Puis il leva la tête vers le ciel et regarda les murailles habitées qui l'entouraient. Il n'y avait personne aux fenêtres. Les trous béants étaient vides, noirâtres, innombrables. Parfois, pendus à des ficelles, des bouts de gaine, de chemise, ou de soutien-gorge s'agitaient dans le vent. La musique était presque imperceptible à cet endroit de la cour. C'était même une espèce de silence qui régnait là, qui pesait ; quelque chose de comparable au bruissement de mort des eaux profondes, au vrombissement sourd de plusieurs atmosphères en train de crever des tympans.

Puis le ciel parut descendre sur son front, l'écrasant à la manière d'un gigantesque marteau. Tout se renversa, d'un seul coup, et il se retrouva pierre qui tombe, ahuri, devenu vitesse pure. Il flottait dans l'espace, prisonnier de la gravitation, et quelque chose de large et de plat montait à sa rencontre, menaçant, se faisant immense, couvert de villes et d'arbres, sillonné de routes et de voies ferrées, avec de drôles d'ombres qui avançaient de travers, et cela s'approchait à chaque seconde davantage, le plaçant, lui, sur une ligne droite, indéfiniment raide, parfaitement verticale, où régnait un vent déchirant qui coupait le souffle. Il tombait vers le ciel, comme vers une sorte de terre. Quand le choc eut lieu, Martin roula sur lui-même dans le tas de sable et y resta écrasé, allongé sur le ventre.

Une demi-heure passa ainsi sans qu'il puisse faire un mouvement. Puis, la chaleur du soleil, les rumeurs des voitures qui roulaient à tombeau ouvert de chaque côté de l'immeuble, la poussière de sable faiblement soulevée par la brise, tout cela agit peu à peu sur lui et le rappela à la vie. Martin se mit à ramper sur le tas de gravier. Il avançait imperceptiblement, glissant sur le ventre, la face enfouie dans la masse mouvante et sale. Ses mains plongeaient dans le sable, fouillaient, nageaient, trituraient, et tiraient tant bien que mal le reste du corps, comme des pattes de tortue. Parfois, en tâtonnant, elles rencontraient des objets insolites abandonnés là depuis des semaines : peaux d'orange, vieux bonbons à demi sucés, bouts de peigne, espèce de râteaux tordus et de seaux troués, boîtes d'allumettes remplies de sable, papiers gras, bâtons de sucettes ou d'esquimos, et même une espadrille de bébé que l'usure des grains de pierre avait

complètement rongée.

En avançant comme ça dans le sable, Martin respirait fort, ahanait à petits cris, « a-ha », « a-ha ». Tout avait pénétré ses vêtements, empli son cuir chevelu et ses narines, et l'avait transformé en un bizarre animal rampant, une sorte de ver de vase ou d'escargot, une taupe, qui devait peiner pour s'échapper, décollant millimètre par millimètre son corps chétif des matières visqueuses. Le sable avait recouvert les verres de ses lunettes d'une sorte de buée grisâtre, et il devait se diriger à peu près au hasard. Seules ses mains savaient vraiment où elles allaient ; elles palpaient le sol de tous côtés, les doigts parfois dressés comme des antennes ; elles étaient mouvement, et une joie forcenée naissait en tremblant au centre des paumes, du simple contact avec les couches vivantes des gravillons, une joie électrique et friable qui se diffusait à travers les poignets, les coudes, les épaules, et emplissait tout le corps. Ces mains étaient devenues des êtres indépendants, des bêtes agiles à cinq pattes, qui traînaient derrière elles le poids de tout un paquet de chair inerte.

Quand il toucha le rebord de la plate-bande, Martin se redressa. Il se mit d'abord à genoux, le dos rond, la tête baissée vers le sol. Puis il s'assit dans le sable, s'appuya en arrière sur ses deux mains et resta immobile, les yeux vagues.

En relevant la tête vers le haut de l'immeuble, il aperçut, penchés au balcon, tout petits, à peine grands comme des mouches, son père et sa mère qui le regardaient. Sa mère agita la main, et il devina les mots qui se formaient sur ces lèvres, les mots qui tombaient sur lui, précis et insensibles, comme le trop-plein d'un pot de géranium.

« Je te dis qu'il joue ! Regarde Martin, je te dis qu'il joue ! Il est là, dans le tas de sable, et il s'amuse. Il s'amuse comme un enfant. Notre fils est en train de jouer dans le sable ! »

Dans la cour, l'ombre violette avançait doucement dans la direction opposée au soleil.

Martin oublia les silhouettes de fil de fer, penchées là-haut sur le balcon, et il contempla la marche de l'ombre. Elle rampait avec lenteur sur la surface de la cour, semblable à une espèce de nuage délicat. Peu à peu, avec des suites morcelées de bonds minuscules, elle occupait tout l'espace, s'infiltrait dans les rainures, montait le long des obstacles, puis redescendait d'un seul coup, sans qu'on sache vraiment comment ; elle se coulait magiquement au fond des trous, entrait dans les soupiraux et dans les égouts à la façon d'un serpent, dépassait les lignes dessinées sur le sol, faisait tout fondre autour d'elle. Les cailloux, les graviers, les durs morceaux

de silex se mélangeaient entre eux, devenaient perméables. C'était comme de l'eau, comme le flux bleuâtre d'une drôle de marée montante, qui rompait les limites, qui cassait brusquement, d'un coup de millimètre gris fer, les cernes des objets. Le soleil et la lumière avaient fait cette cour blanche, immaculée, pleine de choses et d'êtres étincelants dans leur indépendance : et voilà que maintenant l'ombre passait sur eux, les défaisait un par un, sans en épargner aucun. Des cercles cassés, la substance coulait et se répandait sur le sol, emplissant le bassin de la cour de l'immeuble d'un étrange liquide glauque où nageaient des détritûs.

Sur son socle de sable, Martin était transformé en naufragé, en habitant d'une île déserte. Il était en quelque sorte réfugié là, encore préservé de la liquéfaction par un rayon de soleil qui descendait jusqu'à lui en pente douce, passant par l'ouverture ouest de l'immeuble. Mais l'ombre avançait toujours, et le soleil lui-même déclinait. Bientôt il serait rendu au terme de sa chute ; il tomberait encore quelques minutes le long du couloir vertical, entre les deux pâtés de maisons. Des oiseaux voleraient entra vers de sa face électrique, de gros oiseaux noirs qui se balanceraient dans l'air de gauche à droite, de droite à gauche. Puis, sans à-coups, tout à fait naturellement en vérité, le ciel deviendrait vide de lui. Il ne resterait plus que la terre couverte de pierre et de métal, la terre encore vibrante de chaleur, plate comme un long miroir, et la mer couleur de mercure, et la lumière continuerait à bouger au milieu des particules, à essaimer dans l'atmosphère invisible, avec d'insaisissables volutes d'éclairs blafards s'évanouissant mollement au fond des cachettes, comme des impressions rétinienne. Quand tout serait fini, on se sentirait bien seul sur terre, on n'aurait plus rien d'autre à faire qu'à se cacher, peut-être même en tremblant, la face contre le sol, et à respirer tout bas, la bouche enfouie dans un trou, entre deux racines, les dernières bouffées de la vie, les derniers souffles de la délicieuse chaleur.

L'ombre de la maison avançait toujours vers Martin. Lui, les yeux écarquillés derrière les verres de ses lunettes, regardait toujours l'ombre avancer. Plus le soleil était bas dans le couloir vertical, plus l'ombre marchait vite. Chaque bond qu'elle faisait, maintenant, était pratiquement consommé avant d'avoir été vu. C'était par dizaines de centimètres, par mètres entiers que la décomposition liquide gagnait du terrain. Et, fait remarquable, chacune de ces avancées, si rapide qu'elle fût, effaçait totalement celle qui l'avait précédée. Tout se passait comme si ce changement de la lumière en l'ombre n'était pas un passage, mais une sorte de métamorphose absolue et incompréhensible. Là, le

ciment du sol était blanc. Ici, il était noir. Comme un jeu. Tout à fait comme un jeu, un échiquier gigantesque où les cases se seraient retournées d'elles-mêmes, une à une, mécaniquement, n'offrant plus rien que leur envers noirâtre et uniforme.

Mais là où régnait la nuit, le néant, quelle était la richesse, la puissance des senteurs et des structures, quel était le grouillement des choses barbouillées, quelle était la vague des visions enchevêtrées, des splendeurs ! On était bercé, emporté, embarqué dans un bateau invisible, et des courants durcis vous tenaient serré, vous servaient de membres. C'était ainsi. On était plongé soudain dans un spectacle merveilleux, on entrait dans un tableau profond, éblouissant, nocturne, comme tête la première dans un bocal, et on découvrait les tanières, les secrets de la vie dégradée en action, un vrai bouillon de culture, une zone de fermentation où les éléments évaporés, indistincts, montaient lentement, sous forme de lourdes banderoles de nuages, et se croisaient entre eux incessamment. C'était dans le genre d'une nuit, non pas paisible, non pas silencieuse, mais où tout était marqué au fond de l'âme par le signe de la férocité ; une colère de fauve, surgie du passé sans doute, et qui remontait lentement, dangereusement le cours du temps. C'était le domaine de l'absence totale, une espèce de coucher de soleil sans soleil et sans horizon, et le calme et la destruction se perpétuaient mécaniquement, commençant leurs actions au fond du cerveau de Martin, puis gagnant, gagnant, se répandant au travers de sa peau et de ses organes, gagnant encore, coulant sur le sol comme un sang humain, mais un sang envahi par quelque venin de vipère des sables, un sang glacé, saburral, paralysant.

Martin était à l'ombre, maintenant. Comme retourné à l'intérieur de lui-même, la tête rentrée dans son cou et regardant vers le fond de son corps, vers l'obscurité étrange qui roulait dans ses entrailles. C'était cela, son désir secret, depuis tant d'années ; c'était vivre dans son propre corps, ne vivre que de soi, que dans soi, se faire caverne et y habiter. Assis sur son socle de sable, les bras tendus en arrière et enfoncés comme des pieux jusqu'au-dessus des poignets, il avait été lentement recouvert d'une sorte de fine poussière grise, mince pellicule sablonneuse que le vent faible avait fait pleuvoir sur lui. L'ombre, en passant, l'avait encore terni davantage. Plus rien ne brillait ; tout était gris, ses vêtements, ses cheveux, sa peau, ses yeux, ses lunettes, les boutons de sa chemise, et jusqu'à la chaîne d'or qu'il portait autour du cou. Et pourtant, il voyait. Il pensait encore à quelque chose, il imaginait de longs chemins très raides tracés à même la surface plane de la cour de ciment. C'était comme si la conscience

de la déliquescence totale de cet univers réduit, la mort, n'avait pu se faire que grâce à la présence, derrière lui, autour de lui, par-delà les remparts de l'immeuble, d'une explosion extraordinaire de vie et de lumière. Pas le souvenir du soleil et de la chaleur, mais un genre de combat ultime et désespéré qui se livrait encore sur la terre. Les limites se refaisaient infatigablement, des murs se reconstruisaient au fur et à mesure qu'ils étaient détruits, des lignes se retraçaient, puis s'effaçaient, puis reparaissaient. Le monde écorché renouvelait ses écailles, et l'ombre, en passant sur les aspérités, sur les dards, sur les signes gravés dans le dur, lavait, lavait sans arrêt, inondait de son doux mouvement de flux et de reflux, comme une main invisible, ou plutôt non, comme une impérissable érosion qui balançait la surface entière du sol, qui la faisait plage longue et molle, étendue à peine luisante de plateaux de vase où se réverbérait l'infini du ciel.

Martin bougea à nouveau. Il se mit à jouer avec le sable. Il aurait aimé avoir des seaux, des pelles, pouvoir faire des châteaux, des pâtés. Tout son esprit était concentré sur ce jeu minuscule. Il y avait comme une boule dans son cerveau, une sphère électrique qui résonnait de cette seule phrase : « Il faut creuser un trou très profond dans le sol. »

Martin commença à creuser. Mais il se produisait ceci, qui faisait partie du jeu : à mesure que les doigts de Martin enlevaient du sable, au centre du trou, les pans trop abrupts s'écroulaient et remplissaient à nouveau le petit gouffre, si bien qu'il était à peu près impossible d'aller plus profond qu'une dizaine de centimètres. Mais les mains de Martin ne s'occupaient pas de ce détail : c'était un jeu, un petit jeu de rien du tout, et il fallait creuser un trou très profond dans le sol. D'ailleurs, après quelques minutes, Martin commença à découvrir les subtilités de son travail. Il suffisait de creuser rapidement quelques centimètres, sans tenir compte du reste. Puis, délicatement, enlever le sable par petites pincées, comme ça, centimètre après centimètre. Lorsqu'on avait atteint le point précis où, par expérience, on savait que tout allait s'effondrer, il fallait faire très attention. En retenant sa respiration, en étudiant sans en avoir l'air la direction et l'intensité de la brise, on procédait du bout des doigts, doucement, doucement. On enlevait le sable au centre du trou, presque grain par grain. On gagnait en profondeur, un millimètre, deux millimètres, trois, quatre, cinq, six, sept millimètres. Les flancs du trou bougeaient un peu ; des avalanches microscopiques se déclenchaient le long des falaises, et des grains de poussière roulaient de haut en bas, entraînant derrière eux un sillage d'autres grains plus petits encore. Un souffle d'air, en passant, ou

les vibrations d'un rouleau compresseur dans l'avenue voisine faisaient crouler des pans entiers. Mais le trou était toujours là, parfaitement conique, menaçant, défiant le reste de ce désert. Alors, quand on avait bien joui de lui, quand on en avait assez d'être heureux, de le voir, on recommençait à creuser très doucement. Du bout de l'index, on enlevait encore un, deux millimètres. On écartait quelques grains, et puis, d'un seul coup, sans qu'on ait eu le temps de rien voir, la catastrophe se produisait : le sable se refermait sur la main de Martin comme une trappe, et il n'y avait plus, à la place du trou, qu'une vague dénivellation sur le sol immobile, où pas même la rumeur sourde de l'écrasement n'était perçue.

Martin joua ainsi plusieurs fois de suite. C'était bien, parce qu'il n'avait pratiquement pas à bouger. Seules ses mains agissaient, fouillant dans le sable, choisissant les particules au hasard, écartant les obstacles, les brindilles, agiles et précises comme des insectes. Le jeu était de plus en plus petit, de plus en plus imperceptible, et il semblait en quelque sorte que rien n'eût pu l'arrêter. C'est alors que, passant entre deux couches de sable, les doigts de Martin sentirent un petit objet rond, résistant, qui se trouvait là. L'ayant ramené à la surface, Martin vit qu'il tenait entre le pouce et l'index de sa main droite une espèce de graine noire, à peine grosse comme un gravillon. L'objet était mat, plutôt sphérique. En le déposant dans la paume de sa main gauche, Martin constata que l'objet était un animal, un insecte ; un charançon, sans doute, ou quelque chose d'approchant. Un scarabée nain, peut-être, si on réfléchissait que les charançons ne se trouvent guère que dans les sacs de farine. À moins que ce ne fût un charançon perdu, un de ces charançons qui prennent les grains de sable pour des grains de blé. Martin pencha la tête vers la bête immobile au creux de sa main et la contempla longuement. Il vit le corps rond, noirâtre, la rainure des élytres, la tête et les antennes rentrées. En le faisant sauter dans sa main, il le mit à l'envers et regarda l'abdomen gris, et toutes les pattes recroquevillées, fines, terminées par des sortes de minuscules crochets duveteux. La bête ne bougeait pas, et on aurait aussi bien pu la croire morte depuis des jours, séchée dans sa posture inerte. Mais Martin ne s'y trompa pas ; il comprit tout de suite que le charançon était vivant, et qu'il faisait le mort pour qu'on le laisse tranquille. Il vit ça tout de suite, au premier coup d'œil, à cause de l'application que mettait le petit animal à rester lové sur lui-même, et peut-être aussi à cause d'un imperceptible mouvement de vibration dans les antennes pliées. C'était cela, la peur, ce petit grain de poussière, ce pauvre pépin de fruit, tout noir, tué sur lui-

même, le temps arrêté, le corps à l'envers, les pattes serrées sur son abdomen où la vie palpitante se cachait.

Martin garda la main à hauteur de ses lunettes un long moment, regardant intensément l'insecte. Des pensées étonnantes naissaient dans son cerveau, à présent ; d'abord une volonté féroce de faire bouger l'animal, de le faire fuir, courir le long de sa ligne de vie, escalader les bourrelets de muscles de sa main, et disparaître vers son poignet, vers les profondeurs étouffantes de sa manche de chemise. Il sembla à Martin que ses yeux et ses lunettes étaient devenus des lames d'acier, et que la volonté se déversait le long du métal, qu'elle déferlait avec une violence implacable sur la petite boule sèche et noire. Quelque chose comme des mots, des verbes à l'état pur, BOUGER BOUGER BOUGER BOUGER. Des projectiles qui tombaient au centre de l'abdomen, entre les pattes crispées, et qui allaient animer le corps de l'insecte, rompre la mort apparente, et provoquer la fuite éperdue, la panique mobile. Mais rien ne venait. Le temps était toujours arrêté, à l'intérieur de la carapace. Peut-être même l'insecte était-il devenu aveugle, était-il vraiment mort soudain, devenu petit caillou que rien ne peut détruire, que rien ne peut toucher. Mais où était-il, alors ? Où avait-il disparu, celui qui avait été l'insecte ? Martin cherchait désespérément à comprendre ce qui s'était passé. Il avait été si près, un moment, d'être un véritable dieu ; il était parvenu aux limites d'un état sublime ; et maintenant, il ne pouvait rien faire pour lutter : c'était la fuite, l'abandon ; il semblait que son esprit redescendait les marches d'un grand escalier, de plus en plus vite, sans voir, sans vouloir, quatre à quatre, enfoncé à chaque pas plus profond dans sa chute. Il allait tomber, se désintégrer, il ne resterait plus rien de lui-même, et cela, à cause d'un insecte minuscule, d'une sorte de charançon incompréhensible qui s'obstinait à rester bloqué au creux de sa main. Il fallait agir, vite, avant qu'il soit trop tard. Martin, le cœur serré, sentit la nuit venir, l'ombre qui marchait, qui avançait, quelque chose de glacé et d'opaque qui se répandait en lui. Il sentit arriver la marée noire et volatile. Des choses s'effritaient, partout, en lui, d'inexprimables châteaux de sable qui s'éboulaient en silence. Une inquiétude immense survenait en nappes. Comme un incendie noir, filant sous le vent, agrandissant sans cesse son cercle de néant. Il sentit même sa vie, sa pauvre vie lui échapper, se retirer de lui, vider ses lieux. Il fallait agir avant qu'il soit calme, avant qu'il soit statue.

Martin pencha un peu plus la tête vers la paume de sa main gauche. Ses lunettes étaient si près du charançon qu'il ne pouvait plus le voir distinctement. L'animal immobile était une tache

charbonneuse, vague, au milieu de la masse de chair rosée. Quand son visage ne fut plus qu'à une dizaine de centimètres de la bête, Martin arrondit lentement ses lèvres et souffla. L'haleine puante enveloppa d'un seul coup l'insecte ; celui-ci tint bon quelques secondes, puis, suffoquant, il se retourna sur le ventre et se mit à marcher. Martin avait triomphé. Avec une répulsion instinctive, il lâcha l'insecte sur le sable et le regarda grouiller. Quelque chose de bas et de douloureux monta dans son esprit ; Martin murmura : « Anima... Anima... » et il se mit à rire.

Plus tard, Martin reprit la petite bête entre ses doigts, creusa un trou dans le sable et la plaça au centre. Le charançon, sans hésiter, commença à escalader la pente. Mais le sable glissait sous ses pattes continuellement, et il retombait au fond du trou. Il restait là un moment, comme étourdi par sa chute, ou faisant le mort sans raison, puis il recommençait à grimper le long de la muraille friable. Les petites pattes s'agitaient à une vitesse folle, la tête s'enfonçait entre les grains, les antennes palpaient fébrilement dans tous les sens. Martin regarda le manège de l'insecte avec une attention extrême ; il ne pouvait se détacher du corps noirâtre, comme si toute la vie du monde avait été placée au fond de ce trou, sans espoir d'en sortir. Parfois, pendant son escalade, le charançon provoquait une avalanche de sable, au-dessus de lui. Un pan entier s'écroulait et fondait sur l'insecte, et les grains de poussière le recouvraient complètement ; alors il s'immobilisait quelques secondes, les pattes accrochées à des gravillons. Puis, quand l'avalanche avait cessé, il reprenait son ascension, il travaillait, il progressait, il montait, il montait. Des blocs s'ébranlaient sous ses pattes, et il manquait basculer en arrière. Mais rien de tout cela ne le décevait, rien ne l'arrêtait. Il montait encore, encore. Puis, arrivé à environ un tiers de la falaise, tout à coup, le sol ne tenait plus sous ses pattes ; il continuait à ramer désespérément, mais c'était dans le vide. Le mur cédait tout entier, et, soudain, c'était la chute, pêle-mêle avec des torrents de sable. Chaque fois, Martin croyait qu'il allait abandonner, qu'il allait rendre son corps au malheur : un corps si chétif, si léger, un corps qui ne valait rien, sûrement, devant la mort. Mais l'insecte n'abandonnait pas. À peine avait-il touché le fond du gouffre qu'il repartait aussitôt, attaquant presque toujours le même côté de la muraille. Il y avait donc un dieu pour les insectes aussi, un messie pour les coléoptères et pour les arthropodes, un sauveur tout noir, caparaçonné, couvert d'antennes et de pattes, et qui avait donné pour toujours son ordre magique ! Un dieu pour chacun de ces monstres, pour les scarabées-rhinocéros et pour les dynastes Hercule, pour les

staphylins et pour les pyrales de la vigne, pour les grands paons de nuit et pour les scolopendres ! Ou bien n'y avait-il personne pour ce monde, personne pour ce trou creusé dans le sable ? Toute la terre était comme ce socle où Martin était assis : petits Sahara, grands Sahara. Des trous, des éboulements. Des pattes qui rament, des antennes qui palpent, et bien au chaud, à l'intérieur des carapaces craquantes, des organes serrés, des replis tout frémissants d'une rage mystérieuse.

Martin cessa de regarder le charançon qui entreprenait sa 264^e escalade, et il observa sa main ouverte devant lui. Il fit bouger ses doigts, les uns après les autres, le pouce, l'index, l'annulaire, le médius, le pouce à nouveau. Il ferma la main. Il la rouvrit. Il la plongea dans le sable, ferma les phalanges et la ressortit. Du sable était resté prisonnier à l'intérieur de la main. Martin desserra l'étreinte des doigts : le sable coula, doucement. Martin se redressa, et s'agenouilla dans le gravier. Au-dehors, la nuit était en train de venir. Le ciel était garni de nuages épais, vitreux, qui devaient avoir absorbé toute la lumière.

Les choses étaient ainsi. Il fallait être vivant, se sentir vivant jusqu'au plus oublié de soi-même, pris dans le crépuscule, dans cette ville, sur cet espace de terre habitée, au centre d'une cour, espèce de troglodyte de H. L. M. Il fallait avoir tout son corps et toute son âme bien à soi, à la fois solitaire au centre d'un désert de béton, et coulant lentement avec tout le reste de l'univers. Un corps comme une source, unique et se répandant alentour, un corps comme une feuille, posé là, en même temps épars, un véritable appartement aux murs réguliers, divisé en pièces, cuisine, salle de bains, placards, avec portes et fenêtres, offert tout entier. Alors la nuit pouvait venir, les réverbères et les phares s'allumeraient tranquillement, les uns après les autres. La foule se bousculerait dans les rues pour regagner les domiciles, les bars s'éclaireraient, les magasins barricadés clignoteraient, des haut-parleurs commenceraient à mugir les musiques monotones. Quelque chose de mystérieux glisserait partout, une sorte de sommeil habituel, et les animaux regagneraient leurs coins pour dormir. Tout cela allait se passer bientôt, sans doute. C'était inscrit dans les corps, sur les nerfs, sur les fibres, au centre des chairs. C'était dessiné partout, sur les trottoirs, le long des murs, à l'intérieur des ampoules électriques, dormir, dormir, comme une petite croix invisible, la marque de la vie.

Martin, à genoux dans le sable, écoutait autour de lui les appels multipliés qui se croisaient dans l'air. Il entendait les cris rauques des enfants, les klaxons des automobiles, les sifflements des trains, les coups sourds qui ébranlaient le sol, les tumultes graves des

appareils de télévision, des déchirements, des craquements, des borborygmes, toutes ces voix fusantes qui se répondaient d'un bout à l'autre de la ville, et qui ne signifiaient rien de précis, seulement peut-être le même ineffable petit frisson venu du creux de soi-même, qui enveloppait doucement le corps entier, qui montait, s'irradiait, et de proche en proche se faisait joie, joie certaine, suavité, cantate de joie éclatante.

Quand le ciel fut tout à fait sombre et couvert de nuages, la pluie commença à tomber sur Martin, mais il n'y prit pas garde. Il resta à genoux dans le terre-plein, les bras pendant le long de son corps, l'extrémité des doigts touchant le sable. La pluie tombait à larges gouttes, sur son crâne, sur ses épaules, sur ses jambes. Chaque goutte éclatait sur sa peau avec violence, projetant autour d'elle une fine buée fraîche. Martin ne bougeait pas ; ses yeux étaient fixés au loin, à présent, sur la ligne plate du mur et sur les rideaux des garages. À droite des garages, à côté du réduit à ordures, il y avait une ouverture dans l'immeuble, par où entraient les grondements de la circulation et les coups de klaxon.

C'est de là qu'il vit la silhouette massive de cette femme en imperméable et parapluie, qui marcha vers lui. C'était sa mère. Elle s'approcha du terre-plein et s'arrêta à un mètre environ. Martin vit qu'elle portait un vêtement sous son bras. Il regarda sa mère bien en face, à travers les verres de ses lunettes où l'eau commençait à couler. Elle le regarda aussi un moment, avec une sorte de timidité ou de tristesse. Puis elle fit quelques pas en avant.

« Martin ? » dit-elle.

Martin continua à la regarder. Elle répéta :

« Martin ? »

Elle tendit le vêtement ; c'était un imperméable.

« Martin, je t'ai apporté ça. Il pleut. »

« Oui », dit Martin ; « merci. » Il posa l'imperméable à côté de lui, sur le sable.

Elle s'approcha encore. Martin vit son visage fatigué, presque bouffi. Ses cheveux grisonnants, son corps aux hanches lourdes. L'imperméable gris-bleu qu'elle portait, et le parapluie, un grand parapluie noir qui oscillait lentement au-dessus de sa tête, et sur lequel les gouttes d'eau crépitaient très vite. Il vit qu'il y avait dans toute cette silhouette je ne sais quoi d'enfantin, de tragique, des rides autour de la bouche, des yeux troubles, un nez rougi, des laideurs et des vieillesse sans nombre, qu'on ne pouvait regarder sans curiosité.

Elle s'approcha davantage, jusqu'à la marche de pierre qui délimitait le terre-plein.

« Martin », dit-elle en hésitant. « Martin – Tu ne devrais pas rester – Il pleut fort, tu sais. Tu vas attraper mal. Mets l'imperméable que je t'ai apporté. »

Martin ne répondit pas. Il prit le vêtement et l'enfila rapidement, sans le boutonner. Puis il s'assit sur le rebord du terre-plein et prit du sable dans ses mains, machinalement.

« Qu'as-tu fait tout ce temps ? » demanda-t-elle. « Il y a plus de deux heures que tu es assis sur ce tas de sable. Tu devrais rentrer, maintenant. »

Elle hésita, puis changea le parapluie de main.

« Viens », dit-elle ; « ton dîner est prêt depuis un bon moment. Tu ne veux pas manger ? »

Martin secoua la tête :

« Non, pas encore. »

« Il fait nuit, maintenant. Tu devrais venir. »

« Je ne peux pas venir tout de suite », dit Martin.

« Pourquoi ? Il pleut, tu vas attraper froid. »

« Non, je n'ai pas froid. Il faut que je – que je reste encore un peu ici. »

« Tu n'as pas faim ? »

« Non », dit Martin ; « il faut que je – j'ai encore à réfléchir à des choses. Et je suis bien, ici. Je n'ai pas froid, je peux rester. »

« Tu ne veux pas rentrer ? Tu pourrais travailler, là-haut. »

« Non, je ne pourrais pas. Il faut que je reste ici. »

« Ce n'est pas raisonnable », dit la mère. « Je t'assure, tu ferais mieux de rentrer. Il va pleuvoir très fort, tout à l'heure. Et il est tard. Tu sais quelle heure il est ? »

« Ça m'est égal », dit Martin. « Il faut que je reste. »

« Tu vas être trempé. »

Martin regarda le sable au fond de sa main ; il était déjà très mouillé, noirâtre, et les grains s'étaient coagulés en une sorte de boue.

« Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ? » demanda la mère.

« Oh – rien », dit Martin.

« Tu es resté très longtemps, vraiment très longtemps », dit sa mère d'un air rêveur. « Je me demandais ce que tu pouvais bien faire, je veux dire, à quoi tu pensais, et tout... Et tout à l'heure, je t'ai vu par la fenêtre. Est-ce que tu m'as vue, toi ? »

Martin ne répondit pas.

« Oui, je t'ai vu, tout à l'heure. Je t'ai même fait signe. Tu avais l'air de – Tu avais l'air de t'amuser ? »

« Oui, je m'amusais », dit Martin.

« C'est vrai ? Et tu ne pensais à rien ? »

« Non, à rien.

Elle écarta une mèche de cheveux grisâtres qui s'était collée sur son front.

« Je voudrais tant – », commença-t-elle. Puis elle s'arrêta. Elle hésita encore quelques secondes, et quand elle recommença à parler, ce fut avec d'autres mots :

« Tu – tu n'es pas fatigué ? »

« Non. »

« Tu es sûr que tu n'as pas froid ? »

« Non. »

« Eh bien, je – »

Elle ne dit plus rien pendant une minute. Ils restèrent là tous deux, immobiles, en silence, avec seulement ce bruit de crépitement des gouttes d'eau sur le parapluie. La pluie tombait aussi sur le sable, derrière Martin, mais avec un bruit feutré. Des odeurs bizarres se dégageaient de la terre au fur et à mesure que l'eau y pénétrait, des odeurs de racines, de phosphate, de vieille feuille pourrie.

« Ça sent le papier mouillé », dit Martin.

La mère se dandina sur ses jambes. Elle regarda vers le haut de l'immeuble ; les fenêtres étaient toutes allumées, et, par moments, des ombres chinoises passaient devant les encadrements. On entendait des cris humains, aussi, des bruits de vaisselle et de cuisine. Les repas se terminaient, là-haut dans les tanières étouffantes.

« Tu ne veux pas rentrer, maintenant ? » dit-elle.

Martin secoua la tête.

« Fais-moi plaisir, viens. »

« Non. Je t'ai dit, il faut que je reste encore un peu. Il le faut. J'ai pensé à beaucoup de choses, cet après-midi... »

« Tu nous diras ça tout à l'heure – »

« Oui, peut-être – je vous dirai – si ça en vaut la peine. »

« Pourquoi, si ça en vaut la peine ? Ce n'est – »

« Non, et d'ailleurs, ce n'est pas encore tout à fait terminé. C'est pour ça. Il faut que je reste encore cinq ou dix minutes ici. Jusqu'à ce que ce soit fini. Je n'en ai plus pour longtemps. Je vais

rentrer tout de suite. »

La mère hésita encore une fois. Elle marqua un pas sur place, devant Martin. Elle avait de grosses chaussures de cuir, à talons plats et semelles de crêpe, qui collaient au ciment mouillé avec de drôles de bruits de succion. Puis elle racla sa gorge et dit :

« Bon, eh bien, alors je te laisse, puisque – puisque tu veux rester encore un peu. Mais ne reste pas trop longtemps quand même. »

Martin dit :

« Oh non, juste – juste cinq ou dix minutes, pas plus. »

Elle se retourna et fit mine de s'en aller ; puis elle revint sur ses pas et tendit le parapluie à Martin :

« Tiens, garde le parapluie. Comme ça tu ne te mouilleras pas trop. »

« Merci », dit Martin. Et il s'abrita sous le parapluie.

Au loin, bien au-delà des limites de la ville, un roulement de tonnerre se fit entendre. La mère redressa la tête :

« Tu vois », dit-elle, « c'est en train de venir. »

Quand elle vit que Martin n'écoutait pas, elle s'éloigna pour de bon. Elle cria une dernière fois :

« Je t'attends ! – Dans cinq minutes ! Hein ! »

Et puis elle disparut à l'intérieur de l'immeuble. Martin resta seul dans la cour, assis sous le parapluie sonore.

Douze jours plus tard, Martin avait terminé sa grande conférence. Le succès avait été considérable, et plusieurs journaux parlaient déjà de Martin Torjmann comme d'un chef religieux avec qui il fallait compter. Des représentants de tous les pays avaient été présents, les interviews s'étaient multipliées, et le mot de torjmannisme avait même été défini. Mais la grosse surprise avait été pour Martin la présence d'une foule assez considérable, venue à la sortie de la salle de conférences pour l'applaudir. Grâce à un haut-parleur disposé à la hâte, Martin avait pu répondre à cet honneur en improvisant une harangue où il exhortait les hommes, sans distinction de race, de religion, de nationalité, à s'unir dans l'esprit de sainteté. Il avait terminé ce discours par une sorte de prière pour l'humanité, où étaient salués les noms d'Auguste Comte et de Swedenborg. L'époque moderne étant, selon lui, exactement située entre deux naïvetés, celle de l'humanisme et celle du mysticisme. À la veille de son départ pour les États-Unis, une telle popularité était certainement bienvenue.

Le lendemain de cette conférence, Martin éprouva à nouveau le

désir de descendre dans la cour du H. L. M. Il était environ trois heures de l'après-midi, et il ne restait plus aucune trace de la pluie qu'il avait connue à cet endroit. Le soleil était bien rond dans le ciel, et la chaleur descendait sur la terre par vagues. Martin commença à marcher sur la cour cimentée. Il observait le sol de très près, notant au passage les moindres détails : fissures pleines de poussière, dessins à la craie plus ou moins obscènes, taches de toutes sortes, boîtes, débris, rebut. Près d'un garage, il trouva un morceau de papier froissé, maculé d'huile, où un pneu de voiture avait laissé une série de croix brunâtres. Sous la couche de crasse, on pouvait lire ceci :

Hannibal sauve sa fortune de la cupidité des Crétois.

Après la défaite d'Antiochus, Hannibal se rendit en Crète, à Gortynée. Cet homme, le plus subtil de tous, vit qu'il courait un grand danger à cause de la cupidité des Crétois. En effet, il portait avec lui une grosse fortune. Aussi emplit-il de plomb plusieurs amphores dont il recouvre la partie supérieure d'or et d'argent. Puis, en présence des notables, il les dépose dans le temple de Diane, feignant de confier sa fortune à leur loyauté. Quand il les eut induits en erreur, il remplit avec son argent toutes les statues d'airain qu'il emportait avec lui, et les laisse à l'abandon devant sa maison. Pendant ce temps, les habitants de Gortynée gardent le temple avec le plus grand soin, de peur qu'Hannibal, à leur insu, n'enlevât et n'emportât son argent. C'est ainsi que le Carthaginois sauva sa fortune, et, s'étant joué de tous les Crétois, il put parvenir au Pont-Euxin, chez Prusias.

Martin plia soigneusement le papier et le mit dans sa poche. Ensuite, il continua sa ronde dans la cour. Il passa à travers des zones de soleil et des zones d'ombre, longea les murs de l'immeuble, regarda à l'intérieur des fenêtres ouvertes, au rez-de-chaussée. Après un quart d'heure, il parvint au centre de la cour, et s'assit sur le rebord du terre-plein. Le sable, derrière lui, était sec et poussiéreux. Martin en prit une poignée dans sa main gauche et l'examina. Il regarda les petits cristaux de roche, les uns après les autres. Il aurait fallu les compter tous, pendant des heures, des jours, des années, sans en oublier aucun chacun d'eux aurait eu un nom, un nom de chiffre, un mot sonore, dans le genre de 334 652, ou 8 075 241, qui l'aurait assis dans l'existence. Il aurait fallu les arracher, comme ça, en les épelant doucement à mi-voix, au trouble ignoble de l'indétermination. Les rappeler à la vie, les faire objets, hors de cette éternelle nuit de

l'innommable. Mais c'était trop tard, déjà. Il y avait longtemps que pour Martin le monde était devenu cette étendue impalpable, immense, flottante. Une mer, un océan glauque et compact où tout se brouillait à n'en plus finir, où tout échappait à l'étreinte, aux ordres, à la connaissance. Martin, se retournant à demi, chercha des yeux l'endroit du tas de sable où il avait abandonné le charançon, douze jours auparavant. Mais il ne le retrouva pas. Les microséismes étaient passés par là, ils avaient changé la physionomie de cette parcelle de nature, et le petit insecte poudreux devait être oublié, lui aussi, quelque part à fleur de surface, enterré tout sec entre deux couches de roche concassée ; enfin mort, parti pour toujours de son corps minuscule, confondu avec le dur silence du règne de l'inanimé.

C'est en relevant la tête que Martin aperçut le groupe d'enfants qui entraient dans la cour de l'immeuble. Ils étaient une demi-douzaine environ, filles et garçons, tous inconnus. Martin vit d'abord le chef du groupe, un jeune garçon d'une douzaine d'années, vêtu d'un blue-jeans et d'un sweater blanc. Il avait un visage plutôt pâle, piqué de taches de rousseur, et des cheveux rouges. Il marchait lentement, en traînant les pieds sur le sol, et en regardant de côté, comme si rien de ce qui l'entourait ne pouvait vraiment le concerner. Derrière lui, le groupe d'enfants avançait sans rien dire. Parfois, un enfant plus jeune que les autres faisait une sorte d'écart et courait un moment en zigzag à travers la cour en imitant le bruit d'un moteur. Ainsi, nonchalamment, le groupe vint à l'encontre du terre-plein où était assis Martin. Quand ils furent arrivés, ils ignorèrent d'abord complètement la présence de Martin, feignant de jouer dans le sable. Certains se roulèrent au centre de la plate-bande en poussant de grands cris sauvages ; les autres s'assirent en rond sur le rebord de pierre, non loin de Martin. L'aîné, lui, resta debout, le dos tourné, continuant à racler ses pieds sur place. Parfois il regardait vers les fenêtres de l'immeuble, d'un air indifférent. C'est alors que, tout d'un coup, par-derrière, Martin reçut une pelletée de sable. Il se retourna et vit un des garçons, âgé d'environ dix ans, debout derrière lui. Il avait une chaussure enfoncée dans le sol du terre-plein et s'amusait à projeter du sable devant lui, mécaniquement. Martin l'interpella. À cet instant, toute la bande sortit du tas de sable et fit cercle autour de Martin interloqué. L'aîné du groupe se retourna négligemment et vint prendre place en face de lui. Tous restèrent silencieux quelques secondes, puis le chef du groupe se mit à parler ; il raclait toujours le ciment de la cour avec la pointe de son espadrille, et avait les mains enfoncées au fond de ses poches.

« Comment tu t'appelles ? » dit-il.

« Martin », dit Martin.

« Martin quoi ? »

« Martin Torjmann. »

L'autre hésita un instant. Puis il eut un mouvement du menton vers les fenêtres du H. L. M.

« C'est là que tu habites ? »

« Oui. Pourquoi ? » dit Martin.

Le garçon ignora la question.

« Je m'appelle Pierre », dit-il avec lenteur. Puis il eut un autre mouvement du menton, semi-circulaire, cette fois. « Ils sont avec moi », dit-il. « Le type qui t'a envoyé du sable, c'est Bobo. L'autre, c'est Frédéric, son frère. À côté, c'est Sophie, son père est flic. Roger, Max, Annie, Philippe, et le plus jeune, là, c'est mon frère à moi. Édouard. Mais on l'appelle Donald. Donald Duck, parce qu'il marche comme un canard. Tu saisis ? Et toi, La Cloche, comment tu as dit que c'était, ton nom ? »

« Je ne m'appelle pas La Cloche », dit Martin. « Je m'appelle Martin Torjmann. »

Le garçon se retourna à demi vers le groupe.

« Vous avez entendu ça, vous autres ? »

Immédiatement, ce fut du délire ; tous se mirent à s'esclaffer et à sauter sur place, en poussant de vilains cris d'animaux. Martin voulut se lever pour s'en aller. Mais un des garçons qui avait des cheveux coupés ras le repoussa en arrière.

« Reste assis, La Cloche », dit-il.

Ils continuèrent à rire et à danser sur place. À la fin, celui qui avait dit s'appeler Pierre fit un signe et tous se calmèrent. Puis il s'approcha tout près de Martin.

« Dis donc, Le Bigle », dit-il lentement, « on ne t'a jamais dit que tu avais une grosse tête ? »

Les rires recommencèrent ; Martin voulut se lever à nouveau. Cette fois, Pierre le repoussa du pied, et il manqua tomber à la renverse dans le tas de sable. Martin assujettit ses lunettes.

« Laissez-moi passer », dit-il.

« Lainssez-moin pannsser », nasillarda un des garçons.

« Alors, tu n'as pas entendu ? » continua Pierre ; « je t'ai demandé si on ne t'avait jamais dit que tu avais une grosse tête ? »

« Sûr que sa maman lui a jamais dit ça », dit Bobo.

« Laissez-moi passer, imbéciles », dit Martin. Il commençait à

avoir peur ; la colère, aussi, monta en lui, et il voulut se relever encore. Deux garçons l'entourèrent aussitôt et le maintinrent sur le bord du terre-plein. L'aîné continua à racler sa chaussure sur le sol, tout près des pieds de Martin.

« Il ne peut pas répondre », dit-il ; « il ne s'est jamais regardé dans une glace. Pas vrai, Le Bigle ? »

« Moi je n'ai jamais vu une tête aussi grosse, ça c'est sûr », dit Roger. « Même pas au cirque. »

« Une vraie tête de carnaval », approuva Frédéric.

« Laissez-moi », dit Martin ; « ou j'appelle mon père. »

« Eh bien, appelle-le », dit Pierre ; « nous, on ne demande pas mieux, pas vrai, vous autres ? Des fois qu'il aurait une tête encore plus grosse ! »

Les enfants rétrécirent le cercle et se mirent à rire et à crier de plus belle. Martin essaya de se dégager, mais les garçons le tenaient par les bras, et ils étaient plus forts que lui.

« Tu as de belles lunettes, dis donc », dit Pierre. Et il les arracha du nez de Martin. Il les fit tourner dans sa main droite.

« Tu y vois mieux, maintenant, Grosse-Tête ? »

« Rendez-moi ça ! Rendez-moi mes lunettes ! » cria Martin, tremblant de rage.

« La ferme ! » dit Pierre. « Si tu cries, on te casse tes lunettes, compris ? »

« Tiens, passe-les-moi », dit Bobo.

Il prit les lunettes et les enfila sur son nez. Puis il fit semblant de marcher dans la cour, le dos voûté, les jambes cagneuses. Les autres s'esclaffèrent, et essayèrent les lunettes à tour de rôle, en augmentant à chaque fois les grimaces. Martin vit la scène à travers un écran de trouble, des silhouettes tordues et obscures s'agitant devant lui comme des gnomes. Il resta assis sur le rebord du terre-plein, les yeux dilatés, les poumons opprimés, incapable de parler. Quand ils eurent terminé, l'aîné reprit les lunettes et les fit tourner devant le visage de Martin.

« Tu veux les avoir, tes lunettes, hein, Grosse-Tête ? »

« Casse-les-lui, Pierre », dit une des fillettes. « Ça lui apprendra. »

« Non, j'ai une idée », dit Donald Duck ; « vous savez ce qu'on va faire ? On va les cacher dans le sable, et on le regardera chercher. »

Tous se mirent à rire.

« Oui, oui, c'est ça, cachons les lunettes dans le sable ! »

L'aîné approuva :

« D'accord. On va cacher ses lunettes dans le sable. Mais il ne faut pas qu'il voie où. »

« On le tiendra tourné par ici », dit Bobo.

« Et de toute façon, il ne peut rien voir sans ses lunettes », dit Donald Duck.

Martin essaya de se débattre.

« Non, non, rendez-moi mes lunettes ! Imbéciles ! Rendez-moi mes lunettes ! »

Mais les deux garçons le maintenaient bien. Pour plus de sûreté, une des fillettes se joignit à eux et lui serra les jambes.

« Allez, creusez-moi un beau trou ! » dit Pierre. Et il monta sur le rebord du terre-plein.

Tous les autres se mirent à fouiller dans le sable, vers le centre. En quelques minutes, ils préparèrent un trou assez profond. Au moment d'y jeter les lunettes, Pierre se ravisa. Il fit signe aux autres de s'approcher, et chuchota à voix basse :

« J'ai une meilleure idée. On va faire croire à Grosse-Tête qu'on a mis ses lunettes, et moi je les garde dans ma poche. Comme ça, il creusera pour rien. » Les autres pouffèrent de rire, puis ils refermèrent le trou et descendirent du terre-plein, qu'ils entourèrent comme une arène.

Pierre monta sur le rebord du terre-plein ; il se retourna vers Martin et dit doucement :

« Vas-y. Creuse ! »

Martin ne répondit rien. Les autres l'avaient libéré et se tenaient devant lui d'un air menaçant. Il regarda vers les fenêtres, mais ses yeux myopes ne pouvaient rien voir d'autre qu'une masse brouillée de ciel et de ciment.

Le chef de la bande gratta sa semelle sur la bordure du terre-plein.

« Alors ? Qu'est-ce que tu attends, Grosse-Tête ? Va les chercher, tes lunettes ! »

Martin ne bougeait pas. Un des garçons qui l'avait maintenu assis, tout à l'heure, s'approcha brusquement et le poussa en arrière. Martin tomba lourdement à la renverse dans le sable, et tous les enfants se mirent à rire. Les plaisanteries et les ricanements fusèrent tous à la fois, s'élevant du cercle de petits nains, s'élançant, et tombant sur lui, pêle-mêle dans le sable, le faisant ramper. Martin avança à quatre pattes vers le centre du terre-plein, les yeux glauques, la gorge serrée, les poumons étouffants. La rage et la peur étaient entrées en lui, avaient pris

possession de cet espace délimité, tas de sable, cercle de voyous, cour d'immeuble. Tout était comme silencieux et blafard, tragique, avec seulement les coups sourds de son cœur battant immensément sur toute la surface de ce sol. Explosant profondément, comme venus de sous-terre de mines, de dynamite enfouie. Il avançait avec peine, les genoux traînant dans les gravillons, les mains enfoncées jusqu'aux poignets dans la matière mouvante et dure, la tête devenue tout à coup si lourde, si grosse, qu'il arrivait difficilement à la soulever au-dessus de la terre. Les cris des enfants le traversaient de plus en plus vite, le blessant à chaque fois en une nouvelle parcelle de sa chair, comme des flèches, tout à fait comme des flèches. Il était l'animal traqué, l'espèce de gros éléphant surpris au centre d'une clairière, et que les nains vidaient peu à peu de son sang, en le piquant avec leurs dards.

« Allez, vas-y ! »

« Creuse ! Creuse ! »

« Allez ! Allez ! »

« Allez ! Cherche, Médor, cherche ! Ouah ! Ouah ! »

« Plus loin ! Plus loin ! »

« Creuse ! Fouille le sable ! Allez ! »

« Ouah ! Ouah ! Cherche ! Cherche ! Sniff ! Sniff ! Ouah ! Ouah ! »

« Allez Grosse-Tête ! »

« Non, à gauche ! À gauche ! Creuse plus fort ! »

« Allez, du nerf ! »

« Creuse ! Creuse ! Creuse ! »

« Plus vite, Grosse-Tête ! Plus vite ! »

« Avec ton nez, Grosse-Tête ! Avec ton nez maintenant ! »

« Allez, plus vite ! Plus vite ! »

« Vas-y, Médor ! »

« Hé ! Tu brûles ! Tu brûles ! »

« C'est ça ! Vas-y ! Cherche par-là ! »

« Allez, La Taupe ! Vas-y ! Creuse ! Creuse ! Creuse ! »

« Ouah ! Ouah ! »

Martin était tombé à plat ventre dans le sable, maintenant. Et il creusait. Doucement, d'abord, en ramant faiblement avec les mains dans la matière liquide et poussiéreuse. Puis plus vite, fouillant avec tous ses bras, faisant jaillir dans sa figure des pelletées de poudre odorante. Avec frénésie, enfin, tout son corps devenu machine à creuser, devenu insecte se débattant, se tordant

au milieu du terre-plein, forant des trous de toutes parts, avec les bras, les jambes, les épaules, les hanches, la tête même. Il enfonçait son menton dans le sable, puis son museau entier, il mangeait, il donnait des coups de boutoir, il respirait le sable, il suffoquait, grouillait, se noyait ! Le délire l'avait pris totalement, et c'était comme un gouffre sans fond, comme un puits devenant de plus en plus grand à mesure qu'il tombait. Il était installé dans la chute, dans l'axe de l'abîme même, il était sa propre caverne, de plus en plus caverne, et rien ne pouvait l'arrêter. Le temps avait passé, il l'avait fait la victime incohérente de cette métamorphose, et rien ne pouvait le faire revenir en arrière.

Pourtant les forces lui manquèrent. Il resta étendu au centre de la lice, à plat ventre dans le sable, ne bougeant presque plus les membres. Seul un léger frémissement des bras indiquait qu'il était encore vivant. Le soleil inondait son corps immobile, et se mêlait au sable qui couvrait sa peau et ses vêtements. Martin était tout gris, à présent, gris comme une vieille dépouille de lézard, d'un gris terne et sale qui semblait l'arracher au monde des vivants.

Presque instinctivement, les enfants se turent. Ils restèrent groupés autour du terre-plein, regardant l'espèce de cadavre de Martin sans bouger. Ensuite, Pierre mit le bout de son espadrille à l'intérieur du terre-plein et, d'un mouvement sec de la cheville, envoya une giclée de sable sur Martin. Le sable retomba sur le corps inerte, un peu partout, sur les cheveux emmêlés, sur la nuque, sur les épaules, sur les oreilles. Quand il vit que Martin ne bougeait plus, Pierre tira de sa poche les lunettes et les lança sur le sable, près du corps étendu ; puis il descendit au milieu de ses camarades. Il n'eut pas besoin de prononcer un mot : le signal fut compris tout de suite ; les enfants s'enfuirent en courant et quittèrent la cour de l'immeuble.

Cinq minutes plus tard, Martin se releva sur le tas de sable. Il regarda autour de lui, hébété, sentant les petits ruisseaux de grains de pierre qui coulaient délicatement le long de ses habits, à l'intérieur des sous-vêtements, et sur sa peau. Il marcha à genoux, comme ça, à l'intérieur du terre-plein. Puis il rencontra le fil de fer de ses lunettes, et les posa sur son nez, machinalement. Le monde redevint clair, tout à coup, nu, dur et luisant de toutes ses forces, plein d'objets carrés, de lignes droites et tranchantes, de couleurs poissantes comme des nappes de confiture. Le ciel aussi était très beau, très blanc et très fixe, dans le genre d'une fenêtre ouverte brutalement sur vos rétines. Tout cela était si calme, et si éclatant que ce devait être immuable, éternel, rempli à tout jamais d'une vieillesse incomparable. Derrière ses lunettes, les yeux de Martin redevinrent troubles soudain. Des larmes, mais

étaient-ce bien des larmes ? Car cela venait du plus profond de lui-même, cela coulait facilement et sans honte à la manière d'un liquide naturel, cela était eau en vérité, source de son être, sa propre vie qui s'épanchait tranquillement et se répandait au-dehors.

« Dieu, ô Dieu ! » dit Martin. « Je t'ai trop blasphémé ! Si tu es là, si c'est cela que tu veux, viens, prends ma vie ! Emporte-moi ! Emporte-moi ! »

Le monde est vivant

Voici ce qu'il faut faire : il faut partir pour la campagne, comme un peintre du dimanche, avec une grande feuille de papier et un crayon à bille. Choisir un endroit désert, dans une vallée encastrée entre les montagnes, s'asseoir sur un rocher et regarder longtemps autour de soi. Et puis, quand on a bien regardé, il faut prendre la feuille de papier, et dessiner avec les mots ce qu'on a vu. Vous comprenez, il faut inscrire le paysage, pièce par pièce, sans rien oublier ; longuement, méthodiquement, il faut faire la carte de ce morceau du monde, indiquer le moindre caillou, la moindre touffe d'herbe, faire le schéma des visions et des odeurs, écrire tout, dessiner tout. Alors, lorsqu'on a fini, et que le soir est venu, on peut retourner chez soi. Sur la feuille, là, dans ce rectangle de papier de 21×27 , on a gribouillé une parcelle de la terre. On a fait le portrait de quelques kilomètres de lumière, de bruits et de senteurs. On les a aplatis comme sur une carte postale, ainsi, très facilement. Et maintenant, ils sont à vous, ces kilomètres, ils ne pourront plus dans l'oubli ; ils resteront, martelés à coups de petits signes, dans votre tête pour l'éternité. Ou, tout au moins, le temps que vous vivrez.

À cet endroit, les montagnes avaient poussé partout, n'importe comment ; elles occupaient tout l'horizon, avec de hautes masses dures et ravinées, des crêtes aiguës qui surgissaient dans tous les sens. En bas, la plaine se rétrécissait brusquement, en forme de triangle, et le chaos commençait. Le lit de la rivière, une sorte de désert de galets fendu en deux par un mince filet d'eau, était semé de rocs énormes, tombés là au cours d'une avalanche vieille de mille ans. Entre les rocs, les galets étaient posés par vagues, modelant les courants et les tourbillons de la dernière crue. De l'autre côté de la rivière, il y avait un pan de montagne abrupt, plus haut que les autres, qui se tenait debout à l'entrée du défilé, comme un mur.

On arrivait sur lui à la vitesse d'un avion, et petit à petit, les détails se faisaient jour, les aspérités innombrables, les taillis d'arbustes accrochés à même le roc, les ruisselets desséchés, les trous, les éboulis ; le mur se dressait droit le long de la vallée, haut de quelque chose comme 500 mètres, à pic, nu, et massif. La montagne était immobile, pesante, seule contre le ciel bleu où traînaient des nuages en loques. C'était comme ça. La ligne de la montagne grimpait en pente douce vers le nord, puis la pente devenait plus raide, se faisait falaise ; le premier pic avait deux sommets, séparés par une déclivité. Derrière le deuxième pic, le soleil faisait briller un objet bizarre, peint en blanc, qui avait tout l'air d'un crucifix. Encore une déclivité, arrondie celle-là, et on arrivait au deuxième sommet ; moins élevé que le premier, il était composé d'une suite de rochers cassés qui s'emboîtaient les uns dans les autres. Après, le dessin de la montagne redescendait en une sorte de gorge, puis remontait en pente douce vers le plus haut sommet. Celui-ci n'était fait que d'un seul pic, une espèce d'obélisque large, aux flancs couverts d'arbres qui émergeaient de sa silhouette massive comme une série de petits ressorts. De l'autre côté du pic, quand on avait passé cette zone déserte et glacée, ce point chauve qui culminait sans cesse, c'était la dégringolade presque verticale vers la vallée. Pourtant, à mi-chemin, la chute était arrêtée par une ramification de la montagne, une torsion dans son corps qui courait vers la droite et la rattachait à un autre bloc de pierre. Tout à fait comme un cou de bête gigantesque, la masse rocheuse se recourbait longuement, en un mouvement sinueux et lourd, et l'arête supérieure de cette paroi difforme semblait continuellement tendue dans un effort épouvantable, digne d'un cataclysme.

Et en fait, elles étaient encore là, les traces du cataclysme ancien qui avait modelé la terre. Les rocs avaient surgi comme des fusées, au milieu de torrents de boue brûlante, des lacs grands comme des mers s'étaient vidés à travers les failles, et les gouffres soudain creusés, de vrais volcans à l'envers, avaient englouti des millions et des millions de kilomètres cubes de pierre et de marécages. On voyait encore la catastrophe telle qu'elle avait été pétrifiée des siècles auparavant ; le chaos reposait là, tranquille, écrasé sous sa propre force, faces de mort surgissant désespérément du flot suintant de la vie : forêts d'arbustes ondulants, douce et sinueuse rivière aux eaux troubles, amas de poussière et de sable recouvrant les arêtes primitives. Le monde était à moitié enseveli sous le limon en action, mais on pouvait savoir qu'il avait été là. Qu'il avait explosé autrefois, qu'il avait éclaté de toutes les forces de ses os vivants, bousculant tout

autour de lui, à l'assaut du ciel.

Au nord, en amont de la rivière, le cirque des montagnes s'est resserré. L'espace est devenu trop étroit, et les blocs de pierre ont poussé les uns contre les autres. La rivière doit passer à travers un défilé incommode, plein d'ombre, et les cimes sont alignées, se chevauchent.

Sur la rive gauche, il y a une autre montagne, informe, qui surplombe la route. Son ventre est gonflé au-dessus de la rivière, et les maigres arbustes agrippés à ses flancs tordent désespérément leurs branches pour pouvoir pousser à la verticale.

Le cirque se termine en aval par la fuite des montagnes vers les collines, des collines vers les plaines, et des plaines vers la mer.

Mais c'est à l'intérieur du cirque que les choses se passent. Dans ce gouffre taillé dans la terre, où coule doucement une rivière entre des bosquets d'oliviers, dans cet entonnoir plein de calme et de couleurs, il faut descendre. Face à la montagne comme un mur, compter les touffes d'arbustes accrochées au rocher blême ; sentir les dents de scie contre le ciel, et le mouvement rotatif des nuages qui avancent, qui avancent... Écouter les bruits et les déterminer ; renifler les odeurs ; avoir mal d'une piqûre de taon ; voir les dessins des caillons et des herbes, et ne pas les oublier ; et surtout, dévisager le paysage.

Au pied des montagnes, donc, il y a une rivière ; large à l'entrée du cirque, elle va en s'amenuisant à mesure qu'elle remonte la pente de la terre, avec beaucoup de méandres. Au début, l'eau est claire, presque grise. Elle coule infatigablement vers la mer, dans un bruit égal et chuintant, sans mouvement apparent à sa surface. Elle glisse ainsi, tout d'une pièce, à la fois opaque et translucide, ne reflétant rien, au milieu d'une plaine de galets. D'autres canaux ont été tracés dans son lit, où stagnent des espèces de mares boueuses, refuge des moustiques. Sur les galets, rien ne bouge ; peut-être l'eau coule-t-elle aussi en profondeur, avec de pénibles infiltrations entre chaque caillou, des gouttes claires qui tombent et retombent incessamment, en silence. Les galets, à la surface, sont couchés par longues stries en diagonale, les uns gris rosé, les autres mauves, d'autres encore couleur d'ardoise. Sous les stratifications de cailloux, au plus profond, c'est toujours le roc. La cassure millénaire qui court le long de la terre, et que l'avancée imperceptible de la masse de la rivière use, use sans repos. Car la rivière avance, cela est sûr, eau et galets, comme un corps, comme un boa en miettes. Les couches supérieures des galets sont entraînées par le courant du fleuve, et frottent sur les couches moyennes, qui frottent sur les couches inférieures, qui

frottent à leur tour sur la paroi rocheuse. Toute cette friction est lente, très lente. Mais une force surnaturelle anime le fleuve, et l'eau pousse tout le temps, elle n'a pas de répit, elle arrache de la poussière à la terre, elle écrase, elle vide, elle rogne. Éternelle, l'eau coule, vive à la surface, goutte à goutte en profondeur ; quand elle a coulé, le soleil frappe sur les cailloux et l'évapore. Alors elle monte dans le ciel, elle se traîne en longs nuages blancs ; puis le vent accumule les nuages, les fait gris, bruns, bleus, noir d'encre, et alors, soudain, le ciel crève et l'eau retombe sur la terre, coule vers la rivière, pénètre dans son lit, imbibe tout, et pousse à nouveau, use à nouveau, ronge comme une mâchoire.

Plus en amont, la rivière est serrée entre les pans de montagne ; là, l'érosion n'a pas encore élargi les masses de roc, et les galets sont rares. Sur les berges, d'un côté des terrains plantés de roseaux, de l'autre la paroi abrupte et nue. L'eau coule au pied de ces murs, profonde, bleue. Le rocher entre droit dans la rivière, sans plages, avec seulement un cerne noir qui court au-dessus du niveau de l'eau ; la marque moussue des crues, sans doute, lorsque le fleuve est gonflé par les pluies d'automne et qu'il roule des guirlandes de tourbillons le long de la montagne.

Sur l'autre rive, pourtant, le roc, moins résistant, a cédé. Ou peut-être est-ce la force excentrique du courant, à cause de la courbe de la rivière, qui a rejeté toute l'eau sur l'autre paroi. Au bord du fleuve, près du méandre, dans la terre visqueuse, des roseaux et des herbes se sont installés. Le vent, en passant, les agite faiblement, et le soleil a chauffé leurs tiges toute la journée. Des oiseaux fusent en piaillant et montent dans l'air en zigzag. Là, sur ce sol spongieux, la végétation a su pousser. Les racines vivantes ont grandi dans la terre, et l'eau les a nourries. Entre les herbes et les roseaux, le mur d'en face est visible, plus nu que jamais. Plus loin, plus bas, à l'endroit où le fleuve s'agrandit et où les plaines de galets commencent, de grands arbres tristes, attachés on ne sait comment à la roche, sont penchés vers le lit de la rivière. Et sous leurs feuillages retombants, il y a des cachettes noires ; des animaux, des serpents, des crapauds y habitent peut-être. Les trous ombreux doivent sentir la pourriture, la feuille morte, et l'air y est froid sûrement. Qui sait si ces trous ne dissimulent pas un cadavre infect, tout blanc et tout bleu, la peau percée de cent coups de couteau ?

À proximité des terrains sablonneux où croissent les roseaux, la colline commence ; en pente légère, avec champs de maïs, terrains vagues, vieille souche, et même espèce de ruine, elle monte jusqu'à la route. Les derniers mètres de terre sont en espaliers, plantés d'oliviers ; là, les insectes sont nombreux. Ils filent dans

l'air avec de drôles de bruits grinçants, hannetons, mouches à viande, taons, libellules, moustiques, bourdons, guêpes maçonnes, et longues fourmis ailées dont le corps palpite nerveusement. À ras de terre, entre les grains, les cailloux et les herbes sèches, un serpent rampe doucement ; il s'arrête de temps à autre et son cou se balance. Les plantes sont hérissées, immobiles. On dirait que les choses attendent, ainsi, un événement grandiose. Mais rien ne se produit.

Plantés raides sur les terrasses de terre, les oliviers sèchent. Une force sourde et mystérieuse est en eux ; elle les tient fichés dans le sol, elle monte dans leurs branches contorsionnées, elle se répand dans leurs fibres. Une volonté d'être arbre, peut-être, une dureté implacable, intense, parfaitement inanimée. À l'intérieur des écorces, dans les replis serrés du bois, elle travaille à son œuvre verticale, elle parfume, elle sustente, elle recourbe doucement les bordures des petites feuilles vernies. Elle est dans la terre, aussi, dans la terre sucée qui monte en eux par les racines, et qui se fait béton armé de leurs branchages, ciment sec et cassant qui étend leurs doigts innombrables bien haut vers le zénith. Les tiges des feuilles sont dressées très droites, comme tendues vers un soleil invisible, et il semble que l'arbre se rattache ainsi au sein des nues électriques pour en recevoir la manne foudroyante.

Au bord de la route, entre les blocs de pierre, des fleurs ont poussé. Une tige fine, haute, recouverte d'une espèce de duvet argenté, avec, tout en haut, l'amoncellement de bourgeons et de boutons, en bas une racine en forme de Z d'où partent plusieurs poils. Tout le long de l'herbe, les feuilles se sont ouvertes, offrant leurs creux minuscules à la poussière et au vent. Entre deux bras qui partent de chaque côté du corps, terminés par une feuille géante, il y a une rosace de feuilles fraîchement nées, et de fleurs pas encore écloses. C'est comme un cœur microscopique, froissé, replié sur lui-même, où rien n'est distinct. Quelque chose de délicat et de doux, une boulette verte et grise, pareille à un visage infime, qui vit tassée sur elle-même en attendant l'heure de s'ouvrir. Au sommet de l'herbe, au bout d'un fil recourbé, une série de petites fleurs blanches, étoiles à cinq pétales dont le centre est vaguement teinté de jaune, s'accroche en grappe. De là aussi la vie doit surgir, de ces petits nids velus et odorants. Une vie sourde et molle, qui vous fait vivre le changement des saisons, la suite régulière des jours et des nuits, les heures fraîches, les heures chaudes, les heures de rosée, les heures de lumière, comme ça, sans impatience, sans désir.

Autour de l'herbe, le monde est circulaire, figé, invisible ; les choses existent sans phénomènes, ou avec des phénomènes

tellement minuscules que cela ne vaut même pas la peine d'en parler. Les choses sont là par blocs, par îlots ; elles sont loin ; rien ne vient vers l'herbe, rien n'entre en elle autrement que par les fibres des feuilles ou par les filaments des racines. Rien ne communique. Et pourtant, ce n'est pas la mort, bien au contraire. C'est la vie hétéroclite, sans rapports avec le reste du monde. C'est la parcelle de la vie commune, le petit bâton planté tout seul dans sa terre, sans liens ni chaînes. C'est la vérité isolée et sereine, la majesté d'être soi, nu et solitaire, d'être une miette de la réalité et de ne pas même savoir qu'on est cette miette. Comme pour les oliviers, comme pour les buissons, les ronces, les chardons, le temps n'existe pas, le bruit n'existe pas, l'action n'existe pas ; et ce néant qui est si plein, si intense, c'est la vérité initiale et victorieuse de la matière, de la chose plongée dans le tout, vivante ni contre les autres, ni vers les autres, mais pour soi, pour soi seulement.

Dans la vallée, cette force végétale était installée partout ; elle faisait craquer les carapaces croûteuses de la terre, elle disloquait les caillots au plus profond du sol, elle rampait, creusait, cherchait son issue. Les voies qu'elle se frayait doucement, ainsi, dans l'élément poudreux, étaient les preuves de sa vie et de son pouvoir. Rien ne les arrêtait. Le monde était vraiment à la merci des plantes et des racines. Depuis des siècles, elles n'avaient cessé de travailler ce domaine inerte, de ronger les rochers, de dissoudre le phosphate, sans pitié, en faisceau de forces menues. Monde sans douleur et sans joie, monde paisible et meurtrier, si proche de la mort et cependant si vivace.

À travers les forêts de feuilles et d'herbes, les insectes rares bougeaient : un scolopendre passa près d'un débris de bois pourri ; une fourmi géante, longue d'au moins trois centimètres, se promenait sur le rebord d'un mur. Corps rougeâtre, trapu, et large tête noire aux mandibules puissantes. La fourmi avança sur les pierres du mur, déplaçant avec ses pattes des éboulements de grains de poussière ; elle s'approcha d'une mouche, qui aussitôt s'envola ; elle tâta un fêtu de paille, s'arrêta, puis, prise tout à coup d'une panique incompréhensible, elle se mit à courir follement et s'engloutit à l'intérieur d'une fissure.

Sur la route, sur les branches des arbres, d'autres fourmis marchaient ; le mouvement de leurs corps grouillait incessamment, avec une espèce de furie méticuleuse, pleine de pattes et d'antennes, dans le genre de chemins animés.

Des touffes d'herbe coriace avaient réussi à percer le revêtement de goudron, et vivaient à ras de terre, indéracinables, malgré les coups répétés des pneus de voitures.

Le vent tiède, bruyant par moments, passe ; il suit les escaliers de la colline, avance le long de la vallée, déplace des plaques de fraîcheur, ride la surface de l'eau dans les mares croupies, déporte une guêpe, fonce dans un trou de la montagne. Il va continuer ainsi, très loin, jusqu'à la source du fleuve. Car l'air aussi est vivant : il bouge doucement, s'arrête, puis souffle plus fort. Dans le gaz transparent, embaumé, tantôt froid, tantôt chaud, les bactéries sont portées ; des animaux minuscules, au corps tout rond, voyagent en groupe sur une poussière. Des graines tombent d'un arbre, ou pleuvent d'un pissenlit. Elles iront dans la terre, rejoindre les gouttes d'eau et les larves, et là, elles pourriront lentement dans la gangue de chaleur, au sein du secret gonflé de torpeur ; le moment venu, elles éclateront, et une nouvelle tête de feuille cherchera avec douceur, avec puissance, sa voie particulière.

Ici, dans ce cirque entouré de montagnes, tout était présent ; les animaux innombrables, les fleuves, les ruisselets, les ruisselets des ruisselets, les mottes, les végétaux, rien ne manquait ; on vivait dans une série de mondes concentriques, qui s'emboîtaient parfaitement les uns dans les autres : le monde pour les fourmis géantes, le monde pour les scarabées, le monde pour les astrances, le monde pour les roseaux, le monde pour les oliviers, pour les pins parasols, ou pour les silex taillés ; le monde pour le corps de l'eau, celui pour les vers de vase, celui pour les mouches ; le monde pour les serpents, le monde pour les hommes, le monde pour les fourmis naines. Et pourtant, cela n'était qu'une apparence. Car, en vérité, le monde n'était qu'un, et tous l'habitaient ensemble. Mais il ne devait pas y avoir de partage. La réalité était au-delà, toujours au-delà. Vaste, multiforme, sphérique. La paix de cette vallée était une torture inexorable, un mal qui défiait chaque créature dans son autonomie. Il n'y avait pas de paix. Il ne pouvait pas y avoir de paix. Au contraire, il y avait quelque chose d'enragé, de dément, de durablement cruel, qui régnait à l'intérieur des êtres. Ni douleur ni jouissance, mais un engorgement terrible, un embrasement indicible, une montée en tempête, pleine de vertiges et d'excitation. Le sentiment violent d'être, sans doute ; comme la peur, qui vous vidait et vous emplissait à la fois. L'idée d'habiter, d'être un habitant, là, dans cette vallée, dans ce site si dur, et de ne pouvoir jamais ne plus l'être ; un habitant, dans sa peau, devant le lieu qu'il habite ; un occupant, de toutes ses forces, malgré soi, bien au-delà de soi, presque dans l'avenir. Et ne jamais pouvoir faire autrement. La malédiction infinie de n'être qu'un habitant.

Tout près de l'eau, on voit le grand mouvement silencieux qui

descend vers la mer avec un bruit de fontaine. L'eau est profonde, épaisse, couleur d'acier. Elle coule le long de la plage de galets, tout d'un bloc, pareille à une ruasse de glace. Dedans, des poissons, peut-être ; des poissons aux yeux vitreux, en train de regarder leur univers glauque. Sur l'eau, des détritiques vont à la dérive, des brins d'herbe arrachés aux rives, des éclisses de bois, des racines. La terre aussi s'émiette, imperceptiblement, en silence ; on ne la voit pas se détacher, mais on sait qu'elle est là, mêlée à l'eau, dissoute en fine substance grise.

Au bord du rivage, la rivière s'est infiltrée parfois, en faisant des sortes de presqu'îles boueuses ; dans ces golfes, la vie pullule : moustiques frôlant la surface, cirons, guêpes, araignées d'eau. Et ces flaques d'eau, il y en a par milliers le long de la rivière. Les cailloux non plus ne manquent pas. Ils reposent en tas, les uns sur les autres, de toutes les couleurs, de toutes les formes ; certains sont entourés d'un mince cercle blanc incrusté dans la pierre ; d'autres portent des traces de coups, sont percés de trous. Polis par le temps, usés par le fleuve, ils sont descendus du plus haut des murailles. Ils vont s'émiettant, chaque jour davantage. Dans mille siècles, peut-être avant, la surface de la terre ne sera plus que du sable.

Le vent souille et déplace des feuilles mortes sur la route. Les buissons craquent. Des lézards filent au ras des pierres plates, puis s'immobilisent, et seules leurs gorges palpitent.

Les épines d'une plante sont bien raides, aiguës comme des ongles, et elles attendent. Dans les taillis touffus, la sauvagerie est extrême ; les branchages sont emmêlés, les feuilles crissent, et d'âcres odeurs montent à travers le clair-obscur ; des odeurs de sève fade, d'incendies naissants, de pulpe écrasée. Les tiges sont vertes, elles éblouissent. Des toiles d'araignées recouvrent les creux, entre les brindilles, et l'ombre est peuplée de boules velues, aux yeux tragiques, qui guettent sans arrêt. La fatigue est lourde, elle rôde bas près de la terre, entre les pieds des buissons. Et une espèce de couleur de lait envahit progressivement les membranes végétales, courbe les fines tiges au passage, craquelle la peau rayée des vieux lauriers.

Haut dans le ciel, un busard tournoie, sans se presser. La terre vue à vol d'oiseau est un immense chaos désolé, fait de ruines, où coulent des torrents blancs minces comme des crachats. Un cri jaillit d'un arbuste, et on ne voit rien ; un « rak-rak-rak-rak » inconnu qui serre la gorge et soulève des nappes d'inquiétude.

Encore plus haut dans le ciel, sur la voûte plate peinte en bleu, les nuages continuent à nager. L'un d'eux est très long, avec une

espèce de queue filiforme qui se fond dans l'éther. Ils changent de forme sans cesse, avec d'insensibles métamorphoses ; ils se font et se défont, se groupent, se séparent, tournent autour des pics, s'effilochent, sont bus.

À l'autre bout de la vallée, là où la rivière disparaît, il y a deux pitons verticaux sur chaque berge, dans le genre de montants de porte. Après eux, c'est l'inconnu. Le fleuve doit continuer sa route sinueuse, et les talus doivent être verts, sans doute, avec d'autres oliviers et d'autres roseaux.

Mais ici, dans ce coin encastré, on dirait que tout a été gribouillé ; l'air si net, la fraîcheur, l'ombre, le vent, tout cela est nu, incroyablement nu. Le relief est fixe, presque verni. Entre les murs des montagnes, les lignes se croisent, les unes fines, les autres lourdes, pour toujours. Rien ne bougera, rien ne changera. Les rocs sont impassibles, en équilibre, les arbres et les herbes sont plantés droit dans le sol, et le silence peuplé règne. C'est un embrouillamini de tissage, avec des nœuds, des couleurs placées, des pâtes noirâtres. Il faut vivre là-dedans, il faut être une tache parmi d'autres, un petit point d'encre que montre une flèche. Au cœur du spectacle, insecte de ce lieu, vraie sauterelle agenouillée et méditative. Voir tout. Vivre tout.

Un creux minuscule est votre domaine : autour de vous, l'horizon est limité par des talus gigantesques, où poussent des espèces de troncs velus. Près du sol raboteux, l'air est chaud, chargé de parfums, et il s'élève en chancelant. Impossible de voir plus haut : l'atmosphère, à quelques centimètres du sol, devient tout à coup opaque, parcourue de cloques comme une surface liquide. On ne vit pas plus haut que la poussière, un poids terrible enchaîne au niveau de l'écorce terrestre. Ah, si on avait des ailes ! Mais rien à faire, il faut ramper sur les blocs d'humus qui s'éboulent. Et ici, pas de repos : le sol vit, il bouillonne sans cesse, il gémit, il s'ouvre et se referme comme une bouche ; des bulles viennent crever sous vos pieds, des vibrations lentes et harmonieuses ébranlent lourdement la croûte de la terre, et les vagues de l'air passent en hurlant entre les colonnes des roseaux. La végétation est tellement touffue que le soleil ne touche jamais le sol de ses rayons. Les animaux qui marchent sont blêmes, aveugles, tâtonneurs. Ils sont les proies des autres bêtes ailées qui volent au-dessus de leurs têtes en fouillant les coins sombres avec des yeux voraces enfouis dans des carapaces lustrées. La terre est vraiment terrible quand on la connaît bien. Les monstres n'y sont pas rares, non, les monstres n'y sont pas rares.

Au sud, la vallée va en descendant le long de sa pente, la rivière aux eaux grises coule vers la mer, tranquillement ; l'inclinaison du

sol est presque insensible, et les montagnes se fondent à l'horizon en une sorte d'ondulation aux courbes délicates. Là-bas, tout près de la mer, le ciel a pris des teintes jaunes et roses, et les nuages se sont complètement dissous dans l'atmosphère. Seul un rideau de brume, couleur de nacre, rappelle que l'humidité est dans l'air, que les gouttes d'eau pulvérisées flottent comme des poussières, à des kilomètres de hauteur.

Loin des cubes disloqués des montagnes, c'est le lieu où habitent les hommes ; ils ont construit leurs maisons sur les flancs de la colline, face à l'embouchure de la rivière, et ils vivent là, ils cuisent leurs repas, ils font des feux au milieu des terrains vagues. Les routes s'insinuent à travers les bosquets, suivent les méandres des cours d'eau, se croisent et se recroisent sans arrêt. Sur ces petits chemins blancs, les voitures marchent les unes derrière les autres, pareilles à des colonnes d'insectes. Les plants d'oliviers sont plus nombreux, et parfois, de très haut, on découvre des sortes d'hexagones de terre, où poussent les rangées de maïs. Les hommes habitent au bout de la grande pente du fleuve. Ils mènent leurs vies besogneuses, penchés par la descente du sol, dans les espaces ouverts où le soleil brille du matin au soir. Chez eux, il n'y a pas de nuages, ni de murs de roc. Tout est doux, agité d'une fièvre tranquille, et le temps passe vite.

Les arbres doivent être beaux, pas rabougris comme ici ; des arbres forts et féconds, lourds de fruits et de feuilles, avec des branches régulières comme les pointes d'une fourche. Les bruits et les odeurs doivent se multiplier, et il doit y régner sans cesse un air plein de promesses pour les êtres humains, plein d'inquiétude et de haine pour les bêtes sauvages.

Ici dans ce cirque fait de crevasses et de promontoires, à la fois étouffant et libre, les animaux n'ont rien à craindre. La terre et les rochers sont à eux, et leurs jeux cruels et insignifiants peuvent se livrer totalement. La lumière ne les éclaire pas ; les fourmis n'ont pas à redouter le terrible soleil de midi qui les déshydrate et les dessèche sur un caillou plat. Seuls l'eau le froid et l'ombre les environnent.

Le soleil est rare : il passe derrière les cimes, apparaissant et disparaissant selon la découpe des montagnes. La lumière ne vient pas de lui, dirait-on ; elle semble jaillir de la voûte du ciel tout entier, et se précipiter en avalanche furieuse dans le trou de la vallée. Là, elle se répercute comme un écho contre les parois abruptes, elle rebondit et vole en tous sens, elle heurte les dards de rocaille, elle cogne comme une brute dans l'entrée des cavernes et contre les plaques de galets. Sur la surface frissonnante de la rivière, elle glisse, coupée, et ne pénètre pas.

Elle recouvre tout sur son passage, elle glace, elle enduit. Les rocs et les talus deviennent blancs, leurs carapaces hermétiques saturées de cette lumière sans pitié. Il semble que rien n'ait pouvoir d'arrêter cette pluie décolorante ; car son origine même est inconnue. Il n'y a pas de soleil à éteindre, ni de lune à couvrir de nuages. La lumière fait partie de la violence du paysage, et la terre, soumise, ne peut que s'offrir à elle, lui tendre sa peau ridée et douloureuse.

Sur le sol, les petits cailloux rougeâtres brillent comme des diamants, et des feux délavés jaillissent en étincelles hors des galets alignés le long du fleuve. Les couleurs brûlent, les unes contre les autres ; le vert des feuilles, le rose du lit de la rivière, le bleu du ciel, le noir des ronces, l'ocre de la montagne, le blanc des pétales de fleurs. Tout est durci, raidi, possédé. Mais est-ce bien ce qu'on appelle la lumière ? Car même les sons et les odeurs en semblent pénétrés, les guêpes volent avec un bruit droit comme un trait de crayon, et les aiguilles de pin soulèvent un parfum en zigzag, cassant, profond, plein de pointes et de colles.

À gauche, à droite, devant, derrière, les montagnes sont debout ; ce sont elles qui ont ainsi modifié la vie dans cette vallée. Elles sont les responsables de cette âpreté et de ce mystère. Car les montagnes sont des êtres vivants ; elles ont des corps, elles ont des yeux, elles respirent. Leurs dômes immenses sont des ventres, leurs cimes portent les traces grandioses des ordres qu'elles ont donnés une fois pour toutes à ce qui les entoure : soyez durs, soyez durs. Dans le silence, dans le vide, soyez durs. Elles dressent leurs masses boursoufflées, aiguës, vers les quatre coins du ciel ; certaines paraissent même fixées dans un équilibre vertigineux, assises, immuables, et pourtant inclinées de telle sorte qu'elles auraient dû tomber depuis des siècles, s'écraser mollement sur elles-mêmes et se résoudre en glissades de sable. Elles ont poussé selon un plan incohérent, larges rides de lave en fusion, vagues de magma pétrifiées en plein déferlement. Et puis elles sont restées comme ça, telles que la terre apaisée les a laissées, grotesques, inaccessibles. L'harmonie du silence est déjà à l'intérieur de leurs contorsions. Leur vie maintenant n'est plus une vie de mouvement et de volcan, mais un poids de simple calme et menace. Des tonnes, des millions de tonnes de mutisme et de grandeur, une colère paralysée qui écrase tout, qui maintient tout sous son socle.

Entre leurs pyramides, l'autre vie, celle de la rivière et de la vallée se défend comme elle peut ; elle grignote, elle effrite, doucement, an par an, siècle par siècle. Mais elle est quand même vaincue par l'éternité. La roche sera là, bien après que les rivières se seront évaporées et que les os des bêtes seront anéantis. Quand

la planète ne sera plus qu'un trognon desséché, où tombent les aérolithes, il y aura encore des murs de rochers, des failles, des abîmes, des colonnes de force implacable. Il y aura encore des montagnes.

Cela, il faut le savoir ; car rien de cette vie sinueuse et dévorante, rien de cette usure, dans la prison de la vallée, n'est étranger au pouvoir de la roche. Même le sable, même les morceaux plats qui se détachent des flancs de la montagne, à la saison des pluies, sont pleins d'une force de vainqueur. Ici la vie n'est pas une guerre : c'est tout simplement un mouvement naturel des choses, qui fait que chaque morceau du paysage est aspiré par la matière rocheuse, et s'y confond. Il y a un courant d'air froid qui mène vers le minerai, et les objets tremblent du désir fou d'entrer tout vivants dans la pierre. L'eau de la rivière, par exemple : elle semble flétrir les murailles qui l'entourent. Et pourtant, *sa vie est la même* ; l'eau n'est que rocher, forme du rocher, éternité inconnue de la montagne. L'air aussi est fait de roches, construit avec de larges prismes de matière illimitée, dont le pouvoir est de durer ; qu'importent les différences de nature, d'aspect, de finalité ? Sur la terre, au ciel, dans les eaux, tout est pierre, parce que tout n'est qu'infini, éternité glorieuse de la matière, indissolvabilité de ce qui est et ne pourra jamais ne plus être.

La montagne dresse son mur vertical, si haut qu'il semble impossible de ne pas s'écraser sur lui. De chaque pic descend vers la vallée une arête presque droite, d'où partent d'autres lignes obliques, découpant le pan de rocher en prismes irréguliers. Au milieu de la montagne, fuyant la courbe dépouillée d'un col, un ravin dégringole la pente avec des flots de cailloux et de longs sillons noirs remplis d'une ombre repolissante. Sur la face de ce mur gigantesque, des arbustes ont poussé par touffes, pareils à des algues accrochées à un roc sous-marin. La pierre est gris-blanc, les algues sont vert foncé, quelquefois rouges. Elles occupent toute la surface visible de la montagne, et il y a de grandes chances pour qu'elles poussent aussi sur les surfaces qu'on ne voit pas ; mouchetures régulières, âpres, tordues vers les cimes afin de survivre. Les racines courent à fleur de roc, visibles, étalées en étoile comme des serres d'oiseaux de proie. La pluie et les écoulements de poussière doivent filtrer entre leurs branchages maigres, et le soleil levant, lorsqu'il éclaire la façade, doit faire monter, puisée directement dans la paroi abrupte, une sauvage chaleur électrique à travers les fibres de bois vert. Par endroits, la végétation manque : à la base de la montagne, sur la gauche, un triangle de terre jaune est creusé.

D'autres ravines viennent du haut de la montagne ; les pluies d'automne ou de printemps les ont marquées, fines nervures serpentant comme des routes, prodigieux torrents de poudre et de pierre que la sécheresse a durcis pendant des mois.

Partout les masses de rocher se sont élevées, cabossées, fêlées, vieilles de millions d'années ; les dos lourds et raboteux, les silhouettes éléphantiques où grouille la vie. Les arbres et les animaux sont des parasites, leurs racines et leurs griffes fouillent sans cesse le roc. Parfois l'orage s'installe sur une cime, et les assauts multipliés de la foudre ébranlent les pitons, tandis que la pluie et la boue roulent sur leurs flancs, pareilles à des nappes de larmes voraces.

Dans les creux, dans les trous des ravins, il n'y a pas une âme ; il ne reste plus rien que la pierre et l'air déserts, seuls au contact l'un de l'autre. Le vent froid glisse en vibrant ; le roc ne bouge pas. Le silence, là, est à peu près total, et le mouvement s'est fermé en cristaux très durs ; il n'y a rien sur le roc, ni en dessous, pas une bête, pas un ver, pas une herbe. Pas un parfum en train de frémir dans l'air. La terre est absente, et le sable qui se forme, un grain tous les six mois, s'évapore aussitôt, on ne sait où. Pauvreté, extraordinaire pauvreté de la pierre, de la pierre nue, immobile, sereine, froide dans le temps. À la verticale, il n'y a rien non plus ; il faut peut-être parcourir des millions d'années-lumière avant de rencontrer autre chose.

Toutes les nappes de rocher ont été faites pareilles : des tonnes de matière dure, écaillée, rayées de stries obliques.

Des tonnes de frais et de calme, posées là, en avant, les unes sur les autres ; entre elles, parfois, il y a des vallées, des lacs, des maisonnettes aux toits de tuile où les hommes vivent, entourés de champs d'oliviers aux douces couleurs grises. Cela se peut. Des routes, des églises, avec des villages autour, des noms de lieux, Marie, Saint-Dalmas-le-Selvage, Les Baux. Des vacheries, des prés verts, des étangs, des ruisseaux habités par les poissons. Il peut y avoir des douceurs et des parfums délicats, par endroits. Mais ce n'est rien à côté des kilomètres de sauvagerie et de calme, ce n'est rien à côté de ces murs immenses, tout droits vers le ciel pur, de ces montagnes blêmes où rien n'est tranquille, de ces dards lancés vers l'infini, muets, de ces blocs de pierre couverts d'angles et de stries, où une sorte de haine résonne sans fin, sans raison, comme un mystère de violence très ancienne, qui serait la nature même de leur poussée hors des marécages bouillonnants de la terre.

Le cirque des montagnes, s'il était vivant, c'était de cette vie-là ; de cette force sans pareille qui l'avait fait se lever et combattre la

molle usure du temps. Comme un cratère, répandant autour de lui le trop-plein de vigueur du monde en expansion, la montagne avait soulevé une fois pour toutes sa respiration de géant. Elle était dressée, toute sa matière utilisée à l'extrême, contre le néant, contre le règne du vide. Elle projetait autour d'elle, avec l'ombre, son faisceau de lignes cassées, et le faisait rebondir en tous sens, mue par une fureur majestueuse. Partout, elle intervenait. Devant, elle heurtait comme un obstacle, elle repoussait ; son front blanc poussait vers vous, vous assommait. Sur les côtés, elle vous enserrait la poitrine et vous étouffait lentement, vous étreignant dans son étau. Elle était froid, vertige. Et derrière, elle surplombait, elle écrasait sous ses pieds. Plus que verticale, elle se renversait sur vous ; elle vous tordait la nuque, et le fardeau éblouissant, pire qu'une haleine de glace, faisait transpirer doucement votre front, déroulait devant vos yeux révoltés les visions de terreur qu'ont seuls les vaincus. Tout allait tomber ; les éboulis allaient se déclencher, les avalanches allaient déboucher avec un bruit de tonnerre, engloutissant tout sous des tonnes de décombres ; la montagne si haute qu'on n'en voyait pas la fin était catastrophe inimaginable, fusant de toutes parts comme une mort active dont il fallait être la victime. On n'était rien. On était une miette, une frêle ronce recourbée, une vieille botte de conserves rouillée qu'un seul caillou aplattirait.

Mieux encore : la montagne ne tombait pas ; on tombait. On était renversé, enfoncé dans le tunnel du gouffre sans fond ; vaincu au bout d'un puits noir où régnaient la lueur mouillée des étincelles et l'âcre odeur des rochers qui cognent.

La face contre le sol, on voyait la dureté plate en train de survenir ; le roc s'émiettant sur place, non pas en poussière, mais en plaques rêches, crissantes, espèces d'armes tranchantes prêtes à dépecer la chair, à ensevelir tout ce qui n'était pas elles. Tout était défenestration.

Et pourtant, de ce paysage si beau et si puissant, s'élevait aussi une passion inverse, qui vous écartelait et vous dressait vers le ciel. La force brute, lourde comme du ciment, entraînait en vous et vous faisait montagne. Des lignes grimpantes se campaient dans vos membres, et vous étiez tout à coup pénétré d'une ivresse exaltante, directe, architecturale, un véritable envol vers les hautes couches de l'atmosphère, et vous continuiez à monter, gorgé d'oxygène. Face au rempart, filant comme une flèche. Une envie de saisir tout, de tenir tout dans vos bras. Dans le silence, dans le froid. Une envie de manger. D'avoir de la pierre dans l'estomac.

Les arbres et les animaux n'étaient plus visibles. À leur place,

s'étendait un vrai paysage lunaire, plein de cratères et de pics, couvert de failles et de striures, une mer de pyramides. Étendu sur la surface entière du sol, vous êtes tout à coup ouvert comme un calice, vous soutenez la voûte du ciel de vos bras dressés.

Vous n'êtes plus vous-même. Vous avez cessé de vivre. Avez-vous seulement vécu ? Plus rien ici ne compte que le rocher, le rocher impassible, le rocher posé sur le rocher, la pierre aiguisée, sereine, victorieuse. Les années peuvent passer. L'eau peut suinter, les feuilles peuvent racler le sol en passant. C'est votre peau, c'est sur votre corps qu'on marche. Le vent peut creuser le sable, au bord des falaises, avec de douces formes arrondies. Ce n'est rien. Vous gagnerez. Le temps est à vous. Dans les cristaux de minéral, il se durcit, le temps autrefois si liquide. Dans l'espace définitivement ouvert, où l'air est comme vitrifié, la pureté de la lenteur règne. Majesté. Longueur des minutes, longueur des secondes. Années. Siècles. Jour, nuit ; nuit, jour. Petits craquements, comme dans les vertèbres. Petits glissements. Ce n'est rien. Ici le temps est du marbre brut. Les impulsions ressenties ne se résolvent jamais. Elles sont arrêtées avant, car l'arrêt est la forme accomplie de leur existence. Lenteur des rochers. Vertu des rochers. Petits cailloux, cailloux énormes. La vie est cube.

Une autre fois, on se tiendrait debout face à la mer, dans un coucher de soleil immense. La nuit viendrait doucement, avec de lents retirements de couleurs : elles plongeraient une à une derrière l'horizon, en suivant la route de la boule de feu. Des tons cendrés se mettaient à recouvrir le ciel, et les ombres devenaient bleues, puis mauves, puis noires. Le cap avançait au milieu de la mer, et la baie s'illuminait soudain de réverbères. Une sorte de paix, là aussi, se faisait entendre : elle avait des bruits de raclement, de vagues sur les galets, de frottements d'ailes de chauves-souris, de grésillement monotone des poteaux électriques.

La mer était plate, large. Des rayons de lumière, venus on ne sait d'où, frappaient la crête de chaque vague et la faisaient briller. L'horizon était nu, raide, et de bizarres halos rouges restaient suspendus à l'ouest, au ras de l'atmosphère.

Sous la mer, sous l'étendue verdoyante, les gouffres et les récifs étaient innombrables. Ils déchiraient silencieusement les couches de l'eau, ils dévoraient l'espace ; mais une sorte de paralysie opaque les enveloppait, se glissait dans leurs crevasses, s'immisçait dans leurs blessures et les maintenait immobiles. Là, à

des centaines de mètres de profondeur, dans une langueur sourde, la vie avait aussi ses racines. Des poissons tournoyaient aveuglément, près des orifices des cavernes. Pour eux, c'était toujours la nuit. Jamais le soleil ne se couchait au milieu de nuages incendiés. Jamais la lune ne brillait avec un éclat figé au centre de la nuit. La lumière et l'ombre s'étaient mélangées sous la surface liquide, et il régnait perpétuellement une sorte de lueur troublée, venue de nulle part, et qui n'éclairait jamais rien.

Mais on ne se doutait pas de cela, sur la terre. Debout sur un rocher gluant, à quelques centimètres de la frange de la mer, on ne voyait que des masses de matière noire en train de pénétrer la sphère liquide. La nappe de silence était violacée, bougeant imperceptiblement ses rides minuscules ; elle ondulait sans heurts, elle avançait sur place, se brisait, revenait, s'étalait comme une tache d'huile, reculait un peu, puis avançait à nouveau, sans fatigue, sans fin, avec une sorte d'obstination mélancolique, douceuse, impénétrable.

Ce mouvement n'en était pas un ; les vagues venaient vers la terre du plus loin de l'horizon, mais pour ainsi dire sans bouger. C'était le mouvement au cœur de l'immobilité, le bruit du silence, l'agression des zones plates et léthargiques, rien de plus.

À gauche, la baie se terminait par une langue de terre, presque transparente au milieu de la fluidité de l'atmosphère, qui s'enfonçait en pente douce vers l'intérieur de l'eau. Sur le cap, des pins parasols étaient plantés, découpant leurs silhouettes compliquées sur le ciel léger. Le long du rivage, des criques étaient invisibles, cachées dans le noir, et d'autres luisaient faiblement à la lumière des réverbères, encombrées de barques échouées et de cabanes.

Tandis que la nuit venait, que l'ombre se faisait plus dense, il semblait que la chaleur se concentrait vers les nappes liquides, autour de la baie. De larges taches couleur de lie de vin, pareilles à des flaques de sang, flottaient entre deux eaux non loin du rivage. D'autres cloques, des nappes de mazout, des mares de pétrole ou d'huile s'en allaient à la dérive, changeant sans cesse de forme, luisant ou s'éteignant au passage, avec de molles gesticulations de méduses. Des bancs de poissons fendaient la surface, et quelques ventres étincelaient brièvement. Une odeur lourde, puissante, âcre et suave à la fois, montait des flots abandonnés. Le vent l'apportait par bouffées jusqu'au rivage, et on aurait cru une haleine de bête. La nuit, cela ne faisait pas de doute, s'était enfoncée à l'intérieur de la mer ; elle réveillait des élans mystérieux, elle travaillait la chair flasque des lamproies, elle dilatait les bouches des anémones. On entendait toujours le

même clapotis ; et pourtant, en prêtant l'oreille, on pouvait distinguer toute une clameur confuse qui surgissait du fond des eaux, un chant grave et nasillard, des crépitements de bulles, des sifflements de branchies, des bâillements de coquilles ; les objets s'agrandissaient sûrement, sous le poids de l'ombre. La chaleur, emmagasinée tout le jour, pouvait s'échapper enfin des profondeurs, et le tumulte invisible gonflait la matière liquide comme une marée.

Sur la terre, les derniers flamboiements rougeâtres étaient en train de s'éteindre à l'horizon. Trois rochers alignés, près de la plage, portaient encore sur leurs fronts une minuscule étoile pourpre. Les trois reflets humides allaient briller quelques minutes seuls dans la nuit, puis, d'un seul coup, ils s'éteindraient, et il n'y aurait plus rien.

Le long de la baie ouverte, et malgré les pointillés blancs des réverbères, l'ombre continuait sa progression. Elle ôtait sans arrêt des coloris aux choses ; sur la plage, les grains de sable, autrefois multicolores, devenaient grisâtres ; ils fondaient les uns sur les autres, ils se liquéfiaient, se gazéifiaient. La terre avait été dure et brûlante sous le soleil ; maintenant, elle allait se mélanger à l'air. L'eau allait remonter ses pentes, envahir les creux des dunes, couler le long des vallons ; le liquide riche, salé, harmonieux s'infiltrerait dans les champs. Il monterait aux branches des arbres, il pénétrerait les maisons éteintes. Il irait même jusque dans la gorge des hommes, il envahirait leurs veines et leurs muscles, il les nourrirait doucement dans leur sommeil, sans qu'ils n'en sachent rien.

Près du cap, entouré d'un haut mur de pierre et de haies de cyprès, un cimetière reposait dans le noir. Sous une tombe de marbre, mausolée superbe érigé à la mémoire d'un inconnu, une chouette avait fait son nid ; elle veillait là toutes les nuits, respirant avec un rythme rauque, régulier de poitrine endormie, et les hommes avaient chacun leur légende pour elle ; histoire sinistre d'enterré vivant, de vampire ou de nécrophage.

Au loin, à l'opposé de la surface de la mer, les collines montaient doucement vers le ciel. Invisibles dans la nuit, elles élevaient leurs chaos de vignobles et de pinèdes. Entre leurs croupes, les creux étaient violets, silencieux, et l'air froid rampait le long des broussailles en traçant des chemins de rosée. Dans l'herbe haute, quelque part au centre du cap, un grillon fou lançait ses appels sciés. Un chien aboyait dans le jardin d'une villa, avec des cris discordants qui se répercutaient longuement alentour.

Sous le souffle de la mer, les branches embrouillées des lauriers se rétractaient petit à petit, et les fleurs incolores refermaient leurs pétales. La léthargie montait de tous les points de la terre, une délicatesse sûre qui pénétrait à l'intérieur de toutes les feuilles et les maintenait rigides. Et pourtant, ce n'était pas le sommeil ; le sommeil n'avait pas cours ici. Partout, les êtres et les choses se mettaient à craquer, à bouger. La terre enfouie dans l'obscurité tremblait imperceptiblement, d'une espèce de grelottement de vermine au travail. Les clameurs étaient sans nombre ; les odeurs noires se multipliaient dans tous les coins : elles sortaient des terriers, des cachettes sous les tapis de feuilles, comme autant de reptiles.

Le spectacle régulier du jour avait été détruit. Plus de lignes, plus de couleurs, plus de relief. La baie changeait constamment de forme, tantôt si longue qu'on n'en voyait pas la fin, tantôt courte, refermant sa courbe comme un cercle. Le cap avançait loin au milieu de la mer, ou bien se reculait jusqu'à n'être qu'un ridicule moignon. Les silhouettes des arbres dansaient. Les rondeurs des collines, à perte de vue, se déplaçaient sans arrêt, moutonnaient ; parfois, trois monticules disparaissaient en même temps, près de l'horizon, et on voyait un grand trou noir creusé dans la terre.

La mer, elle, était par instants si plate et si déserte, qu'on en avait mal ; à d'autres moments, elle se dressait d'un seul coup sur l'horizon, à la verticale, pareille à un rempart ; ou bien elle avait l'aspect d'une tôle ondulée, et des chatoiements de couleurs étincelaient miraculeusement, des grappes de rubis, des irisations dorées, de profondes pupilles violettes en train de regarder.

Le paysage tremblait ainsi, se faisant et se défaisant inlassablement. La beauté calme, extatique de la terre était faite de ces orgies et de ces métamorphoses. On n'y pouvait rien. Il fallait se contenter de regarder, avidement, de tous ses yeux. Debout sur ce petit promontoire, avec le bruit du ressac à ses pieds, il fallait tout comprendre, tout aimer, l'espace d'une seconde. La courbe immense de la baie. Le cap. Les collines et les montagnes. Le ciel indélébile. Les reflets des réverbères, et la lumière rouge du phare, s'éteignant, se rallumant, s'éteignant, se rallumant, s'éteignant, se rallumant. L'odeur sourde et les voiles de l'ombre. Les cris sauvages des bêtes. Les scintillements des maisons. Les touffes menaçantes des arbres, où se cachent deux ou trois mystères. L'air invisible. La respiration asthmatique de la chouette nécrophage, dans le cimetière. Les couches de terre grasse, peuplées d'insectes engourdis. Le vol des chauves-souris aveugles. Le miroitement des étoiles, des millions d'étoiles enfoncées dans le ciel, si loin que ce n'est même pas la peine d'y

penser. Les rides qui avancent toutes seules sur l'eau profonde, sur l'eau noire, sur l'eau gouffre horizontal où se perd l'esprit vertigineux des hommes, sur le liquide sans limite cachette des abîmes, sur la grande surface éternelle, si plate, désertée, où la nuit et le jour sont mélangés comme deux qualités de graines différentes.

Voilà. Le monde est vivant, ainsi, en minuscules coups de boutoir, en glissades, en suintements. Dans les arbustes, dans les grottes, dans le fouillis inextricable des plantes, il chante, avec la lumière ou avec l'ombre, vit d'une vie explosive, sans repos, lourde de cataclysmes et de meurtres. Il faut vivre avec lui, comme ça, tous les jours, couchés la joue contre le sol, l'oreille aux aguets, prêts à entendre tous les galops et toutes les rumeurs. Les nerfs plongés jusque dans la terre comme des racines, et se nourrir de sa force guerrière, incohérente ; il faut boire longtemps à sa source de vie et de mort, et rester invincibles.

Alors je pourrai trouver la paix et le sommeil

J'ai bien regardé la chambre avant de fermer les yeux. Les quatre murs, la porte, les deux fenêtres ; j'ai regardé l'ampoule électrique qui pend au bout d'un fil, au centre du plafond. La tapisserie des murs, gris foncé, et les objets noyés dans le noir. J'ai vu la table, et non loin, une silhouette maléfique avec une sorte de bec fendu par un ricanement, la chaise chargée d'habits, sans doute. La lumière qui entre par stries à travers les volets fermés, et les phares des voitures qui font bouger des halos le long du plafond. J'ai vu tout ça. Puis j'ai fermé les yeux.

Maintenant, dans mes yeux fermés, des lignes blanches restent marquées et naviguent sur mes rétines : les raies des volets, l'angle du plafond, la masse de la table et la silhouette inquiétante, le fil électrique avec l'ampoule au bout.

J'entends le bruit des voitures entrer dans la chambre. Elles dérapent en prenant le virage qui passe au-dessous de mon immeuble. Le grondement des moteurs vient, passe, puis s'éteint progressivement en se mélangeant avec d'autres bruits.

Sur mes rétines, tout est carré ; carré.

Le silence arrive par instants, et alors on peut écouter le grelottement d'une plaque d'égout où l'eau pousse sans arrêt. Un peu de musique monte du bar, en dessous. Des talons de femme claquent sur le trottoir, très vite.

Je vois passer, devant une espèce de cadre blanchâtre, né probablement du souvenir du cube de la chambre, comme un banc de petits poissons rouges et bleus. Ils filent en se tortillant, ils sont innombrables.

Des taches, des formes obscures bougent au fond d'un espace brun. On dirait des silhouettes humaines.

Tic tic tic tic tic tic. Ma montre, sur la table de nuit. Elle tapote régulièrement dans le vide, et puis, brusquement, le bruit monte, s'élargit, s'épanouit. Il s'accélère, se ralentit. Devient aigu,

résonne sourdement, craquette, glisse. Il a des échos. Je ne comprends pas. Qui prétend que le mécanisme d'une montre est toujours le même ?

L'odeur des cigarettes écrasées, dans le cendrier qui doit être aussi sur la table de nuit. L'odeur devient rapidement nauséabonde, âcre. J'ai l'impression d'avoir de la cendre plein la gorge. Un autre bruit, c'est le battement du sang contre mon tympan pressé sur l'oreiller.

Une nappe rouge sang s'étend sur mes yeux. Des grappes orangées éclaboussent tout, dérivent vers le bas. J'essaie de les regarder, presque en louchant, mais elles se défont aussitôt. À leur place, il y a des sortes de stratifications aux couleurs variables qui ressemblent à des montagnes.

Une motocyclette arrive de loin, de l'autre côté de la ville. Je l'entends venir, passer les carrefours, changer de vitesse. Le bruit du moteur s'arrête d'un seul coup : elle a dû tourner derrière un immeuble.

J'ai un drôle de goût de dentifrice dans la bouche. J'aimerais cracher.

Des pensées troubles se forment, comme venues de derrière la tête. Des pensées, des coups de pensée. Les mots défilent autour d'elles, mais aucun ne parvient à s'accrocher, à faire son nid. Ce ne sont pas des pensées ; ce sont des envies. Ce qui est curieux, c'est qu'il y a des images qui défilent parallèlement. Mais les envies et les images ne se mêlent pas. Je pense, train, courir, allongé, hauteur. Et les images sont : homme avec un chapeau, bataille au couteau, fusée, crocodile, arènes, visage qui rit. Il y a même d'autres choses encore : des bribes de phrases qui naissent, des mots qui résonnent, clairement, parfaitement audibles ; et par-dessus tout, il y a comme une voix qui raconte une histoire, qui dit, mettons : « Tout va bien. Après il faut revenir, refaire tout le chemin. Non, pas comme ça. Retourne d'où tu viens. Oui, tu vas prendre la première rue à droite, et continuer jusqu'à l'église. Quand tu apercevras le dôme, il faudra que tu tournes à gauche. Etc. »

Mais à peine ai-je entendu, senti, vu tout cela, que la conscience fait surgir le temps, et tout l'édifice se désagrège. La voix est en avance sur les mots, les poussées des images arrivent avant que les envies soient finies, et continuent longtemps après qu'elles ont disparu. C'est la conscience qui termine tout. Elle m'écrase sur le lit, elle me rattrape au vol et me plaque sur l'oreiller, elle transforme tout en espèce de souvenir.

Sans arrêt, le danger de l'éparpillement est là. Il me semble que

tout se sépare dans ma tête, et que je suis en train de me dissoudre dans le vide. Alors, avec une force sûre, mon esprit se raidit. Il se pétrifie. Et la cohésion se reforme. Les pensées redeviennent compréhensibles. Les images, les mots, les bouts de phrases, tout s'ordonne. Comme des particules aimantées, ils s'agrègent autour de la ligne droite de l'impulsion, et ils servent, ils parlent, ils construisent tout le temps.

Parfois, je suis pris par des poches de vide. Je commence par flotter au-dessus du matelas, le corps si léger, si plein d'une délicate volatilité, que je cesse de vivre comme un corps. Je deviens diaphane, je rôde à mi-chemin de l'espace, pareil à une nappe de fumée. Je n'ai plus d'os, et plus de viande. Je m'évapore dans l'air, j'ai des membranes, et plus rien ne me retient. Ascension ou chute, je ne sais pas. Mais dans mes organes, plus rien ne lutte. Le sang ne monte plus avec peine, les tendons ne soutiennent plus, les cartilages s'écartent et cessent de retenir. La prison verticale est vaincue. Enfin, ne plus avoir à combattre, ne plus devoir pousser, ne plus se hausser vers le ciel désespérément... Alors, dans l'esprit, tout s'en va aussi en liberté. Les tonnes, les tonnes de mouvements s'élèvent, descendent, se promènent autour de moi. Il semble même que les pensées se répandent au-dehors, qu'elles sortent par mon nez et mes oreilles et vaquent dans l'espace, me font un lit. Les désirs forment des boules non loin de moi. Dans le fond d'une caverne noire, une impulsion palpite, isolée, enfin de moi visible. Je peux toucher mes mots, mes visions. Et moi, ce qui s'appelle moi, n'est plus rien. Vidé, soulagé, ma tête immense m'abandonne. Je suis enfin libre. Je suis enfin libre. Je n'ai plus de nom, je ne parle plus de langage, je ne suis qu'un néant. J'appartiens à la vie, morte, anéantie, transfigurée par la splendeur de l'évacuation. Un souffle. Je n'ai plus de pensée, mon âme est un objet. Je gis.

L'espace d'un dixième de seconde, mes paupières se sont ouvertes; et la nuit, tout à l'heure si noire, s'est changée en une pluie de lumière éblouissante qui entre dans l'ombre de mon cerveau et frappe tout comme un éclair. Une seule image de neige et de cristal a bondi et s'est tapie au fond de moi; une image pure, cruelle, nette, aux dessins fins comme une aile de chauve-souris, aux lignes pareilles à des toiles d'araignée. Elle reste là, immobile, vrai soleil qui s'est avancé, disque gigantesque qui emplit l'horizon d'un bord à l'autre. C'est ma chambre, je la reconnais, avec ses meubles dépouillés, ses murs, son plafond. L'ampoule électrique pend au centre de l'image, mais ce n'est pas elle qui brûle, ce n'est pas elle qui illumine ainsi l'espace. Jamais le soleil, même au mois d'août, n'a donné une telle lueur. Aucune

lampe, aucun brasier, aucune incandescence décuplée par des centaines de miroirs, par des lentilles, aucun foyer jailli comme un volcan du sein des ténèbres n'a déployé telle blancheur fixe ; insoutenable, la lumière a pénétré tous les éléments de l'air, elle flotte, elle danse, elle émane, elle dissout, elle brûle et rompt, elle dévore mes rétines. La douleur surgit sous ses coups, sous ses dards ininterrompus, tellement proches qu'ils ne font qu'une large muraille au poids terrible. Je suis fusillé par la lumière, je tombe, je m'écrase la face contre le sol, je vibre de tout mon corps, et l'influx, l'espèce de musique lancinante, entre en moi, me soulève, construit à travers ma propre chair son édifice merveilleusement abstrait, où chaque douleur, chaque coup, chaque nervosité est une pierre, une œuvre d'art, un thème harmonieux qui travaille.

Puis la lumière s'efface ; elle s'éteint progressivement, en virant du blanc au jaune, du jaune au cuivre, du cuivre au pourpre ; violet, bleu, sombre, noir. Quand il ne reste plus rien de la gravure, d'autres formes montent. Des encolures de chevaux, taches obscures qui flottent vaguement, qui peignent. Tout à coup, tandis qu'une force indicible s'empare de ce qu'il y a de sensible et de délicat dans mon cerveau, une vraie poigne qui saisit les paquets de chair nerveuse, là-bas, au fond de moi, une figure caricaturale se dessine. Un corps de vieillard, maigre telle une aigle de blason, et son cou pousse tout seul, dressant en l'air une tête hérissée, aiguë, au rictus ignoble. La tête et le cou sont mobiles, ils coulissent, ils s'élèvent doucement au-dessus du corps décharné. Je regarde intensément ; peut-être. Car dans cet espace profond, où une partie de moi souffre sous une poigne inconnue, le regard se répercute et me revient sans cesse. La conscience se retourne sur elle-même, va, revient, rebondit, et je suis vraiment perdu.

Derrière le corps du vieillard, tandis que tête et cou continuent à grimper, deux ailes gigantesques se déploient longuement.

À nouveau, je me bats avec quelqu'un ; très vite, sans que je sache pourquoi, le paysage s'est déployé autour du lieu du combat. Des montagnes, des ruisseaux, des forêts. Le soleil brille dans le ciel. Au loin, l'entrée des gorges. Partout, le désert, le sable, les cailloux arides. Je lutte. Je frappe. Je bondis. Et en même temps, j'entends une voix sans mots qui décrit la bataille.

Tout dégénère encore : les scènes s'embrouillent, et il me semble qu'à l'intérieur de mes yeux révoltés, vers le haut, des choses s'agitent avec furie, comme dans des grelots.

J'attends.

Je perds des tas d'images. Elles fusent avec une rapidité

extrême, et naturellement, elles m'échappent. Ou bien elles naissent simultanément, mille sensations éclosant toutes ensemble, oui, exactement à la même seconde. Mille langages qui m'ont tous dit quelque chose, cela, je le sais, mais quoi ? Qu'est-ce qu'ils m'ont dit, ces langages, qui m'a passionné, et que j'ai aussitôt oublié ? Et les pages d'écritures : j'ai vu des pages écrites, je les ai lues, j'ai trouvé cela si beau. Qu'y avait-il sur ces pages ? Quelle histoire profonde et vaste, quel noble chant aux verbes qui résonnent ? Qu'y avait-il ? Y avait-il seulement quelque chose d'écrit ? Ou n'étaient-ce que des suites de signes sans signification, qui ont éveillé en moi le souvenir de la beauté. L'illusion est diabolique. Je souffre. J'ai mal au fond de moi.

Parfois, merveille ! Une image, un son, une phrase surgit de ce fatras et ressuscite ce qui était déjà mort, oublié. J'avais vécu cela, ces cubes de couleur, ces défilés de cercles, ces feux, ces corps de femme se roulant sur le sol, mais je ne l'avais pas su. Et la conscience, réveillée par une forme hasardeuse, d'un seul coup, me fait reconnaître le temps à l'envers. Les images reviennent en foule, elles fulminent brièvement, dans un certain ordre, et je les vois : mais elles sont du passé. Car ici, dans cet espace clos, le sentiment de la vie est réversible. Il n'y a pas de vérité, il n'y a pas de direction ; le temps et l'espace ne sont que des échos, d'éternels échos, toujours disponibles, arrachés au chaos de la simultanéité, et que l'usure n'atteindra jamais. Je suis comme plongé dans une sphère étanche, je nage parmi les éléments de la pensée et de l'imagination. Ils reviennent toujours, ils me perforent infatigablement, ils sont cercle, sans commencement, sans aboutissement, immobiles et mouvants à la fois, ils sont ivresse de roue, indéchiffrable mouvement de vis sans fin qui me fait connaître l'éternité.

Et moi, dans mon lit, les yeux fermés en attendant de dormir, je vis dans un monde semblable. Sur les papiers de ma table, les dates traînent : 1864-1964, 13 avril 1940, 5687 ; *Ivan le Terrible*, 1^{re} et 2^e partie (1943-1945), film de S. M. Eisenstein. Les noms sont écrits, les dessins sont tracés. Des lieux sont fixés sur les cartes, Viareggio, Capo Promontore, Târgul-Jiu, Gora Dshumaya, Xanthé, Sinop, Peterborough, Charolles, Vyazma, Alaty. Des noms qui existent, d'éternelles et chantantes syllabes qui marquent ces lieux de terre et de roc, ces arbres, ces vallées, ces entassements de matériaux inébranlables. Rien, rien de tout cela ne passera. Les vies des hommes reviendront sans cesse nous hanter comme des spectres, et les choses continueront à se faire, à s'ajouter. Les bruits et les silences seront les mêmes. Les fleurs, les insectes dureront. Car ici, tout est pris dans un tourbillon liquide

au mouvement plein de folie. Nous n'oublierons pas. Et même si nous oublions, tout cela demeurera éternellement présent, parce que cela a été, parce que cela avait été avant même d'être. Voilà la force perpétuelle qu'aucun langage ne possédera jamais. Ce qu'aucun homme n'a pu inventer. La pérennité, la douce, la vertueuse pérennité de l'existence.

Devant moi, maintenant, une barre horizontale sur laquelle tournent des douzaines d'hélices. Elles s'arrêtent quand je le veux. Mais il en reste toujours une qui continue de tourner malgré ma volonté. Lorsque je serai parvenu à les arrêter toutes, sans exception, alors je pourrai trouver la paix et le sommeil.

Un jour de vieillesse

Dans le matin froid, pas tellement éclairé par le soleil, la campagne était bien tranquille. C'était un genre de banlieue, remplie de villas basses, avec des rues pauvres, sans magasins, où le goudron avait été arraché par plaques. S'il y avait eu une colline par-là, d'où on aurait pu avoir une vue générale, on aurait aperçu un lieu gris et terne, insignifiant, parsemé d'arbres poussiéreux, de jardins pelés, de maisons sales. Des ruisseaux, mais ça pouvait aussi bien être des égouts, traversaient les lopins de terre dans tous les sens. Au sud, la ville commençait sans doute, avec de hauts immeubles blancs et des espèces d'avenues toutes droites. Au nord, la rase campagne. Entre les deux, c'était ici, ce parc sarclé, abîmé, habité par des hommes qu'on ne voyait pas.

Les ruelles traversaient les propriétés, longeaient les vieux murs de pierraille, se rejoignaient en formant des carrefours tristes où jouaient un ou deux enfants, parfois un chien. Des espèces de mimosas sans fleurs, des poivriers, des arbustes méconnaissables poussaient çà et là dans les jardins. On entendait, venu on ne sait d'où, un cri perçant, inhumain, lancé sans doute par un perroquet enchaîné. Sur le sol poudreux, où le froid de la nuit était encore installé avec de petits cristaux, des bestioles cheminaient difficilement. Dans les creux de roche, au-dessus des portes des garages, les salamandres dormaient. Il y avait des cocons partout, et les moindres trous étaient occupés par des boules neigeuses, opaques, qui avaient retenu les gouttes de rosée. Assez loin, à l'autre bout de la banlieue, le bruit d'un train venait lentement, s'éloignait, se rapprochait, disparaissait complètement, puis ressortait du fond des trouées entre les maisons. De temps à autre, des hommes partaient pour leur travail, montés sur des vélomoteurs.

Dans les demeures, les gens s'agitaient ; des radios beuglaient devant les fenêtres ouvertes. Le gémissement continu d'un aspirateur s'éparpillait dans l'air. Glissant derrière les nuages, le

soleil montait vers le haut du ciel. Quand il serait parvenu à son faite, la sirène de midi retentirait ; les tables des cuisines se chargeraient de plats, et les hommes reviendraient de leur travail pour manger. Le bois des arbres craquerait de douce chaleur, les araignées marcheraient dans leurs tanières. Des chats maigres viendraient rôder dans les jardins, en quête d'un os ou d'un trognon. C'était simple, la vie en ce temps-là. C'était bien calme et bien discret. Il n'y avait pas de cris de guerre, pas de vacarme ni de meurtres. On pouvait rester des heures sans bouger, au milieu des rues et des maisons, à regarder une herbe pousser. La terre avait tout l'air d'un parc, et le temps était une miniature. Des carrés de poudre et de chaleur pâle, des avancées imperceptibles d'escargot. Des odeurs douceâtres, des feux partout, et l'étendue merveilleusement lointaine des couches de couleur mauve.

Rien à craindre, la terre n'était pas aux tigres ni aux loups ; elle appartenait aux souris, aux moustiques, aux lézards ; ils se promenaient sur elle, tout le temps, bondissant de cachette en cachette ; la nuit, ils grignotaient. Petit peuple des rongeurs ; couleur de sable, les gestes prompts, le cœur minuscule battant à se rompre.

Dans une cuisine aux tentures de plastique, un jeune garçon était assis sur le bord d'un tabouret. En face de lui, à l'autre bout de la table en bois blanc, une vieille femme était assise aussi, dans un grand fauteuil d'osier. Elle ne bougeait pas, et sous sa robe-tablier aux couleurs fanées, sa poitrine respirait lentement, difficilement. La peau de son visage était blanche, encadrée par des mèches de cheveux gris, et un peu de sang avait coulé le long du sillon d'une ride, à gauche de sa bouche. Les yeux troubles, immobiles dans les paupières entrouvertes, ne regardaient rien. Sur ses longues mains sèches, travaillées par les ans, les veines étaient apparentes, serpentant au milieu des os comme des racines. Pour qui l'aurait vue ainsi, ça ne pouvait pas faire de doute que la vieille femme était en train de mourir. Doucement, depuis des heures déjà, la vie s'en allait d'elle ; elle quittait chaque cellule l'une après l'autre et, à sa place, ne laissait que du vide.

Quand Joseph, le jeune garçon, était entré dans la maison une heure auparavant, en lui apportant un sac de provisions, il l'avait trouvée étendue sur le parquet de la cuisine, à demi inconsciente. Avec peine, il avait hissé le lourd fardeau flasque sur le fauteuil et lui avait parlé. Elle avait repris connaissance ; et, chose étrange, aussitôt la peur l'avait assaillie. Elle s'était mise à parler en

tremblant, croyant dans son égarement que c'était Joseph qui l'avait frappée pour lui voler son argent. Elle l'avait menacé d'appeler au secours s'il ne s'en allait pas tout de suite. Puis elle l'avait supplié d'aller chercher un médecin, une infirmière, un prêtre, une voisine, enfin n'importe qui, parce qu'elle pensait avoir une fracture du crâne. Elle avait parlé et tremblé comme ça pendant une bonne demi-heure, puis, fatiguée, elle s'était tue. Ses mouvements s'étaient faits plus rares, ses yeux s'étaient noyés dans une sorte de brouillard de larmes, et sa bouche légèrement ouverte, d'où coulait un peu de sang, ne prononçait plus que des paroles confuses.

Joseph avait regardé la vieille femme un long moment, debout, sans bouger. Il avait placé son regard sur la face apeurée, pleine de souffrance, comme s'il essayait de la fixer dans une pose photographique, impérissable, sous laquelle il eût pu écrire un jour un beau nom de famille, propre et majestueux, l'âme vivante de ce corps évanoui.

Mademoiselle Maria VANONI

Alors il s'était assis en face d'elle, sur ce tabouret de cuisine ; avec une voix hésitante, il lui avait posé des questions. Il lui avait parlé doucement, en lui demandant où elle avait mal, si elle avait soif, si elle désirait boire un verre d'eau, ou quelque chose. Elle avait fait signe que oui de la tête, et Joseph lui avait apporté un grand verre d'eau, qu'il avait soutenu délicatement contre sa bouche tandis qu'elle buvait. Après cela, il avait sorti les provisions du sac et les avait étalées sur la table, devant elle. C'étaient : une boîte de petits pois mi-moyens ; trois œufs ; un demi-litre de lait ; une flûte de pain de gruau ; 200 grammes de gruyère ; trois tomates, & quelques autres légumes ; une boîte d'allumettes ; un rouleau de papier hygiénique ; un carton de pinces à linge.

Maintenant, Joseph était de nouveau assis sur le tabouret, face à la vieille femme ; il la regardait de toutes ses forces au fur et à mesure que le temps passait. Il regardait avidement les yeux clairs perdus au loin, la bouche demi-souriante, les joues traversées de rides si fines qu'on aurait certainement passé des mois à les compter. Le corps lourd, immobile, presque un meuble sous le tissu noirci du tablier. Les jambes comme des colonnes, les pieds enfouis dans des masses incompréhensibles de bas à varices, de chaussettes, de pantoufles de laine. Le visage, peut-être beau,

peut-être laid, appuyé en arrière sur le dossier du fauteuil, comme offert à la surface impavide du plafond. Une odeur insinuante de phosphore sortait tout doucement du corps de la femme, l'enveloppait comme une protection, s'installait dans l'atmosphère. Par la fenêtre de la cuisine, d'autres odeurs venaient du jardin, entraient dans la pièce et luttait avec le parfum de la vieille femme : odeurs de terre et d'herbe, odeurs de feuilles brûlées, de vent, d'arbres. Elles essayaient de pénétrer la peau, elles cherchaient le point faible, sans se presser. Si elles le trouvaient, c'était fini pour toujours ; elles s'installeraient dans le corps, elles le rempliraient, le terrasseraient ; quand elles émaneraient à nouveau de la femme, ce ne serait plus une femme, mais une espèce de tas de terre et de branches sèches, abandonné.

Joseph se pencha sur son tabouret. À voix basse, presque inaudible, il dit :

« Est-ce que – Est-ce que vous avez peur de la mort, mademoiselle Maria ? »

Les yeux glauques bougèrent dans la fente des paupières. Joseph répéta :

« Est-ce que vous avez peur de mourir ? »

La vieille femme fit entendre un gémissement.

« Oui, oui – Je vais mourir – Je – »

Elle recommençait à trembler. Joseph continua très vite, pour la rassurer.

« Non, vous allez voir, ça va aller mieux. Je vais chercher le médecin. Ça ira mieux, vous verrez. Je vais vous soigner. Vous avez mal ? Vous voulez boire encore un peu ? »

Elle secoua la tête.

« Vous devez avoir beaucoup de souvenirs, n'est-ce pas ? » dit Joseph.

Ses yeux brillèrent un peu.

« Quel est votre plus vieux souvenir ? » demanda Joseph ; « si vous essayez de vous rappeler, le plus loin possible, qu'est-ce que vous voyez ? »

Maria releva un peu la tête.

« Je me souviens de tout », murmura-t-elle ; « de tout. Et ce n'est pas si loin que ça. »

« Vous aviez quel âge ? »

« Je ne sais pas », dit Maria, « quatre ou cinq ans peut-être. Peut-être moins que ça. J'étais avec ma sœur... dans le jardin de notre maison... Il y avait un orage terrible, avec des éclairs partout. Mon père est venu, il nous a dit, rentrez – Rentrez sinon

l'éclair tombera sur vous... Et l'éclair est tombé sur le jardin... Sur un grand eucalyptus au bout du jardin. J'ai vu une lumière blanche. Et j'ai été renversée par terre. Un coup de canon, il y a eu un coup de canon... J'avais peur... »

Elle bougea la main.

« Il pleuvait si fort... » murmura-t-elle.

« Ça devait être effrayant », dit Joseph.

Pendant un instant, ils ne dirent plus rien. Puis elle se remit à parler.

« Ma sœur est morte, aussi... Il y a dix ans... Déjà... »

« Elle était plus âgée que vous ? »

« Non... C'était moi l'aînée... »

« Comment s'appelait-elle ? »

« Ma sœur ? Ida... Elle s'appelait Ida... Elle est allée vivre en Italie, plus tard... À Vérone... »

Elle soupira.

« Et maintenant, c'est à mon tour. »

Joseph voulut encore la rassurer.

« Non, non, vous allez aller mieux, vous verrez, vous – »

Mais elle l'interrompit avec une sorte de véhémence.

« Non, ce n'est pas vrai – Ce n'est pas vrai, je sais que je vais mourir maintenant. Il n'y a rien à faire, c'est mon heure, je le sais. »

Elle redressa encore un peu plus la tête ; des mèches gris sale tombèrent sur son front et le sang coula de sa bouche.

« J'ai peur », dit-elle ; « j'ai peur... Et j'ai froid... »

« À quoi pensez-vous ? » demanda Joseph.

« Rien... C'est là... Devant moi... Je sais que ça doit venir... »

« Vous avez mal ? »

« Oui, oui, j'ai mal. Là, dans la tête... Comme une bête qui me ronge... Et dans – dans les reins – Dans les jambes – Ah. »

« Essayez de vous souvenir encore. Quelque chose, dans votre enfance... »

« Non – Non, je ne peux pas... »

« Votre premier livre de lectures, vos jouets. Souvenez-vous. »

« Mes jouets – Oui... »

« Comment étaient-ils ? »

« Comment... »

« Oui, vos jouets. Qu'est-ce que vous aviez comme jouets ? Des poupées ? »

« Oui... Des poupées. »

« Comment étaient-elles ? Essayez de vous rappeler. »

« Il y avait – Une blonde – Je l'appelais Nani – Et aussi une brune – Je l'appelais Sarah... »

« Et puis ? Quoi d'autre ? »

« Il y avait – Un chat... C'était mon chat, je me souviens... Je l'aimais bien... Et puis, quand il est mort – On l'a enterré – Je me souviens, c'est resté là, gravé dans ma tête. Je n'ai jamais pu l'oublier... C'est resté dans ma tête... Gravé pour toujours... »

HISTOIRE DU CHAT BLANC ET NOIR

Quand le chat blanc et noir se mit à mourir, la petite fille le prit dans ses bras et l'emporta au fond du jardin.

Ç'avait été un beau chat, dans son temps, grand et gros, au pelage luisant, aux pattes douces, avec une large tête où brillaient les yeux verts, de longues moustaches bien raides, et une tache noire juste au-dessus du museau. Quand il marchait à travers les hautes herbes du jardin, on aurait dit un lion, ou quelque chose de ce genre : puissant, musclé, souple, vraiment redoutable. Il s'avavançait en silence vers les lézards, et tout à coup, en un éclair, sa patte aux griffes écartées surgissait, et le saurien tombait en boule, la colonne vertébrale brisée. Ou bien il dormait sur le sol de la terrasse, au soleil, les deux bras avancés devant lui et la tête haute, hiératique, beau comme un sphinx. Aux périodes de rut, il allait chercher les autres chats le plus loin qu'il pouvait, et il se battait avec eux. Il revenait parfois avec de larges plaies sur le côté de la tête, et la petite fille le soignait. Dans la journée, il était tout le temps couché sur la pierre, et il ne bougeait pas. Sauf, peut-être, de temps en temps, l'extrémité de sa queue noire et blanche qui se tordait nerveusement sur le sol. Il avait de drôles de bourrelets sous les pattes, et ses canines étaient si longues qu'elles soulevaient le coin des babines, comme un rictus. Il se mettait quelquefois en colère, et toute sa fourrure se hérissait peu à peu, un poil après l'autre. Ses yeux verts jetaient des éclairs, les ongles sortaient et rentraient au bout des pattes, et il tournait en rond, respirant fort, la queue fouettant ses flancs. La nuit, il sortait de la maison et rôdait pendant des heures dans le jardin, sans raison. Ses yeux brillaient alors dans l'ombre avec une lueur étrange et inquiète, comme si des choses montaient en lui avec le noir, des instincts fiévreux, vieux de millions d'années, toute la peur et toute la cruauté des bêtes sauvages seules dans la nature offerte en proie. Cette nuit-là, avant de mourir, il lança deux cris déchirants. La petite fille l'emporta

dans ses bras au fond du jardin ; elle se cacha à l'intérieur du vieux poulailler désaffecté, et elle regarda le chat. Elle écouta la respiration hoquetante, elle sentit les longs frissons douloureux qui montaient à travers la fourrure. Le chat, la gueule ouverte, essayait de mordre les mains de l'enfant. Mais c'était déjà trop tard ; les grands yeux verts, phosphorescents, ne voyaient plus rien, le museau n'aspirait plus les odeurs. Le vide gluant, sale, était entré partout. Il avait brouillé les iris, et le regard vaincu n'était plus qu'une bouillie. À l'intérieur du sac flottant du corps, les organes aussi, les muscles, le cœur, les poumons, tout était mélangé. La petite fille regarda le chat sans pleurer, puis elle le caressa là où il aimait, derrière la tête, sur la nuque, au creux des reins. Elle souffla à l'intérieur de ses oreilles. Ensuite elle le plaça dans une grande boîte en bois, au milieu d'un foulard de soie. Sur le côté de la boîte, contre la tête minuscule, elle posa un crucifix en ivoire, cadeau d'une marraine sans doute. Elle ne ferma pas le couvercle tout de suite, et se mit à contempler le tas de fourrure fripé, avec ses taches blanc-sale et noir-sale. Elle le regarda attentivement, afin de ne pas l'oublier. Puis elle rentra chez elle et ne dit rien à personne. Et tous les jours, en cachette, elle revint au poulailler soulever le couvercle de la boîte. Au bout de quinze jours, ce fut l'odeur épouvantable qui avertit les parents. Ils ne dirent rien, mais ils arrosèrent la boîte d'essence et jetèrent une allumette dessus.

« Quel âge avait-il ? »

« Quinze ans – C'est vieux pour un chat. »

« Ce devait être un joli chat. »

« Oui – Oh oui. C'était un joli chat... »

La vieille femme reposa la tête sur le dossier du fauteuil.

« Il y a longtemps que je pense que je dois mourir, vous savez... » dit-elle.

« Moi aussi... » dit Joseph.

« Oh non, vous, ce n'est pas la même chose... Vous êtes trop jeune... Vous n'y pensez pas vraiment. »

« Je – »

« Ça ne vous fait pas peur, sûrement... Tandis que moi... »

« Pourquoi avoir peur ? »

« Parce que c'est là, tout près... Il n'y a rien à faire, vous comprenez ? Rien – Parce que c'est en moi, et je sens que ça vient, tout doucement, tout doucement, sans en avoir l'air. »

Elle ferma les yeux.

« Parce que je la vois partout, partout, partout. Tout ce que je

vois est vieux, usé... Vieux comme moi. »

« Essayez d'oublier. »

« Essayer d'oublier – Impossible. Je ne peux pas. »

« Pourquoi ? »

« Quand je ferme les yeux, je vois des choses – Des choses étranges. Effrayantes. Des crânes, je vois des crânes... Et des diables qui viennent vers moi et me disent... C'est ton tour... C'est ton tour... »

« Vous – Vous croyez en Dieu pourtant ? »

« Pourquoi... Pourquoi dites-vous ça ? »

« Vous croyez à la vie éternelle, n'est-ce pas ? »

La vieille femme redressa la tête avec peine. Elle murmura :

« Oui, oui – Je crois en Dieu – Mais je pense parfois, quand j'ai peur... Je pense, et si ce n'était pas vrai ? Et s'il n'y avait rien ? Rien du tout ? Toute cette vie, tout ça... Pour rien... J'ai peur... »

« Vous n'avez pas confiance ? »

Elle regarda Joseph avec une sorte de colère :

« Non ! Non ! Je n'ai pas confiance ! Je n'ai pas confiance ! »

Elle recommença à trembler.

« Si j'avais confiance – Si j'avais vraiment confiance, je n'aurais pas peur. Mais je sens – Il me semble, je – Je sens qu'il n'y a rien là où je vais. Il n'y a rien qui m'attend. Je sens ça. J'ai tellement froid. C'est qu'il n'y a rien... »

Elle essaya de sourire, mais elle ne réussit qu'à faire une vilaine grimace.

« Je ne suis pas bien courageuse, n'est-ce pas ? »

Joseph la regarda avec émotion.

« Si – Vous êtes courageuse », dit-il.

Elle fit un effort pour parler.

« Autrefois – Je croyais que c'était facile de mourir. Mais c'est difficile. Je ne veux pas... Je ne veux pas me sentir partir. Je ne veux pas ne plus pouvoir respirer. Me débattre avec la mort... Avec elle... Rester, je veux rester. J'ai peur d'avoir mal. De ne pas pouvoir... »

Elle regarda Joseph avec ses yeux troubles.

« Comme le chat... Il voulait me mordre... Me mordre, moi... Pourquoi – Pourquoi restez-vous là – À me regarder... Aidez-moi. Non, allez-vous-en ! Allez-vous-en ! »

Elle se mit à respirer plus fort. Sa tête se renversa et ses yeux regardèrent vers le plafond ; une espèce de sueur mouilla son front, près des mèches grises, et le tissu de sa robe, autour des

épaules.

« J'entends mon cœur... », dit-elle ; « il bat. Il bat fort. Je ne veux pas qu'il s'arrête. Il bat si fort. Je veux rester moi... Pas disparaître, non, pas disparaître... Il ne faut pas... »

Joseph se leva et alla chercher un verre d'eau ; puis il revint vers la femme qui respirait douloureusement, et versa un peu d'eau entre les lèvres. Elle but avidement.

« C'est bon... Merci... » murmura-t-elle.

« Calmez-vous », dit Joseph.

Elle le regarda faiblement.

« Pourquoi restez-vous ? » balbutia-t-elle.

« Vous – Vous voulez que je m'en aille ? » demanda Joseph.

« Non, non – Restez », dit-elle ; « je crois que c'est passé. Ça va aller mieux, maintenant. »

« Reposez-vous. Ne pensez plus à rien », dit Joseph.

« Oui... Je suis très fatiguée, maintenant. Je n'en peux plus. »

« Reposez-vous. »

« Oui, je vais me reposer... »

« Dormez, essayez de dormir. »

« Peut-être, oui... Je vais essayer. »

Elle ferma les yeux ; sa respiration avait retrouvé une cadence voisine de la normale, et son visage flétri, tout à l'heure décomposé, avait l'air de se reconstruire. Joseph marcha un instant dans la cuisine, sans faire de bruit. Il regarda par la fenêtre, entre les rideaux de matière plastique, et il vit le grand plan de ciel bleu, limpide, sur lequel couraient de gros nuages blancs et gris. Dans le jardin, un oiseau criait par intermittences. Les arbres étaient droits, et leurs feuilles tournaient et retournaient sur elles-mêmes dans le vent, comme de petites girouettes de métal.

Le jeune garçon sortit sur la terrasse ; il marcha un peu sur le sol de mosaïque. Dans un coin, une poubelle pleine était prise d'assaut par les fourmis. Un balai était posé contre le mur, la tête en l'air ; les poils de la brosse étaient pleins d'une sorte de duvet floconneux, et de cheveux. Joseph ramassa sur le sol les dattes tombées du palmier et il les lança dans le jardin, l'une après l'autre.

Quand il retourna dans la cuisine, il vit que la vieille femme avait toujours les yeux fermés. Il s'approcha d'elle.

« Vous dormez ? » dit-il.

Elle répondit, sans ouvrir les paupières :

« Non. »

Dans la pièce aux murs décrépis, peints couleur crème, il y avait des taches partout ; sur le parquet, contre les meubles, sur la porte, sur le plafond. De drôles de taches blanchâtres, avec de larges cernes incolores. L'odeur de la mort imprégnait ces lieux. Du calme, d'abord, un calme souverain, qui serrait la gorge ; des parfums rentrés, aussi, des formes subtiles qui avaient cessé de fureter dans l'air, s'étaient toutes tournées vers le corps de la femme, et qui l'accablaient.

Tout se passait donc là, à l'intérieur ; il n'y avait rien au-dehors, rien qui survienne et qui étonne. C'était une fuite continuelle, le retrait des organes et des os, un effacement progressif, sournois. Joseph se tenait debout devant la vieille femme renversée sur le fauteuil, et des yeux clos, des lèvres sèches et pincées, agitées faiblement dans un geste de succion, de tout ce corps à l'abandon dans sa robe-tablier, il recevait comme des coups profonds, cruels, à sa propre face. Le visage large, plein de cartilages et de chair, à la peau livide, se refermait en son centre, à la manière d'une anémone de mer. Les mains, les jambes, le buste affaissé, tout semblait aspiré par une bouche féroce, par une blessure en forme d'étoile dont les lèvres ridées se serraient l'une contre l'autre, avec d'affreux efforts de cicatrisation. Même, il n'y avait plus que cette bouche, ou cet anus, qui se rétractait, se repliait, vieille peau de serpent, s'étouffait sur elle-même, s'avalait, s'avalait sans dégoût. Il fallait faire comme elle, sans doute ; vivre à l'intérieur, plonger sa tête vers l'intérieur de son corps, se nourrir de sa propre chair, se consumer totalement, criminellement, jusqu'à l'oubli. Alors, si le temps se vidait de ses drogues, on apercevrait l'étendue obscure, une vraie salle luisant par trous, où les mots et les douleurs n'ont pas de prise, où tout est nu, englouti, suffoqué. On entendrait quelquefois, au fond de cette serre, le pas en verre de l'éternité, musique tremblante qui lèche le sommeil. Comme cela. Lascivement. Indolemment. Pour soi.

Joseph toucha la main de la vieille femme.

« Vous dormez, maintenant ? » dit-il doucement.

Comme tout à l'heure, elle n'ouvrit pas les yeux et répondit :

« Non... »

« Vous ne voulez pas dormir un peu ? »

« Non... Je suis bien, maintenant. »

« Vous n'avez plus peur ? »

« Non... Je suis bien. »

« Voulez-vous – Que j'aille chercher le docteur, à présent ? »

« Non, non – Ce n'est plus la peine, maintenant. Je suis bien...
Je suis très bien... »

« Vous n'avez plus peur de mourir ? »

« Je vais mourir, oui... »

« Et vous n'avez plus peur ? »

« Non... Je suis bien... »

« Vous n'avez plus mal ? »

« ... Non... J'ai froid, mais ça ne fait rien... »

« Vous voulez une couverture ? »

« Non, non, c'est – C'est à l'intérieur, que j'ai froid. »

« Vous avez soif ? Vous voulez que je vous apporte un verre d'eau ? »

« Non, non... »

« À quoi pensez-vous ? »

« Je suis bien – Vraiment. »

« Pourquoi êtes-vous bien ? »

« Je ne sais pas – Il me semble – Je vois des choses si belles... »

« Vous voyez des choses ? Qu'est-ce que c'est ? »

« C'est beau... »

« Mais à quoi cela ressemble ? Dites-le-moi. »

« Je ne sais pas... Des nuages, peut-être... Des chevaux... »

« Quoi d'autre ? Quoi d'autre ? »

« ... Oui, des chevaux... Des hommes armés... Dorés... Dans une pluie d'or... Et grands, si grands qu'ils ont la tête dans les nuages... C'est curieux... Des montagnes blanches, aussi. De la neige partout... Ils sont casqués... »

« Qu'y a-t-il encore ? »

« Du feu. Je vois du feu. Immobile... Il brûle sans arrêt... Dans tous les sens... Les flammes viennent vers moi... Elles jaillissent... C'est beau... »

« Qu'est-ce qu'il brûle ? Des maisons ? »

« Oui... On dirait – On dirait qu'il brûle au fond de l'eau... Avec de grosses bulles. De grosses bulles noires. De la fumée. »

« Qu'est-ce que vous voyez d'autre, mademoiselle Maria ? »

« Il y a un homme très grand, aussi... Il s'approche... Tout blanc, il flotte... Il sourit... Il étend les bras en croix... Et il parle... Jésus... C'est Jésus... »

« Comment est-il ? »

« Il prie... Non – Il rit... Il rit très fort. J'ai envie de rire, moi aussi... Je ne comprends pas – Je ne comprends pas pourquoi

Jésus rit... Devant moi... C'est drôle... Avec le visage si blanc... Comme mon père... Et les bras en croix... La sueur qui coule sur son front... Les gouttes de sang qui coulent sur son front... Il rit toujours... Il y a du monde autour de lui... Des femmes... »

« Des femmes ? »

« Oui, Marthe, Marie... Je les vois... Elles rient aussi... Et Jésus... Est casqué... Il a des armes qui brillent comme de l'or... Ses dents brillent comme de l'or... Comme de l'or... »

« Que fait-il, maintenant ? »

« Je ne sais pas... Il a disparu... Non, il revient... Avec des colonnes, là, autour de lui... Les femmes touchent sa robe... J'entends son cœur qui bat... Tout monte... C'est de la fumée... Il y a des balcons... Des enfants, des – Des portes... Et des fenêtres... Avec de la lumière... »

« Et Jésus ? Que fait-il ? »

« Il chante... Je chante avec lui... Avec lui... »

« Vous l'entendez ? »

« Oui, oui... Je l'entends... Pour moi... Il chante... Avec ma voix... »

« Qu'y a-t-il encore ? »

« Ses mains saignent... Et le sang tombe en pierres précieuses... En rubis... Ils scintillent partout... Je peux les ramasser dans mes mains... C'est chaud... Le rouge... Est... Chaud... Des rubis... Des topazes... Là, dans l'eau... Et les fleurs, et – L'or, l'or, qui coule... Par les fenêtres... Avec l'armée... Des chevaliers... En blanc... Les croix, les croix... Les piliers dans l'herbe... L'or partout, partout... Il monte... Il me brûle... Je veux... Rire... Avec Jésus... Encore... Ah... Ah... »

La voix de la vieille femme s'éteignit dans une espèce de plainte ; le murmure doux et triste entra dans la tête de Joseph et le paralysa. Le cœur battant, les mains humides de transpiration, il ne pouvait que l'entendre, l'entendre sans arrêt, sans défense. La rumeur le cloua ainsi sur place pendant quelques secondes encore. Puis elle s'arrêta, le silence bondit à l'intérieur de la cuisine et sépara tout.

Des heures avaient passé, et Joseph marchait à-travers la ville. Il avait d'abord traîné dans les rues, autour de la maison décrépie où la vieille femme était seule, dormant dans son fauteuil d'osier. Il n'avait rencontré personne, sauf peut-être des groupes d'enfants en train de jouer, et deux ou trois ouvriers arabes qui travaillaient

dans un chantier. Il avait hésité un moment à rentrer chez lui, pour retrouver ses parents. Puis il avait continué à se promener dans les rues, les mains dans les poches, sans penser à rien. Une sorte de petite angoisse occupait son esprit ; elle lui faisait voir les choses en clair, les infimes détails du paysage, les aspérités du sol, les contorsions des maisons aux fenêtres ouvertes. Il regardait tout ça avec des yeux brûlants et vides, et c'était comme s'il marchait à l'intérieur de lui-même, sans bruit, sans couleur, sans haine, le long d'une route fermée dans une boîte de verre, sur des sentiers sans fin où ses jambes s'enfonçaient et restaient prisonnières.

Peut-être n'était-il plus lui-même, à présent ; peut-être, en effet, que cela ne signifiait plus rien de s'appeler de son nom, Joseph Charon, fils de Frédéric Charon, agent immobilier, et de M^{me} Gertrude Charon, née Ciabarelli. D'être grand, ou petit, maigre, gros, yeux bleus, yeux bruns, qu'importe ? Attaché aux traits mouvants d'une seule vieille femme, d'une impotente, lié à son regard glauque et triste, dépouillé de sa force par le souvenir des muscles relâchés, des peaux flasques, envahi traîtreusement par tout ce corps abandonné, dans le froid et le vertige, le silence, Joseph était pour ainsi dire vécu par elle. Il vivait comme une image, dans le genre d'un reflet mouillé, offert chaque seconde à l'anéantissement et à l'évaporation. C'était cela, le vrai danger. Quelque part, derrière les lots de terre et les maisons basses, dans une cuisine, une vieille femme pouvait quitter le monde presque sans s'en apercevoir.

Elle passerait facilement, au beau milieu d'un frisson, et avec elle partiraient tous les secrets, tous les espoirs, les mystères odieux de la vie. Ceux qu'il fallait connaître. Ceux qui valaient cher.

Joseph arriva sur la grand-route ; il tourna à gauche et se mit à longer le talus. Des voitures filaient par groupes de trois ou quatre, à grande allure. En passant sur un monticule, leurs roues tressautaient avec un bruit de ferraille. Arrivées devant le tournant, elles changeaient de vitesse, parce qu'après, il y avait un raidillon. Joseph les regardait en cheminant ; il en vit des rouges, des bleues, des noires, des grises ; de toutes les marques ; de toutes les formes ; certaines avaient des accrocs sur leur carrosserie, généralement le long des ailes. À l'intérieur des coques hermétiques, les hommes étaient entassés, la tête légèrement penchée en avant. Le temps d'un éclair, on voyait leurs faces pâles, leurs lunettes noires, leurs mains agrippées aux volants. Quelques-uns jetaient un bref coup d'œil de côté, dans la direction de Joseph, puis ils continuaient tout droit, comme s'ils

étaient menés par des rails. Le bruit des moteurs décroissait rapidement et disparaissait avant qu'ils aient atteint le tournant, là-bas, au bout de la route. Il y avait quelque chose de durci, de maléfique, tandis que ces voitures filaient bien droit sur la route plate ; une obstination, une force raide, presque douloureuse. Sans s'interrompre, le flot passait, avec des groupes de trois ou quatre, comme ça, et des bruits qui ne restaient pas. Les croupes de métal arrondi s'éloignaient en brillant, en dérapant tout le temps, pareilles à de gros insectes lourdauds. Les bolides durs traversaient le paysage, frôlaient Joseph, tournaient. Sans laisser de trace, sans creuser le moindre sillage. Un phénomène propre, glissant, plein de méchanceté et de chaos. Chacun chez soi, chacun prenant le virage vers son domaine, avec son temps et son espace à soi, et ces nappes de route avalées, dévalées sous le ventre. À l'intérieur des petites prisons aux glaces ouvertes, le paysage défilait en même temps que le vent. Rien ne séjournait ; tout était cavalcade, avancée, descente inexorable qui n'aboutissait probablement à rien. Chacun portait la mort en soi, le pylône brutal qui fendrait la croûte de métal et irait fouiller l'homme jusqu'au cœur, jusqu'au fond de la poitrine dépecée, vite, très vite, le temps seulement d'ouvrir la bouche et de pousser un cri aussitôt arrêté. Cela était sûr. Cruel et net comme la peur. Pour les gens, pour les hommes gras enfoncés dans leurs habits de laine, il n'y avait que la fuite des minutes et de l'argent, ainsi, jusqu'au dernier instant de leur pauvre vie, sans cohésion, sans raison.

Un petit caillou entra dans la chaussure droite de Joseph et vint se glisser sous la plante du pied. En marchant, le jeune garçon sentit qu'il pénétrait à travers la chaussette et écorchait la peau. Il continua pendant quelques mètres, boitant un peu, essayant vainement de repousser le caillou jusqu'à la pointe de sa chaussure, en repliant ses orteils et en secouant son pied. Puis, quand il comprit que le morceau de gravier resterait là et, s'il n'y prenait pas garde, deviendrait énorme, blessure suppurante, occuperait bientôt tout son esprit, il s'arrêta sur le bord d'une espèce de trottoir et se déchaussa ; il mit la chaussure à l'envers, et avec un grelottement bref, le caillou tomba dans le ruisseau, disparaissant au milieu d'une mer d'autres gravillons, tous semblables. Joseph se rechaussa et recommença à marcher.

Il parvint au commencement du tournant. Là, il y avait une épicerie où des gens faisaient la queue ; devant le magasin, on avait placé sur le trottoir de grands vases de terre avec des géraniums. Joseph s'arrêta et se tint debout, le dos appuyé contre le mur de l'épicerie. C'était à l'ombre ; le trottoir, la route, les

maisons d'en face étaient pleins d'une tristesse bizarre, qui flottait sur les murs peints en blanc, sur les surfaces de béton rêche, sur les vitres sans rideaux avec un seul reflet noir tout à fait immobile. On ne savait pas quoi faire. La poussière était partout, et entre les bruits des autos en train de changer de vitesse, on entendait des bouffées de musique nasillarde, d'accordéon ou bien d'harmonica. Les poteaux télégraphiques étaient dressés bien raides vers le ciel nuageux, les avions passaient souvent au-dessus des toits. Il n'y avait pas moyen de deviner l'heure ; rien n'accrochait, rien n'arrêtait. Tout ça était nu, rapide, pauvre. Du ciment ; des cubes de ciment mélangés les uns aux autres, avec, par endroits, des sortes de crevasses terreuses où les arbustes essayaient de pousser. Joseph regardait ce spectacle sans faire un mouvement. Tout à coup, sans avertir, l'air se mit à bouger. Venu du fond de la route, le vent commença à souffler ; un vent très froid, continu, qui descendait vers la ville et se brisait sur les objets. Il siffla contre les oreilles du jeune garçon, filant droit dans sa direction têtue, collant les habits contre le corps, faisant frissonner la chair. Il décoiffa les cheveux, souleva des poussières et les jeta dans les yeux, provoquant des larmes brûlantes aussitôt évaporées. Sa présence invisible recouvrit les surfaces planes de la terre, comblant sans arrêt tous les creux et toutes les dénivellations. Sans bruit, ou presque, avec seulement ce long sifflement qui paraissait pénétrer la substance même des choses, se mêler à elle jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien de sûr, de dissociable, entre ce vide et ce plein, le vent soufflait, avançait sur place, glissait comme une nappe d'eau, indécis parfois, puis claquant en brusques rafales, allant chercher au plus profond des chairs ce qu'il y avait de froid et de stupide, pour le ramener à la surface et vaincre.

Joseph, toujours appuyé contre le mur de l'épicerie, vit le paysage se transformer doucement en désert ; il sentit le mouvement continu de l'air entrer dans ses poumons, se faufiler jusqu'au plus secret de ses organes. Des brises glacées commencèrent à souffler à l'intérieur de son corps ; les os devinrent faibles, les muscles ne répondirent plus. Sur lui, comme sur un épouvantail, les vêtements flottèrent tels des haillons troués, et ses mains aux doigts marbrés s'ouvrirent et se refermèrent plusieurs fois, n'entreignant que du vide. Dans sa tête, le vent aussi soufflait ; il s'était concentré en une sorte de boule glaciale, agitée, tumultueuse, qui avait éparpillé toutes les idées. À l'intérieur du crâne, le paysage était entré tout entier, un grand spectacle fait de nudité et de froideur, où la rue gisait immobile, bordée de maisons blanches, où les trottoirs étaient occupés par

des jarres de terre dont les géraniums frissonnaient avec des vibrations minuscules, où chaque chose, mouvante, calme et féroce, les automobiles, les vitres aux reflets noirs, le ciel transparent, les poteaux de ciment, la route, était fixée là comme pour une éternité, immuable, désordonnée, écrasante de poids et de silence, stable et sauvage dans le couloir où fonçait le vent.

Le vide était entré complètement dans l'esprit de Joseph ; le jeune garçon pouvait rester là, le dos appuyé contre le mur de la boutique, les yeux fixés droit devant lui, pendant une année entière, sans doute. Confondu avec la muraille grise, étalé au beau milieu des croûtes de peinture, plus invisible qu'une tache, il aurait pu regarder, regarder tout son saoul. Rien n'aurait bougé, car son regard aurait en quelque sorte paralysé le paysage ; sur ce lieu recouvert de poussière, de neige peut-être, le temps abominable n'aurait pas pu trouver de prise. Car le regard aurait été au-delà, au cœur vraiment, il aurait cherché dans le sein des choses ce qu'on appelle l'image, la photographie impérissable et sereine, la nature en personne, ni vivante ni morte, où le monde ne dessine qu'un seul et majestueux mouvement de naissance, d'accomplissement, et là, le regard se serait arrêté, il aurait cessé d'être regard, il serait devenu lui aussi acte de jouissance complète, délectable fusion de deux êtres sans objet.

Mais ce n'était pas encore l'heure, pour Joseph. Pour lui, la vie devait être encore longue ; un fardeau sans avenir et sans joie, qu'il allait traîner probablement une bonne cinquantaine d'années. Le moment d'infini n'était pas encore dû ; le temps allait être long, le corps allait être avide de nourriture et de mouvement. Les choses futiles attendaient, les métiers d'homme, les échanges de paroles vaines, l'argent, les femmes, tout cela, tout cela, toute cette hideuse fatigue qui s'accumulait devant lui. Il fallait se raidir, arracher ses yeux à la fascination du paysage vide, fermer tout son corps au vent qui avait commencé à entrer.

Joseph quitta l'appui du mur et reprit sa marche. Il descendit la route vers la ville. Il se mit à côtoyer les gens. La terre était décidément bien peuplée ; partout, on voyait des silhouettes mouvantes, des visages, des jambes en action. Rien ne se reposait. À l'entrée des carrefours, des feux clignotants fonctionnaient avec un ronronnement électrique.

Les maisons étaient toutes dissemblables, les unes hautes, douze ou treize étages, les autres trapues, peintes en beige, d'autres encore vieilles, avec des sortes de colonnades. Les magasins étaient nombreux, et des foules se pressaient le long des vitrines. Le bruit jaillissait de partout à la fois, avec des chaos, des heurts, et les odeurs sortaient de toutes les portes, minuscules parcelles

vivantes qui s'étaient détachées des objets chauds, étalés pour la vente : saucisses, brioches, tissus, fleurs, oranges, poulets, café, livres, poissons, voitures. Les couleurs aussi harcelaient ; elles brillaient sur les murs, sur les habits, au fond des boutiques. Bleus, jaunes, ors, blancs laiteux. La lumière du ciel rebondissait sur leurs couches laquées, pénétrait vos yeux, s'enfonçait dans votre tête ; des phrases prenaient naissance sous ses impulsions familières, des phrases stériles, à peine formées. Leurs échos avaient une puissance magique, qui troublait tout, qui vous faisait homme à jamais. Pas moyen de leur échapper : elles étaient là, mélangées à chaque seconde qui passait, elles vous assujettissaient au temps et à l'espace. Mots rivés, gravés dans la mémoire, prisonniers de la même forme, indélébiles, indéchiffrables. Ils chantaient. Ou bien s'allumaient lettre après lettre, sans fatigue, O.L.I.V.E.T.T.I. Ils traçaient fébrilement sur les cartons leurs petits signes échevelés, agressifs, qui n'hésitaient pas. On était leur propriété, on les écoutait parler, on ne leur refusait jamais rien. KODAK. Aspro, la douleur s'efface. Si vous voulez

Régaler

Vos amis

N'oubliez pas

Offrez-leur

Un Martini.

Philips, c'est plus sûr. C'est Shell que j'aime !

HERTZ

Coca-Cola

Dubo, Dubon, Dubonnet.

Les frites Végétaline.

Esso Motor Oil Anti-Sludge

TERGAL Fibre Polyester et Laine

Le rasoir Gillette

Souriez Gibbs !

TELEFUNKEN The Astorians

Adelshoffen Persil lave plus blanc

Honda

State Express Miter Kings

Eterna. matic

Triomphe de la douleur. Traîtrise des yeux, des oreilles, de la peau. Il faut marcher, toute sa vie, au milieu de ce désert. Voir, entendre. Entendre, voir. Manger. Rire. Parler, fumer, boire.

Sentir. Procréer. Écrire. Respirer. Avoir mal. Saigner, trembler. Être en colère. Souffrir. Crier, dormir, attendre. La fatigue est partout. Pas moyen, non, pas moyen d'échapper. Il faut peiner, avoir chaud, avoir froid. Caresser. Jouir. Comprendre, comprendre sans arrêt. Tous les jours. Comme ça, tous les jours, sans exception. Uriner. Goûter. Se laisser porter par les mots inutiles, adopter les rythmes, les habitudes. Chercher les phrases, tendre les oreilles et les yeux, tendre la peau. Faire semblant d'aimer, aimer peut-être. Tout cela, même pas pour rien ; car il n'y a même pas moyen d'avoir recours au néant pour déterminer sa vie ; l'homme n'est pas seul : des choses vulgaires et criardes l'habitent, lui donnent sa forme. Il n'y a pas moyen de juger. Il n'y a pas d'absurdité, car il n'y a pas seulement de divorce entre ce qui est et ce qui devrait être. Dieu, s'il existe, il faut lui laisser les pleins pouvoirs : jamais, non, vraiment jamais on ne saura à quel point l'homme n'est qu'un vermisseau.

La route, à travers la ville, était devenue un boulevard. En pente douce, il conduisit Joseph jusqu'à la mer ; à cet endroit, il n'y avait pas de plage, mais une sorte de falaise qui surplombait. Joseph s'appuya à la rambarde de fer et regarda le précipice. Et voici que tout à coup une autre fascination survint et s'empara de son esprit. Le gouffre devint un puits étroit, profond, absolument désert. Tout en bas, l'eau pareille à une flaque minuscule brillait au soleil ; un mouvement infime animait la surface, brouillait le reflet du ciel ; de petites vagues allaient et venaient dans tous les sens, se croisaient, se mélangeaient comme les ondes du vent sur une étendue d'herbes. Au bord du gouffre, d'épais rochers noirs étaient posés les uns contre les autres ; de temps en temps, une lame plus forte que les autres gonflait la surface de la mer et recouvrait leurs croupes ; le liquide transparent s'étalait sur les masses arrondies, remplissait les cuvettes, cascadaient le long des rigoles, nageait sur place à la manière d'une fumée. Puis la vague se retirait, et d'étranges bouches obscures se creusaient, se fermaient, bouillonnantes de bulles ; bientôt, à leur place, le long des rochers luisants, il ne restait plus qu'une frange d'écume, une plaque de mousse déchiquetée et sale, qui s'en allait à la dérive sur la mer en forme de crachat.

Joseph contempla longtemps le fond du gouffre. La tête penchée en avant, par-dessus la balustrade, il se sentit envahir peu à peu par le dangereux vertige ; la chute abrupte du roc, le fourmillement plat de l'eau, comme une plaque d'égout, la rumeur du ressac lancèrent leurs appels. Il laissa son corps se courber en avant, comme tiré par un trou d'air invincible. Il vit sa propre chute, son ascension à l'envers dans la direction du centre

de la terre. Les yeux, figés, agrandis, étaient déjà posés sur le lieu de l'impact ; ils palpaient déjà la surface dure et ondulée de la mer, ils se fondaient au milieu des tourbillons comme de grandes algues nonchalantes.

Au moment où il allait peut-être vraiment tomber, jaillir par-dessus la rambarde de fer et se transformer en pierre, quelqu'un toucha son bras. Joseph se retourna et vit un homme qui le regardait. Il entendit une voix qui lui posait une question et l'arrachait à son rêve. La voix répéta :

« Ça ne va pas ? »

L'homme le dévisageait avec une sorte de lueur cruelle dans les yeux ; Joseph aperçut la silhouette très distinctement ; veste de tweed, lunettes à monture dorée, crâne chauve, rides autour de la bouche et sur le front. La main était encore posée sur son bras, et Joseph vit une bague de métal sur laquelle s'enchevêtraient deux initiales : X. C.

Avec un mouvement brusque, il se dégagea. L'homme, une cinquantaine d'années environ, dit avec une voix hésitante :

« Ça ne va pas ? »

Joseph murmura :

« Si – Si, ça va... »

Et il s'éloigna rapidement.

Plus loin, en passant devant une école, il lut l'heure à la pendule : 2 h 1/2.

Il regarda aussi une espèce de monument aux morts, une grande plaque de marbre blanc où des noms avaient été gravés. Le sol appartenait vraiment à eux. Les rochers, les oliviers, les plages, les étendues de vignes, tout ça était leur bien. On pouvait faire semblant de ne pas le savoir, mais eux, avec leurs noms gravés, avec leurs noms tranquilles étalés sur les plaques, ils possédaient tout, ils étaient les maîtres. Ils étaient vigilants, cachés sous la terre, ils observaient tout à travers les hublots de leurs tombes ; ils étaient les juges secrets, et rien ne leur échappait.

Joseph continua sa route. Il n'avait pas faim, et ne savait pas quoi faire. Alors il entra dans un cinéma permanent et il regarda deux ou trois fois le film. C'était *Quand la Marabunta gronde, Sept heures avant la frontière*, ou quelque chose de ce genre.

Lorsque Joseph sortit du cinéma, il ne faisait plus tellement jour déjà. Le ciel était couvert de nuages gris, et dans les rues, les foules se pressaient pour regagner leurs demeures. Le jeune garçon hésita un instant devant l'entrée du cinéma. Puis il s'en

alla vers la gauche et remonta en direction de la banlieue. Il marcha assez longtemps, comme ça, tandis que les ombres s'accroissaient et que les premières barres de néon s'allumaient dans les vitrines. Les hommes et les femmes étaient toujours les mêmes, partout ; sur leurs faces pâles, les traits ne bougeaient pas, les nez restaient fixes, et les rides ne se multipliaient pas. Et pourtant, ils étaient en mouvement, constamment, ils vivaient de façon ininterrompue. Leurs pas secs sur le trottoir comptaient les secondes, les minutes, les heures. Même si on ne voyait rien passer, il ne fallait pas se faire d'illusion ; leurs peaux se froissaient, leurs cœurs s'usaient, là, doucement, à chaque geste, à chaque occasion. Parfois, autour d'eux, couraient leurs enfants, ces petits morceaux de chair et d'os sortis d'eux-mêmes, qui un jour seraient vieux. Les hommes et les femmes, ils pouvaient échapper à tous les massacres et à toutes les guerres, ils pouvaient sortir indemnes des poliomyélites et des accidents de chemin de fer, mais ils n'échapperaient pas à leurs enfants. Cela, c'était la vérité, qu'il fallait savoir une fois pour toutes. Dans quarante ans, avant peut-être, ces mots auront été écrits par un mort. Et dans cent ans, en tout cas, rien de ce qui a existé aujourd'hui, rien de cette seconde ne sera encore en vie. Quand vous aurez lu cette ligne, il faut que vous détachiez votre regard de cet infâme petit gribouillis. Respirez, respirez fort et profond, soyez vivants jusqu'à l'extase. Parce que bientôt, en vérité, il ne restera pas grand-chose de vous.

Joseph s'arrêta au bord du trottoir, près d'un signal d'autobus. À gauche du poteau en métal, sur lequel il y avait écrit 1 A, quelques personnes attendaient. Deux femmes en imperméable, un homme vêtu d'un complet brun, un étudiant, un ouvrier, et trois autres femmes portant des sacs. Joseph les contempla sans hâte, les uns après les autres. Ils avaient des visages indifférents, plutôt laids, marqués par la fatigue d'une journée de travail. L'homme au complet brun fumait un mégot ; l'étudiant portait des livres et frappait le sol avec la pointe de sa semelle droite ; les deux femmes du premier rang regardaient passer les voitures sans rien dire ; l'ouvrier avait les mains dans les poches de sa salopette ; les trois dernières femmes bavardaient, deux avec animation, la troisième en ajoutant un mot de temps en temps. Quand l'autobus arriverait, elles partiraient avec lui, sans regarder derrière elles. Elles descendraient plus loin, à la limite de la ville, et rentreraient chez elles pour faire cuire le repas. Leurs maisons seraient chaudes, bruyantes, avec une radio ou une télévision en train de parler toute seule contre le mur de la salle à manger.

Joseph parcourut le moindre détail de ces visages, comme s'il voulait en faire la caricature. Nez longs, cheveux raides ou trop frisés, yeux cernés, boutons, duvets, rides en pattes d'oie, bouches gercées. Pourquoi fallait-il que tout cela change ? Les choses n'étaient-elles pas bien ainsi ? Une tristesse douceuse émanait de ces êtres ; des auréoles de souvenirs montaient de tous les angles de leurs faces. Cet instant précis, cette réunion d'un nez et d'une lèvre, d'une mèche de cheveux et d'un modelé de la joue, n'existait pas. C'était donc ça, la réalité ! Un passage, une chute, un ensevelissement. Car les jours de l'enfance avaient bien passé, eux aussi. Les corps d'enfants, les rires clairs, les yeux propres. Et il avait succombé également, le temps de l'enfance de leurs mères, les longues robes et les nattes. Tout était enfoui l'un dans l'autre, sous des couches et des couches d'ordures, d'excréments, d'oubli. Ces visages de femmes, si nets en apparence, si sûrs qu'ils semblaient sculptés dans du bronze, ils n'existaient pas au fond ; ils n'étaient que gélatine, glissades de vase, pourriture, abcès, gangrène !

Un camion-citerne remonta doucement le boulevard ; Joseph le vit venir de loin, grondant comme un porc, les tôles vibrant le long de ses flancs, les vitres de l'habitacle rutilantes de reflets sombres. Le camion, trop chargé sans doute, avançait avec peine au bord du trottoir. Il semblait arracher des morceaux de bitume, tant l'effort était visible. Sur le devant du toit, il y avait écrit, comme en lettres de feu, un mot magique :

TOTAL

Joseph regarda venir le mot, le signe à la fois dérisoire et superbe. Il sentit quelque chose bouger à l'intérieur de lui-même, la peur, ou peut-être la soumission. Puis il regarda les roues du camion, et le vertige de tout à l'heure le reprit. Les surfaces ventruées tournaient sur elles-mêmes, progressant lourdement le long de la chaussée, et des sortes de dessins tracés dans le caoutchouc semblaient zigzaguer en descendant vers le sol. Là, tout disparaissait sous le poids du camion-citerne ; la masse élastique s'écrasait contre la surface de gravillons, et la roue continuait à tourner, à avancer, sans à-coups, sans arrêt, comme une gigantesque gueule de bête dévoreuse. Une odeur de vulcanisation flottait dans l'air, mêlée aux nuages de gaz ; devant, derrière, de chaque côté, c'était sûrement le silence. Car toute la violence semblait s'être concentrée dans le ventre de la machine,

du monstre de tôle trépidante qui portait écrit sur son front le mot magique, tandis que de chaque aile ouverte, comme d'une bouche, tombait le flot continu des roues, des cascades de caoutchouc noir marqué de Z qui arrachaient le poids à la terre immobile, qui le halaient vers l'avant, avec peine, avec majesté, travaillant presque sur place tant le mouvement avait de lenteur.

Un instant, Joseph fut pris par le désir de se jeter sous les énormes pneus, de se faire route, et de sentir les dessins du caoutchouc s'incruster à l'intérieur de sa peau. Ce fut une tentation dans le genre de celle qu'il avait ressentie, deux ou trois ans auparavant, alors qu'il avait treize ans. Un soir, il avait décroché le poignard indigène d'une panoplie du salon, et, seul dans sa chambre, il en avait appuyé la pointe contre sa poitrine. Avec inquiétude, il avait entendu les vibrations sourdes de son cœur en train de remonter la lame du couteau, jusqu'à sa main serrée sur le manche. Il avait essayé d'appuyer un peu plus, pour percer la peau. Mais, plus que la douleur, l'effroi provoqué par les coups tout vibrants de son cœur l'avait fait rejeter le poignard en arrière. Jamais il n'oublierait cela : la dégoûtante ivresse de sentir que la vie et l'âme peuvent être dégonflées avec une seule piqûre, comme une baudruche tendue de vent.

Le camion-citerne passa au ras du trottoir, à quelques centimètres du jeune garçon qui ne bougea pas ; puis, en klaxonnant, il s'éloigna vers l'extérieur de la ville. Joseph, après avoir jeté un dernier coup d'œil aux femmes et aux hommes qui attendaient toujours, s'en alla à son tour.

Dans la pénombre grandissante de la cuisine, la vieille femme était toujours assise dans son fauteuil d'osier. Rien n'avait bougé. Les rideaux de matière plastique pendaient aux fenêtres, les murs et les plafonds avaient les mêmes taches pâles, et sur la table, les provisions étaient encore étalées telles qu'elles avaient roulé hors du sac. Joseph fit quelques pas dans la pièce, fouillant l'ombre du regard. Il aperçut le corps à l'abandon sur le siège, informe sous le tissu de la robe. Les pieds étaient posés à plat sur le sol, chacun tourné dans sa direction. Le visage à la renverse sur le dossier du fauteuil n'exprimait rien. Paupières closes, narines pincées, lèvres fermées, il était attaché au reste du corps comme un bloc de pierre grise, presque sans nécessité.

On avait l'impression qu'on aurait aussi bien pu l'enlever et le poser ailleurs, tel un coussin.

Le soir qui venait avait recouvert tout ça d'espèces de toiles

d'araignées blanchâtres, poussiéreuses, qui flottaient à la surface des choses et s'accumulaient dans les coins. La lueur imprécise du ciel passait toujours par la fenêtre, mais elle n'éclairait plus : au contraire, elle enlevait des couleurs et des dessins au contenu de la cuisine. Pareille à une eau, à une eau sale d'avoir lavé des milliers et des milliers de fois, l'ombre troublait les reliefs vivants, et allait chercher sur le visage de la vieille femme ce qu'il y avait de décrépît, d'éteint. Même, pendant quelques secondes, Joseph eut l'impression qu'elle était vraiment morte. Sur la pointe des pieds, il s'approcha du fauteuil et il chuchota :

« Mademoiselle Maria ? Mademoiselle Maria ? »

En se penchant vers le visage cendré, il distingua les signes faibles de la vie : palpitation des narines, respiration sifflante, un peu gargouillante, mouvements des yeux à l'intérieur des paupières closes. Avec sa main, il toucha l'épaule de la vieille femme et répéta encore

« Mademoiselle Maria ? »

« Mademoiselle Maria ? »

Elle parut entendre ; ses paupières tremblèrent, ses lèvres s'entrouvrirent. De la bouche jaune et sèche, où le sang était caillé, un son bizarre sortit :

« Ah. Ah. Ah. Ah. Ah. »

« Vous avez mal ? » demanda Joseph.

Les yeux apparurent, entre les paupières gonflées ; deux yeux glauques, transparents, sans aucune larme. La voix s'efforça de parler :

« Ah. Ah. Je ne vois plus. Ah. Ah. Je ne vois plus rien. Ah. Ah. Ah. »

Mais les mots ne venaient plus. Quelque part, dans le cerveau, ils étaient restés, cachés avec les tonnes d'images et de souvenirs, et ils ne pourraient plus sortir de leur prison. Bientôt, dans quelques heures à peine, ils pourriraient sous terre, les mots, ils s'effaceraient comme des pages de dictionnaire. C'était fini, les chants et les poèmes. Les mots n'étaient que des reflets, d'éphémères reflets recouverts facilement par l'ombre. Les idées, les belles phrases, les monuments, voilà les chimères. Pas un d'entre eux n'engendrera la vie, pas un n'échappera à l'ordre qu'ils essayaient de combattre. Et s'il faut le dire, n'y a pas un temple aux arcades de marbre, pas un outil, pas un livre qui vaille le plus petit moucheron perdu dans le monde.

Joseph écouta un instant les murmures qui essayaient de franchir la barrière de la bouche. Puis il se mit à parler :

« Vous m'entendez, Mademoiselle Maria ? Vous m'entendez, n'est-ce pas ? »

Le visage obscur acquiesça.

« Je voudrais – Je voudrais que vous ne mourriez pas. Je ne sais pas comment dire – Vous comprenez ? Essayez de me parler. Essayez de me dire quelque chose. Comme tout à l'heure. Ce que vous voyez. Car vous voyez des choses, n'est-ce pas ? Vous voyez des choses ? J'aimerais tant – Dites-moi ce que vous voyez. Comme tout à l'heure, comme tout à l'heure, vous vous souvenez ? »

Les lèvres frémirent, mais aucun son ne put sortir. Tout était sec, dans la gorge, sans doute. Avec une sorte de désespoir, Joseph sentit que tout allait lui échapper. Le moment qu'il avait tant désiré, l'ineffable instant où l'esprit bascule et rejoint la matière allait se perdre au loin. Toute une vie, soixante-quinze ans de fatigue et de jouissance, de paix et de malheur, s'en iraient en fumée, inutiles, abandonnés. Joseph se pencha tout contre la face de la vieille femme, et il la regarda avec une volonté implacable. Mais rien ne venait. Tout à coup, il eut une illumination ; si elle ne pouvait plus parler, peut-être pourrait-elle écrire ? Avec des gestes nerveux, Joseph arracha un morceau de papier qui servait à emballer des haricots verts ; méticuleusement, il plaça un crayon à bille entre les doigts inertes, et, soutenant la feuille de papier, il dit très vite :

« Mademoiselle Maria ? Vous m'entendez, n'est-ce pas ? Écrivez. Écrivez ce que vous sentez. Je le veux. Écrivez. Je vais vous aider à écrire. Vous voulez bien ? Vous m'entendez ? Écrivez. Écrivez, je vous en prie. »

La vieille main se mit en mouvement, en hésitant ; avec une lenteur maladroite, le crayon à bille traça des lettres, l'une après l'autre, des capitales. Puis, quand ce fut fini, la main retomba en arrière, et se balança un moment au bout du bras, les doigts ouverts. Sur la feuille de papier grisâtre, de drôles de lettres étaient alignées en noir. C'était :

J'AI FR

O

I

D

Table des matières

Lettre-préface.

La fièvre

Le jour où Beaumont

fit connaissance avec sa douleur

Il me semble que le bateau

se dirige vers l'île

Arrière

L'homme qui marche

Martin

Le monde est vivant

Alors je pourrai trouver

la paix et le sommeil

Un jour de vieillesse

Table des matières

Table of Contents

Lettre-préface.

La fièvre

Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur

Il me semble que le bateau se dirige vers l'île

Arrière

L'homme qui marche

Martin

Le monde est vivant

Alors je pourrai trouver la paix et le sommeil

Un jour de vieillesse

Table des matières